Digitized by Google

Vet. Fr. III B 2538.

Digitized by Google

VIE

DE

GERBERT

[illegible] du X[illegible]
[illegible] 12 Mai 1003.

Digitized by Google

Digitized by Google

VIE

DE

GERBERT

PREMIER PAPE FRANÇAIS

SOUS LE NOM DE SILVESTRE II

PAR

A. OLLERIS

DOYEN DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE CLERMONT.

CLERMONT-FERRAND

FERDINAND THIBAUD, IMPRIM.-LIBR.

Rue St-Genès, 8-10.

1867.

Digitized by Google

LOR INSTITU
UNIVERS
23 JUL 1969
RY

Digitized by Google

PRÉFACE

Nous avons publié, il y a quelques mois, chez M. Ferdinand Thibaud, à Clermont-Ferrand, les Œuvres complètes de Gerbert, dont l'impression a été votée par l'Académie des sciences, lettres et arts de cette ville [1]. La Vie que nous donnons dans ce volume est en tête de cette édition.

Le nom de Gerbert est mêlé aux principaux événements des trente dernières années du dixième siècle, auxquels il a pris une part très-active. Issu d'une famille obscure, il devint successivement écolâtre ou directeur des études de S. Rémi de Reims, abbé du riche monastère de Bobio, con-

[1] La ville d'Aurillac a fait élever, par David d'Angers, une statue à Gerbert sur une de ses places publiques.

Digitized by Google

seiller des rois de France et d'Allemagne, archevêque de Reims, archevêque de Ravenne, enfin pape.

Le peuple, frappé de cette fortune prodigieuse, l'expliqua par la magie, par un pacte secret avec le diable. La magie de Gerbert consistait dans des connaissances très-vastes pour le temps, dans un mérite réel que firent valoir un esprit fin, délié, un caractère souple, trop dégagé de scrupules politiques. Au moyen âge, on le crut sorcier; de nos jours, bien des gens le diront peut-être un homme habile, qui aurait su faire son chemin dans des siècles moins grossiers et moins barbares que celui dans lequel il vivait. Quant à nous, tout en admirant son génie, nous regrettons, avec les savants et honnêtes Bénédictins, qu'il ait attiré sur sa conduite des reproches sévères qu'une critique juste, éclairée se gardera d'excuser ou de dissimuler.

Mais si l'histoire, gardienne vigilante des lois morales, flétrit quelques-uns des moyens employés par Gerbert pour satisfaire son ambition,

Digitized by Google

elle se plaît à constater les immenses services qu'il a rendus aux lettres et aux sciences en danger de périr; elle loue sa charité envers les pauvres, la pureté de ses mœurs; elle vante ses généreux efforts pour raviver l'esprit de l'Eglise, et prouve qu'il faut attribuer à Silvestre II la plupart des grandes idées dont on fait honneur à Grégoire VII, à Urbain II.

Nous avons essayé de raconter la vie de Gerbert sans rien donner à la fantaisie ni à l'imagination. Tout ce que les contemporains nous en ont transmis se réduit à quelques pages. L'esprit de parti, la légende ont altéré, vers la fin du onzième siècle, la tradition. C'est dans les OEuvres de Gerbert et surtout dans ses Lettres, véritables mémoires, écrits jour par jour sous l'impression quelquefois très-vive du moment, qu'il faut étudier ce personnage célèbre. Nous l'avons fait, suivant en cela l'exemple de Dom Mabillon et de Dom Rivet, au dix-huitième siècle, et, au dix-neuvième, celui de quelques auteurs français et étrangers.

Digitized by Google

Si le lecteur trouve que notre récit et nos conclusions diffèrent des conclusions et des récits qu'il connaît déjà, qu'il ne se hâte pas de nous condamner. Qu'il veuille consulter, dans notre édition des Œuvres de Gerbert, les textes authentiques dont nous invoquons le témoignage, qu'il parcoure les Notes critiques et historiques que nous y avons ajoutées, et que leur étendue ne permettait pas de reproduire dans ce volume sans le grossir démesurément, nous avons l'espoir qu'il jugera notre travail avec plus de faveur, et qu'il lui accordera le double mérite de l'exactitude et de l'impartialité.

Clermont-Ferrand, le 5 avril 1867.

Digitized by Google

VIE DE GERBERT

CHAPITRE Ier.

Gerbert. — Sa Famille. — Ses études à Aurillac. — Arrivée de Borel, comte de Barcelone.

Gerbert naquit vers le milieu du dixième siècle, à Aurillac ou dans les environs, sans que l'on puisse fixer ni le lieu ni la date de sa naissance. Richer, son disciple et son ami, se contente de nous dire qu'il était Aquitain d'origine et qu'il fut élevé dès l'enfance dans le monastère de Saint-Gérauld, où il apprit la grammaire. Dans les âges suivants, des moines, confondant les noms latins d'Aurillac et d'Orléans (Aureliacum, Aurelianum), le firent naître dans cette dernière ville et instruire à Fleury-sur-Loire; d'autres désignèrent comme sa patrie Reims, où il avait passé les années les plus heureuses de sa vie. Richer se tait sur sa famille, que tous les chroniqueurs s'accordent à déclarer obscure.

Digitized by Google

Ughelli appelle son père Bénédict, le dominicain Bzovius le nomme Agilbert ou Angelpert. Il compte parmi ses ancêtres le roi des Arvernes Bituitus, la gens Cæsia de Rome, et il lui donne pour alliés les princes de la famille royale de Saxe et de France.

Une lettre de l'empereur Othon III au pape *G.*, *son parent*, recueillie dans la correspondance de Gerbert était le titre sur lequel il appuyait cette illustre parenté. Bzovius ne songeait pas que Brunon, cousin de ce prince, avait occupé, sous le nom de Grégoire V, le trône de saint Pierre : que c'était à lui qu'était adressée cette lettre, et que Gerbert, en prenant la tiare, s'était fait appeler Silvestre II. Nous ne savons pas comment il remontait au roi des Arvernes et à la gens Cæsia.

Gerbert étudia, sous le moine Raymond, la grammaire, qui comprenait, outre ce que nous entendons par ce mot, l'explication des poètes. Malgré sa vive intelligence, il semblait destiné à mener dans son couvent une vie paisible et sans éclat, lorsque l'arrivée d'un seigneur étranger lui fournit l'occasion d'aller acquérir ailleurs une instruction qui devait lui préparer un avenir brillant et fort agité [967].

Digitized by Google

Ce seigneur était Borel, comte d'Urgel, qui avait succédé, cette même année, à son cousin Séniofrid, dans le comté de Barcelone. Richer nous dit que Borel était venu pour prier. A une époque où les pèlerinages à Jérusalem, à Rome, aux sanctuaires les plus vénérés de l'Europe étaient fréquents, ce motif devait suffire pour attirer en Auvergne le comte de Barcelone, sans y joindre des intérêts de politique ou de famille, que l'on ne saurait prouver. L'abbé, informé par le noble voyageur que l'Espagne possédait des hommes éminents dans les lettres et les sciences, lui confia Gerbert, avec l'approbation des moines.

CHAPITRE II.

Gerbert dans la Marche d'Espagne. — Chrétiens et Musulmans.

Jeune, l'âme ouverte à toutes les illusions de l'espérance, Gerbert suivit avec bonheur le comte au delà des Pyrénées; il ne quittait pas la France. La Marche d'Espagne, que les armes de Charle-

Digitized by Google

magne avaient enlevée aux infidèles, se composait du comté de Barcelone auquel se rattachaient ceux de Girone, de Bésalu, d'Urgel et de Ribagorça. Elle avait été réunie à la Septimanie par le traité de Worms [859] [1]. Les relations des deux provinces, entretenues par la similitude des idiomes, par la communauté des intérêts politiques, l'étaient aussi par les intérêts religieux : depuis la ruine et l'occupation de Tarragone par les Musulmans, les évêques de la Marche relevaient de l'église métropolitaine de Narbonne. La Marche d'Espagne devait à sa position géographique et au caractère de ses princes une paix profonde, dont elle jouissait depuis près de quatre-vingts ans. Elle paraissait oubliée du monde. Les écrivains arabes ne prononcent pas le nom des seigneurs qui la gouvernent; les chrétiens n'en parlent que pour mentionner leur mort, l'avénement de leur successeur. Les comtes fondent des monastères, enrichissent des églises, entreprennent des pèlerinages. S'il s'élève quelque

[1] Elle ne fut détachée de la France que par une transaction de Louis IX avec Jacques Ier, roi d'Aragon, l'an 1258

Digitized by Google

difficulté, c'est au sujet des prétentions d'un évêque, de la création d'un nouvel évêché, de la rente d'une église ou des contestations de deux abbayes qui se disputent des terres. La décision des conciles de Barcelone, une charte du roi, suffisent pour pacifier les esprits.

Ces circonstances heureuses expliquent aisément le maintien des études épiscopales et monastiques, que pouvaient favoriser aussi, par des voies secrètes et ignorées, les écrits des Arabes de la Péninsule.

On croit lire un des contes de l'Orient au récit des merveilles opérées par Abderrahman III et par son fils Al-Hakem, qui régnèrent pendant plus d'un demi-siècle [912-976]. Par leurs soins, une bibliothèque de SIX CENT MILLE VOLUMES, achetés ou copiés à grands frais en Afrique, en Asie, en Europe, est réunie dans un palais à Cordoue. Un catalogue en QUARANTE-QUATRE VOLUMES facilite les recherches. Les personnages les plus influents et les plus riches du khalifat suivent l'exemple des chefs; partout s'entassent des livres, s'élèvent des établissements scientifiques; de tous les Etats de l'Islamisme accourent des savants qui se livrent aux méditations de la science, des maîtres qui la

Digitized by Google

popularisent par leur enseignement. C'est ainsi que, sur les frontières de la Marche, Sarragosse deviendra un centre d'activité intellectuelle, un foyer de lumières, et que l'on verra, dans le siècle suivant, se former ou naître dans son sein trois hommes d'un rare mérite : Avempace (Ibn-Badja), Ibn-Tofaïl, et le juif Avicebron (Salomon Ibn-Gebirol), qui exerça par ses écrits une grande influence sur l'Europe entière, depuis le XIIIe siècle.

Mais sous Abderrahman et Al-Hakem le mouvement intellectuel se concentrait dans les pays soumis à leur domination ; il avait un caractère essentiellement religieux. Leurs établissements étaient placés à côté des mosquées ; les infidèles n'y étaient pas admis. On considérait, plusieurs années après la mort de ces princes, comme un signe de décadence qu'un mozarabe assistât aux leçons qu'on y donnait. Abderrahman et Al-Hakem ne l'auraient point permis. Le premier prit le surnom de défenseur de la foi, le second fit arracher toutes les vignes, pour empêcher que la loi de Mahomet ne fût violée. Les haines de race et de religion avaient creusé un abîme entre les Musulmans et les Espagnols. Les longues et sanglantes guerres

Digitized by Google

d'Abderrahman contre les rois de Castille et de Léon, sa cruauté envers les captifs, surtout envers les ecclésiastiques, le martyre du jeune Pélage, qui avait refusé d'assouvir la passion brutale de ce prince, avaient ajouté à l'horreur que sa foi inspirait aux chrétiens. Si la nécessité forçait les rois du nord de la Péninsule à entretenir avec les khalifes de Cordoue des relations auxquelles des circonstances particulières prêtaient un air chevaleresque[1], elles étaient personnelles. Pour leurs sujets, les habitants du sud n'étaient que les envahisseurs de la patrie, les ennemis de Dieu. Ils ne comprenaient pas leur langue; le bien d'origine musulmane eût été pour eux l'œuvre du diable.

Les disciples du Christ et de Mahomet vivaient dans un tel isolement, que les écrivains espagnols du xe siècle paraissent ignorer les travaux de ces deux règnes; l'ambassadeur d'Othon-le-Grand, Jean de Vendières, qui passa plus de deux années aux portes de Cordoue, ne parla

[1] Sanche, roi de Léon, va se faire soigner d'une hydropisie, à Cordoue, en 957; en 959, Abderrahman lui donne une armée pour chasser l'usurpateur Ordoño.

Digitized by Google

pas à son retour de la magnificence d'Abdherrahman; son biographe n'y fait pas l'allusion la plus légère. Gerbert lui-même, que la passion de s'instruire avait entraîné loin de son pays, Gerbert, qui habitait sur la frontière du khalifat et qui devait accueillir avec avidité des nouvelles de cette nature, les ignore; on n'en découvre pas la moindre trace dans ses écrits.

Borel confia le jeune moine à l'évêque de Vich, Hatton, *sous lequel il fit de grands progrès, même en mathématiques.* A cette ligne se réduisent tous les renseignements que nous possédons sur son séjour au delà des Pyrénées. On voit par sa correspondance qu'il se concilia l'estime des princes de la Marche d'Espagne, qu'il se lia d'amitié avec Bonifilius et Guarinus, qui devinrent, celui-là évêque de Girone, celui-ci abbé du riche monastère de Cusan, au pied du mont Canigou, dans le territoire de Conflans. Nous ne savons pas si ces deux personnages furent ses maîtres ou ses condisciples. Il résulte de quelques mots épars dans Florez et dans Baluze, recueillis par Büdinger, qu'ils étaient savants et pieux. Gerbert demandera plus tard à Lupitus de Barcelone sa traduction d'un traité d'astronomie,

Digitized by Google

écrit sans doute en arabe; il réclamera le livre de la multiplication et de la division des nombres de Joseph; mais on ne doit pas en conclure qu'ils ont été ses amis ou qu'il en a reçu des leçons.

Le voile épais qui couvre cette époque de sa vie, ses connaissances fort exagérées en mathématiques et en astronomie, permirent, près d'un siècle après sa mort, à Bennon, cardinal de l'antipape Guibert, ennemi du Saint-Siége, de profiter d'un mot échappé à l'ignorance d'Adhémar de Chabannais, qui avait dit que Gerbert était allé à Cordoue, pour affirmer qu'il avait appris dans cette ville les sciences et la magie. Des moines crédules, avides du merveilleux, accréditèrent ces bruits, y ajoutèrent de nouvelles fables, que le moyen âge accueillit sans hésiter; les temps modernes en ont admis une partie. Mais ces récits mensongers ne sont-ils pas complétement réfutés par la faveur constante dont Gerbert a joui auprès des évêques et des princes chrétiens du xe siècle, par le silence absolu de tous ses contemporains, dont quelques-uns l'ont attaqué avec acharnement, par son aveu indirect qu'il ne comprend pas l'arabe? Il faut donc reconnaître que Gerbert n'a visité ni Séville ni Cordoue, que ses maîtres

Digitized by Google

étaient chrétiens, que les auteurs placés entre ses mains étaient ceux que l'on étudiait en France avant les guerres civiles, entre autres le rhéteur Victorinus, Martianus Capella, et surtout Boëce, dont Cassiodore fait un si pompeux éloge. C'est chez lui qu'il puisa ces notions scientifiques tant admirées par le XIe siècle, qui lui donna les titres flatteurs de philosophe, de savant, de nouveau Boëce.

CHAPITRE III.

Gerbert à Rome. — A la cour d'Othon-le-Grand.

Il y avait près de trois années que Gerbert habitait le comté de Barcelone, lorsque Borel et Hatton l'emmenèrent à Rome, où les attirait l'espoir, un moment réalisé, d'obtenir pour l'évêché de Vich le titre de métropole de la province ecclésiastique de la Marche, 970. Le pape Jean XIII fut frappé du savoir du jeune moine dans la musique et l'astronomie, qui étaient tombées dans un profond oubli au delà des Alpes; il en informa

Digitized by Google

l'empereur Othon Ier, qui s'intéressait à la diffusion des lumières, quoiqu'il fût illettré. D'accord avec ce prince, il obtint de Borel et de Hatton de garder, pendant quelque temps, leur compagnon de voyage. Bientôt Gerbert fut présenté à l'Empereur qui lui demanda ce qu'il savait : il répondit qu'il connaissait assez bien les mathématiques, mais qu'il désirait apprendre la logique. Othon le prit avec lui.

Par la vivacité, la souplesse de son esprit, le jeune étranger se créa au palais des relations utiles et brillantes. Il gagna l'estime du prince qui devait être Othon II ; il le charma par des disputes scientifiques et littéraires qu'il soutint en sa présence. Il eut l'adresse de se concilier les bonnes grâces de deux femmes ennemies l'une de l'autre, l'impératrice Adélaïde, et sa bru, l'altière et haineuse Théophanie, grecque d'origine. Ecemann, confesseur de l'impératrice, le comte palatin Robert, des évêques, des archevêques, de puissants personnages clercs et laïques ne résistèrent pas à la séduction que le nouveau venu exerçait autour de lui et s'intéressèrent à sa fortune. Que Gerbert eût été un ambitieux vulgaire, et son nom restait enseveli dans le sein de la cour ; sa passion pour

Digitized by Google

l'étude le sauva de ce danger. En 972, l'empereur reçut en Italie, comme ambassadeur de son neveu Lothaire II, l'archidiacre de Reims Garamnus, qui passait pour un logicien distingué : Gerbert sollicita et obtint la permission de le suivre en France pour se mettre sous sa direction; et, dès lors, un nouvel horizon s'offrit à ses regards, un vaste théâtre s'ouvrit à son activité.

CHAPITRE IV.

Gerbert à Reims. — L'archevêque Adalbéron.

A l'arrivée de Gerbert, l'église de Reims, qui était bien déchue de son ancienne réputation de vertu et de savoir, subissait un grand travail de réforme sous Adalbéron, que le roi Lothaire avait placé sur ce siége, en 969. Cet archevêque, l'un des principaux acteurs dans la révolution qui donnera la couronne à la dynastie de Hugues Capet, était de la puissante famille des comtes de Lorraine, toute dévouée aux intérêts de la maison de Saxe. Ses possessions s'étendaient jusque dans

Digitized by Google

le Brabant; Verdun, Bouillon, le pays des Ardennes lui appartenaient. L'archevêque de Cologne, Brunon, lui avait donné le comté de Hainaut, dont il avait dépouillé le turbulent Régnier au long cou. Animé des sentiments d'ordre et de discipline du monastère de Gorzia, dans le diocèse de Metz, où il avait été élevé, Adalbéron voulut les introduire dans son clergé, qui ne conservait que peu de traces des mœurs et des habitudes canoniques. Il espérait propager, par une heureuse contagion, la vertu dans sa province ecclésiastique, dont les évêques suffragants étaient ceux de Beauvais, Amiens, Châlons, Laon, Thérouanne (remplacé, en 1566, par Boulogne), Noyon, Senlis, Soissons, et des Veromandui (Vermand).

Le diocèse de Reims, que saint Remi avait diminué d'un tiers pour former celui de Laon, possédait sept cents cures et vingt-trois monastères dont les plus renommés étaient Saint-Denys, occupé aujourd'hui par le Grand-Séminaire, Saint-Remi, où l'on couronnait les rois, Orbais et Saint-Thierry situé à peu de distance de la ville. Reims, qui avait une importance considérable au point de vue religieux à cause de l'ancienneté de son église, fondée par saint Eucher au troisième

Digitized by Google

siècle de notre ère, et de la conversion de Clovis, n'en avait pas une moindre au point de vue politique. On la regardait comme la tête du royaume ; son archevêque était chancelier et l'un des premiers dignitaires de l'Etat. Par son mérite personnel, Adalbéron était digne de cette haute position.

Trop habile pour dévoiler brusquement ses projets, il se concilia d'abord les fidèles et les moines par le soin qu'il prit de rebâtir les églises détruites, de les orner, de les enrichir de ses dons. Il répandit d'abondantes aumônes parmi les pauvres. Ses bienfaits firent bénir son nom, ses vertus lui avaient gagné les cœurs ; il se mit à l'œuvre. Les chanoines, entraînés par ses exemples et par ses paroles, se soumirent à la règle de saint Augustin, les abbés revinrent à l'esprit de saint Benoît. Ainsi fut accomplie la réforme sans troubles ni violences. Restait à la consolider. L'archevêque jugeait avec raison que le meilleur moyen était de préparer l'avenir en instruisant les enfants de son église. Mais il voyait avec douleur que l'école de Reims, qui avait jeté un dernier éclat à la fin du IXe siècle [893] sous Remi d'Auxerre et son collègue Hucbold, n'avait personne pour le seconder

Digitized by Google

dans la réalisation de ses désirs. Cette triste pensée obsédait son âme, quand Gerbert lui fut amené. Il l'accueillit comme un envoyé du ciel et lui donna la direction des études qui prirent un brillant essor. L'un des nombreux élèves du jeune maître nous a conservé sa manière d'enseigner, les titres des livres qu'il expliquait, les moyens ingénieux dont il se servait pour rendre l'arithmétique et l'astronomie accessibles à tous les esprits. Ce fut une véritable Renaissance littéraire. Examinons à loisir ce spectacle si plein d'intérêt; et pour mieux apprécier les résultats obtenus par Gerbert, jetons d'abord un coup d'œil rapide sur l'état des études en France pendant le xe siècle.

CHAPITRE V.

Etat des études en France avant l'enseignement de Gerbert.

Les opinions les plus contradictoires ont été émises sur la culture des esprits à cette époque. Pour les uns, elle était nulle: ils désignent ce siè-

Digitized by Google

cle par le nom de siècle de fer. D'autres, au contraire, ont relevé, dans les écrits des Bénédictins, les indications favorables qui s'y trouvent; ils ont fait la nomenclature de tous les hommes cités par les moines comme savants, de tous les couvents désignés comme ayant des écoles, et ils ont conclu que le xe siècle, comparé au xiiie et au xive, était un âge d'or. Le savant auteur des Actes de l'Ordre de S. Benoît nous dit de son côté avec plus de justice : « Il y eut assurément bien des choses » dignes de blâme, mais l'abandon ne fut pas tel » qu'il ne restât rien de la sainteté ou du savoir » des âges antérieurs. »

Il faut d'abord convenir que l'ignorance y a été grande et fort répandue. L'élan imprimé aux études par Charlemagne se ralentit après la mort de ce prince. A la fin du ixe siècle, l'on considérait comme une chose fabuleuse de parcourir le cercle du *trivium* et du *quadrivium*, qui embrassaient, le premier, la grammaire, la rhétorique, la dialectique; le second, l'arithmétique, la géométrie, la musique et l'astronomie. La tradition littéraire ne disparaît pourtant pas en entier; transmise, comme le flambeau sacré, d'Eginhard à Loup de Ferrières, à Aimon, de ceux-ci à Heiric, leur dis-

Digitized by Google

ciple, elle passe à Hucbald, à Remi, ses élèves. Remi, nous dit la biographie de saint Odon, *raviva les études; elles semblaient renaître à sa voix.* Les auditeurs affluaient à ses leçons à Saint-Germain d'Auxerre, à Reims, à Paris, où il tenait une école publique, considérée par quelques-uns comme le berceau de l'Université. Le traité de Remi sur le trivium et le quadrivium, ses commentaires sur Donat, Priscien, Martianus Capella et sur les livres saints, nous expliquent la nature de son enseignement : il était à la fois religieux et profane, et tombait souvent dans la puérilité.

Les hommes sortis de son école ne continuèrent pas son œuvre. Deux choses y contribuèrent : les malheurs du temps, la nouvelle direction que donnèrent aux esprits les réformateurs de la vie religieuse.

Remi est mort dans les premières années de ce dixième siècle, peint sous des couleurs si sombres par les chroniqueurs, les hagiographes et les actes des conciles. Les Barbares portent partout la désolation et la mort; le royaume se couvre de châteaux forts occupés par une race sans foi, sans humanité; les hommes vivent dans la société

TAYLOR INST. - OXFORD

Digitized by Google

comme les poissons dans l'eau, les plus forts dévorent les faibles. Le clergé est ignorant et dissolu; les abbés ne savent pas lire; les prêtres ne comprennent pas le latin de leurs prières; les laïques ignorent l'Oraison dominicale, le Symbole des Apôtres. Il n'y a partout que ténèbres, corruption et misère.

Au milieu de ce chaos, la plupart des hommes se livraient aux jouissances les plus grossières; quelques-uns s'efforçaient de purifier leur âme pour paraître devant Dieu au jour terrible du jugement dernier, que l'on croyait proche: personne ne songeait à s'instruire. A quoi bon cultiver son esprit? Pourquoi transcrire des livres qui allaient périr dans la conflagration universelle? Comment surtout se préoccuper des auteurs profanes, qui étaient les organes du diable?

On rencontre partout ces idées, qui se trouvent surtout dans la vie de Jean de Vendières, l'un des personnages les plus remarquables du siècle. Jean reçut les premières leçons non pas d'un précepteur, comme c'était la coutume dans les familles riches, mais d'un maître du voisinage, qui tenait une de ces écoles appelées *triviales* ou *privatæ*. Il fut ensuite envoyé à Metz, et enfin au

Digitized by Google

couvent de Saint-Mihiel, près de Verdun. Son père le recommanda chaudement à un disciple de Remi, Hildebolde, qui passait pour très-capable; et afin de l'intéresser aux progrès de son enfant, il le combla de cadeaux; mais, soit incurie, soit dédain, Hildebolde négligea son élève.

Jean, qui était sorti de Saint-Mihiel à la mort de son père, pour régler les affaires de sa famille, reprit ses études avec le diacre Bernère: c'était un homme d'un grand savoir, disait-on; il ne lui enseigna que les premières parties de Donat, c'est-à-dire les éléments de la langue latine, et le fit passer à la lecture des livres saints.

Jean voulut se vouer à la vie religieuse. On ne connaissait pas en deçà des Alpes un seul monastère où la discipline fût observée. Il visita Rome, les couvents du mont Gargano, du mont Cassin, de Naples. L'Italie était comme la France; il repassa les Alpes.

Jean songeait à se retirer dans une solitude, lorsque l'évêque de Metz lui abandonna les ruines de Gorzia. Elles devinrent l'asile d'une foule d'hommes renommés par leurs vertus et leur savoir. On y voyait, à côté du supérieur Einold, qui ne *le cédait à personne dans la connaissance*

Digitized by Google

des lettres divines et humaines, Anstée, rhéteur, architecte, agriculteur, Blidulfe, l'un des derniers survivants de l'école de Remi, le diacre Bernère, que nous connaissons déjà, le breton André, très-versé dans les études libérales, le clerc Bernacer, l'un des plus habiles copistes du temps et calculateur fort distingué.

Il eût été assurément fort difficile de trouver, dans le reste de l'Europe, une réunion d'hommes d'un esprit aussi cultivé, si l'on pouvait s'en rapporter à l'appréciation du biographe. La crainte des jugements de Dieu les avait tellement détachés des choses de ce monde, que toute leur ambition était d'oublier ce qu'ils avaient appris, de se livrer à des pratiques religieuses. Les livres saints et quelques-uns de ceux qui traitaient des sujets de piété étaient les seuls que l'on trouvât à Gorzia; encore étaient-ils en fort petit nombre; l'abandon des études même sacrées en avait fait négliger la transcription.

Jean voulut expliquer l'Introduction de Porphyre, afin de mieux comprendre un traité sur la Trinité. Einold l'en détourna. C'était, disait-il, de lectures sacrées qu'il devait plutôt s'occuper. Il y trouverait assez et plus de science qu'il n'en

Digitized by Google

fallait, et, ce qui valait beaucoup mieux, des sujets d'édification. Jean suivit ce conseil; il se livra tout entier à l'Ecriture sainte, aux Pères qui ont écrit sur la vie monastique.

L'école de Gorzia fut fréquentée par une foule de jeunes gens, dont plusieurs, devenus évêques ou abbés, propagèrent ces idées dans les établissements confiés à leurs soins. Abbon de Fleury se plaignait de l'oubli dans lequel étaient les lettres pendant son enfance, et du prix exagéré qu'exigeaient pour les enseigner des maîtres avares, qui en savaient quelque chose.

L'espèce d'horreur que l'antiquité profane inspirait à Einold était partagée par le fondateur de la célèbre Congrégation de Cluny, qui s'étendit en France, en Allemagne, en Angleterre, en Espagne et en Italie. Toutefois saint Odon, issu d'une famille noble, avait étudié à Tours la grammaire de Donat, et *avait traversé l'immense océan de Priscien*, dont l'autorité était irréfragable pour les questions de grammaire et de poésie. A Paris, il avait suivi les cours de Remi, qui lui avait fait lire la dialectique de saint Augustin, le traité de Martianus Capella sur les sept arts libé-

Digitized by Google

raux. Avec une telle instruction et sa naissance, le monde promettait de grands avantages à saint Odon; il y renonça pour s'enfermer dans le monastère de la Baume en Bourgogne, où il emporta cent volumes. Les désordres qui régnaient dans les cloîtres l'indignèrent, aussi voulut-il, quand il fut abbé de Cluny, rétablir la règle de Saint-Benoît dans sa simplicité primitive, qui consistait à purifier les mœurs, à inspirer le goût de la pénitence, l'amour de Dieu, ne cultiver l'esprit que dans la mesure nécessaire pour lire et méditer les livres saints.

Le salut est l'unique affaire du chrétien; tout tend vers ce but dans la Congrégation de Cluny. On y prépare les enfants donnés au monastère sous le titre d'oblats, et ceux qui viennent du dehors pour assister aux classes que l'on appelle *extérieures*. Cette séparation était conforme aux prescriptions d'Aix-la-Chapelle, 817, qui ne permettait pas de réunir les élèves internes aux externes. Ils étaient également isolés du reste de la communauté. Outre deux moines d'une conduite irréprochable, qui ne les perdaient de vue ni la nuit ni le jour, le grand prieur, le doyen, le prieur

Digitized by Google

du cloître, le surveillant, le professeur, écolâtre ou scolastique[1], le chantre, le bibliothécaire, l'aumônier, l'infirmier s'occupaient d'eux, si bien, comme le dit Udalrich, que les fils des rois ne recevaient pas dans leurs palais autant de soin que les enfants des pauvres dans l'ordre de Cluny.

On les confiait plus spécialement au scolastique choisi, après de mûres réflexions, par le supérieur. Ses fonctions étaient pénibles et délicates. Le scolastique ne devait jamais être seul avec un enfant; jamais il ne devait lui parler en particulier. Un flambeau éclairait toute la nuit le dortoir des élèves. Si un enfant avait besoin de sortir, le maître ne devait jamais l'accompagner sans avoir de lumière, ni sans prendre avec lui une autre personne. Le silence était rigoureusement prescrit hors du temps consacré aux récréations. Des abus trop fréquents, même dans les cloîtres, rendaient ces précautions indispensables. Le xe siècle se ressentait encore des goûts corrompus des Grecs et

[1] Le mot scolastique a, dans les lettres de Gerbert, tantôt la signification de maître, tantôt celle d'élève. Il désignait aussi le chef principal de ceux qui professaient les lettres dans une ville.

Digitized by Google

des Romains, chez lesquels l'usage du pensionnat n'avait pas été possible.

La discipline des classes dans l'ordre de Cluny devait être celle de tous les monastères. Des censeurs, *circatores*, en surveillaient de près l'observation. Plus d'un maître devait ressembler à ce Notker de Saint-Gall, à la fois docteur, peintre et médecin, que sa sévérité avait fait surnommer *Grain de Poivre*. Les élèves que le sentiment du devoir n'excitait pas au travail étaient chargés de liens, frappés de verges. On faisait quelquefois un tel usage de ces corrections que les externes, fuyant l'école, se cachaient dans les bois. A Saint-Gall, ils mirent le feu au monastère pour se garantir du fouet dont ils étaient menacés pour quelques fautes qu'ils avaient commises, le jour de la fête de saint Marc. Les moines étaient furieux. Il y en eut qui proposèrent de détruire les écoles. Il eût paru plus simple de modifier la discipline.

Les études avaient un caractère essentiellement pratique. Les plus complètes se bornaient à la lecture, à l'écriture, au chant, aux éléments du calcul, à la grammaire de Donat. Pour diminuer les difficultés que présentait cette grammaire, le célèbre évêque de Vérone, Rathier, composa un

Digitized by Google

petit traité avec le titre significatif *Spera dorsum, gare le fouet.* Ce livre, qui n'eut pas de vogue, n'est pas arrivé jusqu'à nous. Donat, Priscien et Alexandre de Ville-Dieu ont régné jusqu'au XVIe siècle.

Au Xe, rien de profane ne devait pénétrer dans l'enceinte du monastère; les poètes payens en étaient sévèrement exclus. Saint Odon avait été prévenu des dangers que cachaient ces auteurs d'une lecture si attrayante. Il se plaisait aux beaux vers de Virgile, lorsque, dans une vision, il aperçut un vase aux formes admirables, dont l'intérieur était plein de serpents. Ils s'élancèrent sur lui, l'entourèrent de toutes parts, sans le mordre. Odon s'éveilla; il comprit que les serpents étaient la doctrine des poètes. Virgile, que, moins d'un siècle auparavant, le prêtre de Mayence, Probus, plaçait dans le ciel avec Cicéron, fut donc banni des monastères soumis à la règle de Cluny. A la fin du Xe siècle, saint Mayeul maintenait cette proscription. « Il ne voulait » ni entendre ni laisser lire les mensonges des » anciens philosophes et de Virgile... Que les » poètes sacrés vous suffisent, disait-il à ses dis- » ciples, vous n'avez pas besoin de vous souiller

Digitized by Google

» de la faconde pleine de luxure de Virgile. » Le légat du Saint-Siége, l'abbé Léon, parlera avec le même mépris de Platon, de Virgile, de Térence, de tout le troupeau de philosophes parmi lesquels Jésus-Christ s'était gardé de prendre ses apôtres. Ces idées étaient celles de tous les hommes qui s'étaient mis à la tête de la réforme religieuse.

Il ne faut donc pas se laisser tromper par les mots que l'on rencontre dans les écrits du xe siècle, ni croire aisément aux maîtres versés dans la connaissance des lettres divines et humaines, aux riches bibliothèques que possédaient les monastères. Si l'on examine de près les choses, on voit bien vite qu'il n'y a que du vide sous ces mots pompeux, et que l'on peut appliquer à la France ce que disait de l'Ecosse le biographe de saint Cadroé : « Il y a des milliers de pédagogues et très-peu de Pères, » c'est-à-dire de gens instruits.

Les bibliothèques tant prônées ne renferment, sauf de rares exceptions, que l'Ecriture sainte, quelques-uns de ses commentateurs, les morales de saint Grégoire, la vie des Pères du désert, en tout quinze ou vingt volumes. Quelquefois des bibliothèques sont communes à plusieurs monas-

Digitized by Google

tères; il est expressément défendu à l'abbé de les prêter à d'autres. Les livres sont si rares qu'on les enchaîne; on menace des peines éternelles ceux que le démon pousserait à les dérober.

Ces précautions n'étaient pas prises pour les auteurs profanes. Que devenaient donc ces poètes, ces philosophes si durement traités par l'Eglise? Peut-être un moine infidèle à sa règle se cachait-il pour en lire quelques pages; mais la plus grande partie moisissait dans des greniers ou dans des caves; heureux ceux qui par cet oubli échappaient à de barbares mutilations, à l'emploi des usages les plus vils [1]!

Si l'on s'en rapporte au biographe de Brunon, archevêque de Cologne, frère d'Othon-le-Grand, ce prélat aurait fait un excellent accueil à ces proscrits. Il avait, nous dit-il, une instruction solide : des maîtres venus de Grèce lui avaient appris la langue d'Homère; il lisait tous les auteurs comiques et tragiques, grecs et latins; sa bibliothèque le suivait à la cour et à l'armée.

[1] M. J.-V. Le Clerc traçait, il y a trente ans, dans ses leçons à la Sorbonne, un tableau plein d'intérêt du sort des livres anciens dans les monastères au moyen âge.

Digitized by Google

Ce qui nous porte à douter de l'exactitude de ce récit, c'est que parmi les jeunes gens élevés sous les yeux du prince, dans son propre palais, pour être ensuite promus aux abbayes, aux évêchés, on n'en rencontre pas un seul qui possède une véritable instruction littéraire. Rathier de Vérone, qui donna des leçons à Brunon et qui porta une activité fiévreuse dans la réforme du clergé, ne parle pas une seule fois des auteurs profanes, quoique, dit-on, il les connût fort bien. Leur culte ne fut pas rétabli par le moine Gunzon qui, sur les vives instances de l'empereur Othon-le-Grand, vint d'Italie avec une bibliothèque de près de cent volumes. Dans une diatribe des plus violentes contre le scolastique du monastère de Saint-Gall, qui lui avait reproché une faute de grammaire dans la conversation, il cite pour se justifier vingt auteurs différents. Il s'appuie sur l'autorité d'Homère, auquel il emprunte trois mots qu'il transcrit en caractères latins. Malgré cet appareil d'érudition, le moine italien ne forma pas de disciples en deçà des Alpes. Son nom ne se trouve dans aucun écrivain de l'époque; il n'est connu que par sa lettre.

Si l'antiquité latine était ainsi négligée, on

Digitized by Google

croira sans peine que très-peu de personnes savaient *même lire* le grec. On raconte dans la vie de l'évêque de Toul, saint Gérard, qu'il avait établi dans sa métropole des prêtres grecs, qui célébraient l'office divin dans leur langue maternelle, et l'on a voulu en conclure qu'elle était étudiée à Toul. Mais il y avait aussi des prêtres qui le célébraient en écossais; est-ce à dire que l'on y apprenait cette langue? Ceux qui avancent que Théophanie, bru d'Othon-le-Grand et fille d'un empereur de Constantinople, avait introduit l'usage du grec à la cour, ne citent pas un seul fait à l'appui de cette assertion. Le grec n'était donc pas connu en Occident au xe siècle; il semble que les démarcations géographiques avaient tracé des limites profondes que les esprits ne franchissaient pas.

Ainsi s'était affaibli et allait se perdant tous les jours le souvenir des études littéraires. Des gens pieux, égarés par la passion, avaient arrêté l'esprit humain dans son essor. Des légendes, des fables ridicules suffisaient à son activité; l'anthropomorphisme détruisait l'idée de Dieu. L'ignorance et à sa suite la corruption des mœurs, la brutalité avaient envahi la société chrétienne

Digitized by Google

et dénaturaient la religion dans son essence. Il fallait, pour arrêter le mal, épurer les consciences en les éclairant, rendre aux esprits l'énergie par l'exercice, par des études sérieuses, leur inspirer le goût des jouissances délicates par une culture libérale; il fallait faire connaître le passé pour préparer le vaste champ de l'avenir. Ce fut l'œuvre de Gerbert, qui trouva de puissants soutiens dans les princes de la famille de Saxe et dans Adalbéron, archevêque de Reims.

CHAPITRE VI.

Enseignement de Gerbert.

L'enseignement de Gerbert forme un brillant contraste avec celui de ses prédécesseurs. Laissant à des maîtres, appelés didascali, le soin des élèves les plus jeunes, il aborde tout de suite les études qui correspondent aux classes d'humanités. Ce sera le système de l'Université au XIIIe siècle. Voici, d'après Richer, quelle était sa méthode.

Digitized by Google

Il débuta par la dialectique. Au lieu de se renfermer, suivant l'usage, dans le traité fort incomplet de saint Augustin ou dans d'autres écrits de ce genre, il lut d'abord l'Introduction de Porphyre, traduite par Victorinus, et les Commentaires de Boëce; puis il exposa les Catégories d'Aristote. Il démontra l'importance du traité de l'Interprétation du même auteur; enfin il prit les Topiques de Cicéron avec les six livres de commentaires par Boëce. Il expliqua quatre livres sur les Différences des raisonnements, deux sur les Syllogismes catégoriques, trois sur les hypothétiques, un sur les Définitions, un sur les Divisions.

Avant d'enseigner la rhétorique, pour faire connaître les locutions qui s'apprennent dans les poètes, il se servit de Virgile, de Stace, de Térence, d'Horace, de Juvénal, de Perse et de Lucain.

De là il passa à la rhétorique. Le livre de Victorinus, qui avait été le maître de saint Jérôme, était son manuel.

Gerbert donnait beaucoup d'importance à la rhétorique; il l'appelait l'art d'apprendre à gagner les cœurs, à convaincre les esprits. Il en résuma plus tard les principales règles dans un traité qu'il

Digitized by Google

jugeait fort utile pour ceux qui débutent comme pour les gens instruits. Afin d'exercer ses élèves à s'exprimer avec facilité et de s'assurer de leurs progrès, il les faisait disputer en sa présence. Le moyen âge adopta cette méthode, l'Université l'a pratiquée jusqu'au XVIIIe siècle, saint Ignace l'a recommandée à ses disciples, les séminaires l'ont encore en grand honneur. Gerbert y tenait beaucoup; mais, pour lui, la dispute ne consistait pas dans ces cris confus, dans ces clameurs violentes, où de maigres syllogismes, rendus en termes barbares, déchiraient les oreilles, outrageaient la raison et la langue ; il demandait un développement oratoire où l'ampleur des formes déguisât la sécheresse de l'argumentation. Afin de perfectionner ses élèves dans cet art, il expliquait un sophiste après le cours de rhétorique.

Il est aisé de comprendre l'intérêt, la vie que ces nouveautés donnaient à son enseignement, l'ardeur que l'on apportait à l'étude des chefs-d'œuvre de l'antiquité latine si longtemps négligée. L'impulsion qu'il donnait en même temps à l'étude des sciences ne produisit pas des résultats moins heureux.

Jusqu'à lui, les opérations un peu compliquées

Digitized by Google

de l'arithmétique présentaient de grandes difficultés, parce que l'on employait dans le calcul des caractères de l'alphabet grec ou latin, et que la valeur de la position des signes était inconnue ou plutôt tombée dans l'oubli. Gerbert remplaça ce système par celui de l'*abacus* [1]. Ce mot, qui signifie littéralement tablette, désignait d'abord la table couverte de poudre, sur laquelle, à l'aide d'une baguette de géomètre, on traçait les signes de numération ; puis on donna ce nom à de vrais traités d'arithmétique et à la méthode de calcul proposée par Gerbert. Pour l'expliquer, il se servait de la table couverte de poudre ; mais afin de frapper plus vivement les esprits, il fit dresser un tableau divisé en vingt-sept colonnes ou compartiments dans lesquels il disposa neuf signes exprimant tous les nombres. Il fit reproduire ces signes en corne, au nombre de mille, et les répartit dans les vingt-sept compartiments.

[1] Tout ce que nous disons de l'*abacus* est extrait des Recherches si remarquables de M. Chasles, membre de l'Institut, sur l'histoire de l'arithmétique. Voir, entre autres, les Mémoires publiés dans les Comptes rendus des séances de l'Académie des sciences, t. XVI, 1843.

Digitized by Google

On les nommait en commençant par la droite : le premier compartiment désignait les unités, le second, à gauche, les dizaines, et ainsi de suite en décuplant toujours la valeur des signes de la colonne supérieure. Ces colonnes étaient groupées par trois, par un arc qui les réunissait, et chacune était en outre terminée par un autre arc dans lequel se trouvait une lettre indiquant la valeur des signes renfermés dans cette colonne : I unités, X dizaines, C centaines, M mille.

Elles étaient quelquefois surmontées d'arcs de cercle plus grands qui les réunissaient au nombre de six, de neuf. C'était pour faciliter l'énonciation d'un nombre, parce que, dans les multiplications, souvent on désignait la place d'un chiffre par le nom de sa colonne, au lieu d'énoncer l'ordre des unités de cette colonne. Ainsi on disait : la sixième colonne, *sextus arcus* ; au lieu de dire la colonne des centaines de mille, *centenarius millenus arcus*.

La nomenclature dans le système des anciens se réduisait aux quatre termes: *unités*, *dizaines*, *centaines*, *mille*, qu'on répétait indéfiniment. Arrivé à l'ordre des *mille*, on comptait par unités, dizaines, centaines de mille. Au delà venait l'ordre

Digitized by Google

des *mille-mille*, que l'on comptait de même; puis on disait : *mille-mille-mille*, et ainsi de suite.

Pour remplacer le 0, qu'il ne connaissait pas, Gerbert laissait en blanc la colonne qu'il aurait occupée. Le chiffre de gauche prenait toujours sa valeur de position, comme si la colonne n'eût pas été vide. L'emploi du 0 fit supprimer, dans le premier tiers du XIIe siècle, les colonnes désormais inutiles, et l'on substitua aux arcs de cercle, pour marquer les tranches de trois chiffres, des points qu'on mettait au-dessus du premier chiffre de chaque tranche, à partir de la seconde. Vers le XVIIe siècle, ces points furent remplacés par des virgules. Ce fut dans le même temps que les expressions *mille-mille-mille* furent rendues par les termes *million*, *billion*, etc., etc.

Les signes employés par Gerbert avaient une forme qui se rapproche de celle de nos chiffres modernes. Les voici de 1 à 9 tels que nous les trouvons, sauf quelques légères différences, dans les célèbres manuscrits de Boëce, de la fin du Xe siècle, à Erlangen, à Chartres, et dans le traité de Bernélinus, qui avait fréquenté l'école de Reims. Nous y ajoutons les noms étranges qui leur furent donnés, dans le courant du XIIe siècle,

Digitized by Google

lorsque l'influence des Arabes se fit sentir en Europe.

1	ʊ	⊆	⊂⊂	⊖	⊎
Igin	Andras	Ormis	Arbas	Quinas	Termas

∧	8	∞
Zenis	Temenias	Celentis

A l'aide de ces signes et de leur valeur de position, il se fit un changement complet dans les opérations de l'arithmétique. Des nombres très-considérables étaient multipliés et divisés avec une telle célérité, nous dit Richer, qu'on les comprenait plus vite qu'on ne saurait les énumérer.

Richer n'explique pas la manière d'opérer de son maître ; il n'est pas facile de s'en rendre compte d'après le traité de la multiplication et de la division des nombres de Gerbert, que nous publions pour la première fois, ni d'après le résumé qu'il écrivit de mémoire pour son ami Constantin, scolastique de Fleury. « C'est l'un des documents » les plus obscurs dans l'histoire des sciences, et » qui ont le plus occupé les érudits. Plusieurs » d'entre eux ont refusé d'admettre que ce texte » pût se rapporter à notre arithmétique. Les uns y » ont vu le calcul digital, d'autres la machine à

Digitized by Google

» compter des Romains, appelée *abacus* et sem-
» blable au *suan-pan* des Chinois. Andrès a fini,
» après diverses autres conjectures, par émettre
» l'opinion qu'elle pouvait rouler sur l'*algèbre*. »
Les savantes recherches de M. Chasles, ses explications pleines de lucidité ne permettent plus de douter que le système de Gerbert ne fût celui qu'emploie l'Europe moderne. L'examen de plusieurs traités, entre autres de celui que Bernélinus rédigea, dans les premières années du XIe siècle, à Paris, sur la demande de l'abbé Amélius, confirme cette décision. Ce livre, inédit jusqu'à ce jour, que nous publions d'après une copie que M. Chasles a bien voulu nous donner et que nous avons collationnée avec les manuscrits de Montpellier et de Rome, nous apprend que cette méthode était négligée à Paris, du temps de Bernélinus, tandis qu'il l'avait vue fleurir dans la Lorraine. Gerbert avait imprimé un tel élan à cette étude que l'on appelait GERBERTISTES ceux qui s'y livraient. Il soutenait leur attention, il piquait leur curiosité par des problèmes variés et intéressants, semblables à ceux qui se lisent dans les œuvres du vénérable Bède.

L'arithmétique servait d'introduction à la géo-

Digitized by Google

métrie, à la musique, à l'astronomie. Gerbert les enseignait à ses élèves, et, pour la géométrie comme pour l'arithmétique, c'était surtout par des problèmes, par la pratique sur le terrain qu'il s'efforçait d'en graver les principes dans les esprits.

Après quelques définitions générales, il disait les rapports des différentes mesures de surface, il exposait en peu de mots la théorie des angles et passait immédiatement à l'application. Ses disciples apprenaient à mesurer l'étendue d'un champ irrégulier, la hauteur d'une montagne escarpée ou inaccessible, d'une tour éloignée, la largeur d'une rivière, sans la traverser, la profondeur d'un puits. Il se servait de l'astrolabe, d'un vase plein d'eau, de l'ombre projetée par les objets. Ces leçons si simples émerveillaient des auditeurs faciles à satisfaire dans un temps d'ignorance. Ont-elles été recueillies et réunies en un volume, que Pez a retrouvé dans le monastère de Saint-Pierre à Saltzbourg? ou bien les membres de ce traité, sans ordre ni méthode, dispersés dans les bibliothèques de Paris, de Montpellier, de Rome, d'Oxford, sans nom d'auteur, n'indiqueraient-ils pas une compilation faite par des moines du

Digitized by Google

XIe siècle et du XIIe, et que l'on aurait placée sous le patronage de cet homme célèbre? La critique doit agiter cette question, mais elle ne saurait admettre, avec le docteur Hock, qu'on ait fait dans ce traité des emprunts aux Arabes, et qu'on y ait employé des expressions de leur langue. Nous pouvons y relever quelques mots grecs, écrits en caractères latins; mais il n'y a pas un seul mot arabe, ni rien qui en puisse réveiller l'idée. L'auteur cite Euclide, Nicomaque, Platon, Boëce. C'est en effet à Boëce et aux *Agrimensores* ou *gromatici* romains qu'il emprunte son léger savoir. Leurs écrits étaient fort répandus au moyen âge; la bibliothèque de Bobio possédait, au Xe siècle, une copie des plus curieuses des *agrimensores*, qui remontait au VIIe et peut-être au VIe siècle de notre ère. Elle s'appelle aujourd'hui manuscrit d'Arcérius, de l'un de ses acquéreurs vers le milieu du XVIe siècle. La bibliothèque de Wolfenbuttel la conserve soigneusement avec d'autres manuscrits précieux, entre autres celui du synode de Saint-Basle, qui appartenait, dans le XIe siècle, au monastère de Saint-Remi de Reims.

Nous n'avons pas de détails sur la manière dont

Digitized by Google

Gerbert enseignait la musique. Richer nous dit « qu'il établit la génération des tons sur le monocorde, qu'il distingua leurs consonnances ou unions symphoniques en tons et demi-tons, ainsi qu'en ditons et en dièses, et que, par une classification convenable des sons dans les différents tons, il répandit une parfaite connaissance de cette science. »

Nous ne pouvons pas apprécier cette partie des leçons de Gerbert; on n'en a rien conservé. Il semble toutefois que cet éloge si vague ne se concilie point avec ce que notre historien est obligé d'avouer, que l'archidiacre Garamnus abandonna la musique parce qu'il était rebuté par les difficultés qu'elle présentait. Un demi-siècle plus tard, le moine Gui d'Arezzo simplifia beaucoup cette étude par l'invention de la gamme. Ce ne fut cependant guère, que vers la fin du XIe siècle, que la méthode de noter le chant sur une espèce d'échelle de quatre cordes commença à être employée.

Gerbert ne se bornait pas à donner les règles de l'harmonie et du chant : il composait ou faisait composer sous ses yeux des instruments de musique. Il est souvent question d'orgues dans sa cor-

Digitized by Google

respondance avec les abbés d'Aurillac. S'il fallait s'en rapporter à Guillaume de Malmesbury, qui vivait en Angleterre vers le milieu du XIIe siècle, notre compatriote aurait établi dans l'église de Reims un orgue qui rendait des sons mélodieux, par l'effet de la vapeur de l'eau bouillante, qui en emplissait les cavités. Le silence de tous les écrivains du Xe siècle suffit pour reléguer ce récit parmi tant d'autres fables que nous a transmises ce moine ignorant et crédule. L'idée de cet emploi de la vapeur n'en est pas moins surprenante à cette époque.

Des divers enseignements de Gerbert, celui de l'astronomie inspirait sans doute le plus vif intérêt. Par une nuit brillante, il montrait à ses élèves le ciel couvert d'étoiles, et leur apprenait à les distinguer, à suivre leurs mouvements. Il avait composé, pour faciliter cette étude, des sphères pleines, des sphères armillaires, semblables à celles que nous possédons aujourd'hui, et d'autres munies de tubes, qui, empêchant l'action des rayons latéraux et dirigeant le regard, permettaient de voir les objets avec plus de netteté. Les auteurs de l'Histoire littéraire de la France avaient une si haute idée de l'esprit inventif de Gerbert, qu'ils

Digitized by Google

avaient de la peine à se persuader qu'il employât de simples tubes sans verres. Ils n'étaient pas éloignés de croire, quoiqu'ils n'en eussent pas d'autres preuves, que c'était une espèce de lunette à longue vue. Richer n'aurait pas négligé de le dire, car il parle avec admiration de ces instruments dont il nous a donné une description obscure, que M. Büdinger a éclaircie. On s'entretenait au loin de ces travaux de Gerbert; on le consultait sur la manière de fabriquer les sphères, de placer les tubes. Il écrivit à ce sujet, tandis qu'il était pape, à Constantin, abbé de Micy, une lettre, qui n'est pas un traité d'astronomie, comme on l'a souvent répété.

Que la réputation de Gerbert ne nous fasse pas exagérer son mérite : il est grand pour le xe siècle, sans avoir rien d'original. Gerbert ne connaît guère de la philosophie que Boëce et le peu qu'il a traduit et commenté d'Aristote et de Porphyre. Guillaume de Malmesbury, qui a été copié par Vincent de Beauvais et Trithème, a pu dire qu'il avait éclipsé Ptolémée dans la science de l'astrolabe, Alkindus dans l'astronomie, J. Firmius dans l'astrologie judiciaire ; ce serait une grave erreur de prétendre, avec quelques écrivains modernes,

Digitized by Google

qu'il a devancé Huyghens et Vaucanson dans la mécanique. S'il eût inventé les horloges à roues, cet ingénieux secret, conservé par ses disciples, eût dispensé Louis IX de recourir à une bougie allumée pour mesurer la durée du temps et régler ses lectures pendant la nuit. On ne fait pas attention que la fameuse horloge de Magdebourg n'était qu'un cadran solaire que Gerbert avait établi en considérant, à l'aide d'un tube, la position de l'étoile du nord. Le judicieux évêque de Mersebourg, Thietmar, qui a vu ce travail, ne dit pas, comme Marlot et le bénédictin D. Alexandre le prétendent, qu'il fût si merveilleux, que l'intervention du diable eût été nécessaire pour l'exécuter.

Les Bénédictins ont voulu que Gerbert ait appris le grec à Othon III, qu'il ait exhorté ses disciples à s'appliquer à cette étude. L'abbé Lebœuf en fait un savant tout hérissé de grec; beaucoup d'autres l'ont répété après eux. Jamais dans ses lettres, il n'est question d'étudier le grec ; il ne demande jamais d'auteur grec; il ne cite par hasard qu'un seul mot de cette langue dans sa correspondance , et Richer nous dit les traductions latines dont il se servait pour expliquer Aristote et Porphyre. On peut donc assurer que Gerbert ne sa-

Digitized by Google

vait pas plus le grec que ne le saura le célèbre Abélard. Le titre de *médecin*, qu'on lui donne quelquefois, ne prouve pas davantage qu'il fût habile dans l'art de guérir : il avoue lui-même qu'il ne connaissait que la théorie de cette science.

M. Chasles a dévoilé l'origine et le peu d'étendue de ses connaissances en arithmétique et en géométrie. Pour la musique, M. Vincent, de l'Institut, qui fait autorité dans cette question, assure qu'il rétablissait les principes des Pythagoriciens, dont le monocorde est longuement décrit par Macrobe et par Boëce. Gerbert trouvait dans les auteurs latins, qui lui étaient familiers, la description des instruments dont il se servait pour observer les astres. Cicéron parle dans sa *République* de la sphère d'Archimède, qui représentait les mouvements du soleil, de la lune, des planètes. Dans son Traité de *la nature des Dieux*, il rappelle l'imitation qui en avait été faite par Posidonius. Ce qu'on lit dans ses *Tusculanes*, dans les *Fastes d'Ovide*, laisse penser que la sphère d'Archimède, qui était beaucoup plus complète que celles de Gerbert, était connue dans le monde romain de tous les gens instruits. Dans la ville d'Alexandrie, on exposait aux regards du public une

Digitized by Google

sphère armillaire attribuée à Eratosthène, dont Ptolémée nous a transmis la description. Si Gerbert n'avait pas vu des sphères, il en avait des indications assez précises dans Macrobe, dans Martianus Capella, dont les livres étaient répandus dans toutes les écoles.

On a l'habitude d'exalter le mérite des personnages dont on écrit la biographie; nous croirions faire tort à Gerbert en agissant de la sorte. Laissez-lui sa part de gloire; elle est assez large : il a combattu les préjugés de son siècle; il a aimé, fait aimer, conserver les auteurs profanes, condamnés par des esprits étroits et rigoristes qui dirigeaient les consciences; il a ranimé l'étude des sciences oubliées; il les a propagées par ses leçons, par ses instruments. C'est à lui, et non point aux Arabes, que l'Europe doit son système et ses signes de numération. Enfin son enseignement, ses travaux ont donné aux esprits une activité qui ne s'arrêtera pas à sa mort. « Au milieu du XIe siècle une nouvelle ère commence. L'antiquité, un peu mieux connue, fait éclore un mouvement intellectuel d'abord très-faible, mais qui, s'accroissant par degrés, éclate au XIIe siècle et jusqu'à la fin du XVe produit sans relâche des chefs-d'œuvre originaux. »

Digitized by Google

Cherchez le point de départ et vous remontez jusqu'à Gerbert. Ces titres, et nous verrons bientôt que ce ne sont pas les seuls qui lui appartiennent, suffiraient pour immortaliser son nom, pour le faire compter parmi les hommes d'élite qui ont le plus contribué aux progrès de la civilisation.

CHAPITRE VII.

Gerbert et Othric.

Il eût manqué quelque chose à la gloire de Gerbert, s'il n'eût pas eu de son vivant des envieux. Le plus célèbre et le plus dangereux fut Othric, savant saxon attaché à la cour de l'empereur Othon II. Il avait d'abord enseigné dans l'école de Magdebourg, où les élèves qui accouraient pour l'entendre étaient si nombreux qu'une partie logeait chez les habitants de la ville. Othric les maintenait dans une discipline sévère. Il ne permettait dans la conversation que l'emploi du latin. Lorsqu'il administrait des corrections corporelles, c'était dans cette langue que les coupables imploraient

Digitized by Google

leur pardon. Les enfants eux-mêmes lui disaient d'une voix pleine de larmes : *Domine mi!*

L'écolâtre vivait dans des rapports continuels avec son archevêque Adalbert; ils lisaient ensemble, et le neveu de l'archevêque, le jeune Adalbert, qui devait recevoir la couronne du martyre chez les Polonais dont il fut l'apôtre, assistait à ces lectures. L'archevêque et le moine, d'un caractère vif et opiniâtre tous les deux, finirent par se brouiller. Othon, qui appréciait Othric, pria l'archevêque de le lui céder. Adalbert, inquiet de l'ambition du moine, ne se rendit qu'avec peine aux sollicitations de l'empereur. Après le départ du maître, les élèves s'éloignèrent de Magdebourg en disant :

Sat prata biberunt.

L'école du palais était, sous les Othon, comme autrefois sous Charlemagne, le séminaire des grands dignitaires de l'Église ; Othric aspirait à la succession de l'archevêque de Magdebourg, qui tenait un aussi haut rang que les archevêques de Trèves et de Mayence. On dit que l'empereur la lui avait promise. Othric comptait en outre sur Gisiler, évêque de Mersebourg, favori d'O-

Digitized by Google

thon II, sur les habitants de la métropole, dont ses amis entretenaient le dévouement. Tranquille pour l'avenir, il n'était troublé que par les éloges qu'il entendait sans cesse prodiguer à l'écolâtre de Reims. Il en était blessé comme d'une atteinte à sa propre gloire. Pour apprécier ce rival, dont le nom fatiguait ses oreilles, il chargea un Saxon fort habile d'obtenir des élèves de Gerbert quelques-unes de ses divisions, surtout en philosophie.

Le messager se rendit à Reims; il assista aux leçons; il recueillit avec adresse les divisions des genres; mais quant à celle qui embrasse toute la philosophie en général, il se trompa gravement sur la méthode.

Gerbert avait établi que la physique est coordonnée aux mathématiques; le Saxon la subordonna aux mathématiques, comme l'espèce l'est au genre. On ne sait s'il le fit à dessein.

Cette division fut remise à Othric avec beaucoup d'autres. Celui-ci l'examina très-attentivement, et, heureux de l'erreur de son rival, il se mit à répéter tout haut que Gerbert n'entendait rien à la philosophie; qu'il ignorait tout à fait en quoi consistent les choses divines et humaines,

Digitized by Google

connaissance sans laquelle il n'est permis à personne de se mêler de philosophie. Othric fit plus : il porta au palais la division de Gerbert; et, là, en présence du prince, il montra l'erreur à ceux qui passaient pour les plus savants.

Othon, fort étonné de cette faute de Gerbert, désirait l'entendre et savoir comment il la justifierait. L'occasion se présenta l'année suivante.

Des révolutions intérieures avaient affaibli l'empire de Constantinople; Othon, voulant en profiter pour attaquer les provinces que les Grecs possédaient au sud de la Péninsule, se rendit en Italie, en 980. L'archevêque Adalbéron se dirigeait à la même époque, avec son secrétaire, vers la ville de Rome. Informé que la cour était à Pavie, où devait se faire la réconciliation de Théophanie avec l'impératrice douairière Adélaïde, que la haine de sa bru avait forcée, après la mort d'Othon-le-Grand [973], de se retirer auprès de son frère Conrad, roi de Bourgogne, il se détourna de sa route pour saluer l'empereur. Othon l'accueillit avec bienveillance, et le conduisit avec lui, par le Pô, jusqu'à Ravenne, où il célébra les fêtes de Noël et résida jusqu'au printemps de l'année suivante.

Digitized by Google

Othric s'y trouvait; les rivaux étaient en présence. C'était le moment de les mettre aux prises, car jamais on ne rencontrerait un tel auditoire ni des juges plus compétents. Outre les savants du palais, l'arrivée de l'empereur avait attiré à Ravenne une foule de personnages distingués, de clercs fort instruits. Les uns y venaient dans l'espoir d'obtenir des faveurs, d'autres s'attendaient à quelque grande lutte philosophique. Le bruit s'en était répandu. Toutefois, bien des gens, surtout parmi les Allemands, doutaient fort que personne eût l'audace de se mesurer avec Othric.

L'empereur gardait, en public, le silence sur ses projets. Il voulait lancer à l'improviste le Saxon contre l'Aquitain, peut-être afin que celui-ci, surpris par l'attaque, développât dans sa défense toute la vivacité, toutes les ressources de son esprit; peut-être aussi n'eût-il pas été fâché de la victoire d'Othric. Il l'engageait, en secret, à presser vivement son adversaire, à lui proposer beaucoup de questions sans en résoudre aucune.

Un jour, Othon, suivi de la foule des grands et des savants réunis à Ravenne, monte sur son trône. En quelques mots, il fait ressortir les avantages de la science, des discussions philosophiques,

Digitized by Google

puis il ordonne de produire la division de Gerbert; l'assemblée décidera s'il faut l'accepter ou la corriger.

Othric s'avance, la présente à l'empereur, et déclare que c'est ainsi que Gerbert l'a disposée, qu'elle a été recueillie par ses auditeurs. Othon la fait lire à haute voix et la remet à Gerbert, qui l'examine avec attention, en approuve une partie, rejette l'autre, et affirme que ce n'est pas ainsi qu'il l'a établie.

Alors s'engage entre les deux rivaux une longue et vive dispute, mêlée de part et d'autre d'observations ironiques et mordantes.

Il résulte du résumé très-incomplet que nous en donne Richer, que Gerbert avait adopté en partie les divisions d'Aristote, qu'il connaissait par les traductions et les commentaires de Porphyre, de Boëce et de Victorinus, tandis qu'Othric n'était point de l'école péripatéticienne.

Dans ce siècle, que l'on croit en général si étranger aux choses de l'esprit, la dispute captiva l'attention de cet illustre auditoire une journée presque tout entière. L'empereur la fit cesser à l'entrée de la nuit.

Gerbert reçut, après cette conférence, de beaux

Digitized by Google

présents; et, couvert de gloire, il revint en France avec son archevêque. Othric fut moins heureux : Adalbert, archevêque de Magdebourg, mourut le 20 juin de l'année suivante [981], disant à ceux qui l'entouraient que Dieu ne laisserait pas Othric occuper son siége. Le clergé, les fidèles du diocèse, qui avaient des pensées bien différentes, envoyèrent à l'empereur des moines, des chevaliers, pour le prier d'approuver leur candidat. Les députés confièrent leur mission à l'évêque Gisiler, qui fit de grandes promesses. Les amis d'Othric ne doutaient pas du succès, quand ils apprirent que l'évêque, s'étant jeté aux pieds de son maître, avait obtenu pour lui-même le siége vacant. La cour vénale de Rome, ajoute Thietmar, confirma cette translation, contraire aux lois de l'Église.

Othric ne survécut pas longtemps à cette mésaventure. Il tomba malade à Bénévent, où il mourut peu de jours après, en exprimant de vifs regrets d'avoir jamais quitté son monastère. « C'était l'homme le plus disert de son temps, « un vrai Cicéron, dont la mémoire brille encore dans la Saxe, » dit un de ses contemporains plus jeune de quelques années. Il n'a laissé, d'après

Digitized by Google

Thietmar, personne qui l'égale en savoir et en éloquence.

Gerbert avait repris ses travaux dans le monastère de Reims. Il menait une vie calme et studieuse, entouré de considération, lorsque l'empereur lui donna l'abbaye de Bobio, l'une des plus riches de l'Italie. Avant de le suivre sur les nouveaux théâtres où la Providence l'appellera, et pour mieux apprécier les résultats qu'il obtint comme professeur et comme bibliophile, nous réunirons en quelques pages des faits qui sont disséminés dans toute sa vie; nous dirons quels hommes se sont formés à son école, quels livres il a recueillis dans sa bibliothèque et conservés peut-être aux âges suivants.

CHAPITRE VIII.

Elèves de Gerbert. — Sa bibliothèque.

Nous savons déjà que l'empereur Othon-le-Grand se plaisait à l'entretenir, et que son fils, Othon II, se mêlait quelquefois à son auditoire;

Digitized by Google

Si l'on s'est trompé en avançant que le prince qui fut Othon III avait reçu ses leçons du vivant de son père, car il n'avait à sa mort que trois ans, il sollicita du moins plus tard ses conseils et le fit venir à sa cour. Mais Robert, fils de Hugues Capet et son successeur à la couronne de France, fut un de ses élèves les plus distingués.

Du monastère de Reims, comme du cheval de Troie, pour nous servir d'une comparaison familière au moyen âge, sortirent des rois, des évêques, des abbés, des maîtres, qui propagèrent sa doctrine dans toute l'Europe.

L'école de Chartres, si florissante pendant le XIe siècle et le XIIe, lui doit son fondateur, Fulbert, surnommé par ses contemporains le Socrate français, dont les relations s'étendirent jusque dans l'Angleterre, le Danemarck et la Hongrie. Fulbert avait pour condisciple Herbert, juif d'origine, que son instruction et sa piété firent nommer abbé du monastère de Lagny. Ingon, cousin de Robert, devint abbé de Saint-Germain-des-Prés; Girard occupa l'évêché de Cambrai, Adalbéron ou Ascelin celui de Laon, Leuthéric, l'archevêché de Sens. Richer est célèbre par l'histoire de son temps, qu'il écrivit sur les instances de son

Digitized by Google

maître. Nous devons à Bernélinus un traité d'arithmétique, sans lequel celui de Gerbert serait peu compris. D, que Gerbert ne désigne que par cette initiale de son nom, et qu'il comble de témoignages d'estime et d'affection, était peut-être Durand de Liége, plus tard évêque d'Utrecht. Quelques auteurs ajoutent à cette liste l'écolâtre Adalbert, Brunon, évêque de Langres, neveu du roi Lothaire, Jean, d'abord écolâtre, puis évêque d'Auxerre, enfin les prêtres romains Théophylacte, Laurent Malfitain, Brazuit, Jean Gratien, qui furent les maîtres du pape Grégoire VII.

Avec ces hommes, se groupait autour de la chaire de Reims une foule d'auditeurs inconnus dont quelques-uns venaient de fort loin. Gerbert ne les perdait pas de vue après leur départ; il s'intéressait à leurs progrès, il les recommandait à leurs abbés, afin que les moyens de continuer leurs études ne leur fussent pas refusés. Il répondait aux questions qu'ils lui adressaient sur les sciences. On l'interrogeait quelquefois sur la médecine; il se déclare incompétent pour cette partie, quoiqu'il en connaisse quelques traités : il cite à ce sujet le seul mot grec qui se rencontre dans ses lettres pour relever l'erreur de son cor-

Digitized by Google

respondant, qui appelle *postuma* l'affection du foie que les Latins, dit Gerbert, nommaient *apostuma*, et les Grecs ἡπατικόν.

Nous avons ses réponses à Remi, moine de Trèves, qui devint abbé de Mithlac, à Constantin moine de Fleury-sur-Loire, à un autre Constantin, d'abord doyen, plus tard abbé de Micy, à Adelbolde, qui fut évêque d'Utrecht. Il donnait au premier des explications sur le plus simple diviseur d'un nombre entier, et lui promettait une sphère; il envoyait à Constantin de Fleury un petit traité d'arithmétique, composé de mémoire sans le secours d'aucun livre; il apprenait à l'abbé de Micy à construire une sphère pour observer les astres. Constantin de Fleury lui inspirait par son savoir une si grande confiance, qu'il le désignait à ses correspondants lorsque les affaires ne lui permettaient pas de répondre à leurs questions. Gerbert expliquait à Adelbolde la manière de déterminer l'aire d'un triangle équilatéral. Il rédigeait pour un moine, qui nous est inconnu, un calendrier indiquant la longueur des jours et des nuits en France, et sur les bords de l'Hellespont, aux différentes époques de l'année.

On est étonné de ne pas voir figurer Abbon,

Digitized by Google

abbé de Fleury-sur-Loire, parmi les élèves ou du moins parmi les correspondants de Gerbert. Abbon écrit, en 997, au pape Grégoire V, que Gerbert est son ami, mais il ne paraît pas qu'ils aient échangé de lettres. Il est certain que l'abbé de Fleury, qui joue un rôle très-considérable dans l'Eglise de France, avait fréquenté l'école de Reims. Était-ce pendant que Gerbert en avait la direction ? C'est possible ; Mabillon le pense, Aimoin, ne le dit pas. Il a l'air de déprécier les études de cette ville, et, malgré les vives discussions qui éclatèrent entre ces deux personnages, il ne nomme pas une seule fois Gerbert dans les écrits qu'il nous a laissés sur Abbon. Ce silence obstiné est une preuve, à notre avis, de la jalousie du monastère de Fleury, d'où partiront les attaques insidieuses, les calomnies dirigées contre un rival trop heureux.

Les élèves de Gerbert, qui appartenaient à toutes les classes de la société, répandirent au loin les sages principes puisés auprès de leur maître. S'il leur avait communiqué l'amour des choses de l'esprit, il leur avait donné, en outre, l'exemple alors unique d'aimer, de transcrire les livres de l'antiquité profane, auxquels il demandait les jouis-

Digitized by Google

sances les plus douces de la vie. On ne saurait parcourir sa correspondance sans être tenté de lui appliquer les paroles de Montesquieu : « Cette antiquité m'enchante! » Si Gerbert ne dit pas comme l'écrivain du XVIIIe siècle : « Je n'ai jamais eu de chagrin qui ait résisté » à une demi-heure de lecture. » Il avoue qu'il trouve dans la philosophie l'oubli des persécutions qu'il endure, et qu'il se plaît à rafraîchir son âme altérée dans les courants limpides de Cicéron.

Il serait instructif et curieux de connaître tous les ouvrages qu'il possédait ; nous n'avons malheureusement pour en dresser le catalogue que des indications éparses dans ses écrits et surtout dans ses lettres. Ces indications sont fort incomplètes : Gerbert ne réclame que les livres qui lui manquent ; encore les désigne-t-il fort souvent par les termes vagues de *libros, codices*, qui ne nous apprennent rien, et qu'un mot de sa bouche, une note aujourd'hui perdue, avaient clairement désignés à ses correspondants. On se tromperait donc si l'on jugeait de la richesse de sa bibliothèque par le tableau que nous allons présenter. Sa position personnelle, ses relations avec les évêques, les abbés, les gens instruits de presque toute l'Europe occidentale,

Digitized by Google

ses voyages lui avaient donné la facilité d'acquérir beaucoup de livres. Après avoir été abbé de Bobio, qui avait assurément l'une des plus belles bibliothèques du xe siècle, dont l'inventaire a été dressé peut-être par ses ordres [1], il ne demande que la copie de trois volumes de ce monastère. Ne pouvons-nous pas en déduire sans trop de rigueur qu'il avait les autres ou du moins ceux qui étaient les plus importants?

Gerbert possédait les grammaires dont tous les maîtres avaient des copies. Donat a été le Lhomond du moyen âge. Son traité *de Octo partibus orationis* était appris par les débutants [2]. Il préparait à l'étude plus difficile de Priscien, dont nous savons que l'autorité était irréfragable, que les décisions étaient sans appel. Au IXe siècle et au xe, ces deux grammairiens étaient commentés par les maîtres les plus célèbres. Martianus Capella, cité par Gerbert, était placé sur la même ligne. Le Satiricon de Martianus Capella était le manuel

[1] Il est de la fin du xe siècle, dit Muratori. Ant. Italic. t. III, col. 818.

[2] On disait d'un diablotin, novice dans son art, *il était à son Donat.*

Digitized by Google

de l'école, une espèce d'encyclopédie résumée des connaissances que l'on pouvait acquérir. Il est divisé en neuf livres, dont les deux premiers célébraient *les noces de la Philologie et de Mercure;* les sept autres traitent du *Trivium* et du *Quadrivium*. Le titre, la forme bizarre de ce livre, le mélange de prose et de vers frappaient l'imagination de la jeunesse, excitaient son émulation.

Nous savons qu'il faisait lire à ses élèves Virgile, Stace, Térence, Juvénal, Horace, Perse, J. César, Salluste, Suétone. Il se servait du traité de Marius Victorinus sur la rhétorique, de l'Introduction de Porphyre, des Catégories, de l'Interprétation d'Aristote, des Topiques de Cicéron, commentés par Boëce. Il ne cite ni le *de Oratore*, ni le *ad Herennium*, ni les Institutions de Quintilien, qui avaient alors, les deux derniers surtout, une grande célébrité. D'après Loup Servat, abbé de Ferrières, le *de Oratore* et les Institutions étaient réunis en un seul volume. Ils devaient être parmi les *codices* que Gerbert demande, s'il ne les avait pas déjà, comme il avait la République de Cicéron, son traité des Offices et les traités de morale de Sénèque. Il possède aussi l'ouvrage de médecine de Cornélius Celsus.

Digitized by Google

Gerbert employait pour obtenir les traités qu'il désirait toute l'insistance des bibliophiles modernes. Il avoue qu'il n'a jamais eu rien plus à cœur que de se procurer les livres qui peuvent l'instruire. Il en a acheté à grand prix à Rome, en Italie, en Allemagne, en Belgique; il en demande à l'abbé de Saint-Julien de Tours, Ebérard. Il met à sa disposition le parchemin et les sommes nécessaires pour couvrir les frais de transcription. Il indiquait à la fin de sa lettre les ouvrages qu'il voulait acquérir. Cette note est perdue. Nous n'avons pas la réponse d'Ebérard qui aurait pu nous donner la valeur des livres à la fin du xe siècle; Gerbert n'entre pas dans ces détails. Il a recours à la bienveillance de ses amis pour former sa bibliothèque; il ne dit pas ce qu'elle lui coûte. Une seule fois, il écrit à l'abbé de Sens qu'il lui a envoyé deux sous d'or, parce que l'ouvrage qu'il fait transcrire ne doit pas être d'une *mince étendue*. Si c'est trop peu, il en enverra d'autres jusqu'à ce qu'on lui dise : *sufficit*, assez! Il attend la visite de son ami Constantin, scolastique à Fleury-sur-Loire : « Que les » écrits de Tullius t'accompagnent, lui dit-il, et sa » République et ses Verrines, et les nombreux » discours composés par le père de l'éloquence ro-

Digitized by Google

» maine pour la défense de tant de ses compa-
» triotes. »

Cicéron ne lui faisait pas oublier les autres écrivains. Airard, abbé de Saint-Thierry, lui avait demandé un service; Gerbert y mettait pour condition que Pline serait corrigé, Eugraphius donné, que les livres que possédaient les monastères d'Orbais et de Saint-Basle seraient copiés. Remi, moine de Trèves, et plus tard abbé de Methlac, sollicitait une sphère. Gerbert fit valoir la dureté des temps, ses embarras au milieu des affaires publiques. Donner une sphère *gratis* n'était pas chose facile; mais si Remi envoyait une belle copie de l'Achilléïde de Stace, un cadeau pourrait bien en attirer un autre en échange. L'Achilléïde fut envoyée; la copie était incomplète; mais Gerbert ne se crut pas dégagé de sa promesse : il prépara pour son ami une sphère d'un travail remarquable. Elle devait être polie au tour, couverte d'un cuir de cheval, ornée de brillantes couleurs. Il est aisé de voir par ce trait qu'il ne se laissait pas vaincre en générosité; les livres que lui donnaient ses amis n'étaient pas ceux qui lui coûtaient le moins cher. Il s'estimait heureux d'en obtenir à tout prix.

Digitized by Google

Le savant Joseph avait composé en Espagne un traité sur la multiplication et la division des nombres. Cet ouvrage, qui pourrait jeter un grand jour sur l'arithmétique au xe siècle, n'est malheureusement pas arrivé jusqu'à nous, ou bien il n'est pas encore sorti des ténèbres qui le cachent au fond de quelque bibliothèque. Gerbert le demande en son nom, au nom de l'archevêque de Reims, à l'évêque Bonifilius, puis à Gérauld d'Aurillac, chez lequel l'avait laissé l'abbé Guarin. On ne sait pas davantage s'il obtint de Lupito de Barcelone la traduction d'un traité arabe d'astronomie.

L'Italie, malgré ses révolutions, avait mieux conservé que le reste de l'Europe quelques débris du passé. L'ignorance y avait été combattue énergiquement par les conciles, qui imposaient aux prêtres des campagnes l'obligation d'apprendre aux enfants la lecture, l'écriture et le chant. Il n'est donc pas surprenant que les livres s'y fussent mieux conservés que dans le reste de l'Europe. Le monastère de Bobio était un de ceux qui en possédaient le plus grand nombre. Pour en obtenir trois, Gerbert écrivit en secret, après sa fuite [vers 985], au moine Rainard une lettre pres-

Digitized by Google

sante : « Je ne te demande qu'une seule chose,
» mais c'est avec les plus vives instances; tu n'en
» éprouveras ni danger ni perte, et les liens de
» mon amitié pour toi deviendront indissolubles.
» Tu sais avec quelle ardeur je cherche par-
» tout des livres; tu sais combien il y a partout
» de copistes dans les villes et dans les campagnes
» de l'Italie. A l'œuvre donc! fais-moi transcrire,
» à l'insu de tout le monde, à tes frais, l'astro-
» nomie de Manilius, la rhétorique de Victo-
» rinus, le traité sur l'ophthalmie de Démosthène.
» Frère, je te promets, et tiens-le pour certain,
» que je garderai un silence religieux sur ce dé-
» vouement, sur cette obéissance, qui ne mérite
» que des éloges. Tout ce que tu auras déboursé,
» je te le rendrai avec usure dès que tu me l'écriras
» et quand tu le voudras... Ne crains pas que
» personne sache jamais le secret que tu nous
» auras confié. » Rainard répondit sans doute aux désirs de son ancien abbé. Gerbert ne parle plus de Marius Victorinus, il cherche à compléter Démosthène. Quant à Boëce, s'il le reçut, il en trouva un nouvel exemplaire à Mantoue, dans un de ses voyages en Italie. Cette découverte le combla de joie. Il apprit, il vanta ses trouvailles à

Digitized by Google

l'archevêque Adalbéron. Outre l'astronomie de Boëce, il y avait des volumes, dont il ne dit pas le titre, de très-belles figures de géométrie, et il espérait trouver encore d'autres choses tout aussi admirables. Il promettait de les communiquer à son archevêque, à la condition qu'il lui donnerait en échange l'histoire de Jules César que possédait l'abbé de Montier-en-Der, dans le diocèse de Langres.

Ce fut peut-être pendant ce voyage que Gerbert s'avança jusqu'à Rome, où il choisit plusieurs livres dont la transcription était surveillée par son ami le diacre Etienne. C'étaient Suétone et Q. Aurelius « avec d'autres que tu connais, dit-il à son ami. » Nous ignorons pour notre part quels sont ces auteurs et ceux qu'il demande à l'archevêque de Trèves, aux moines de Saint-Pierre-de-Gand.

Pour triompher du mauvais vouloir de ces moines, qui refusaient de lui donner les ouvrages qu'ils lui avaient offerts, Gerbert se fâche, il emprunte à Cicéron la première ligne de sa fameuse Catilinaire : *Jusques à quand abuserez-vous de notre patience?* Il menace de briser les liens qui unissaient le monastère de Gand à l'Eglise de Reims.

Digitized by Google

Après tant de sacrifices et de soins, Gerbert était quelquefois trompé dans ses espérances : l'exemplaire si laborieusement acquis était incomplet! Il fallait de nouveaux frais, de nouvelles démarches pour obtenir les feuillets, les lignes qui manquaient. Il avait fait venir d'Italie le traité de Démosthène sur l'Ophthalmie, de Sens le discours de Cicéron pour Déjotarus; il fut obligé de prier l'abbé Gisalbert de lui envoyer, s'il les avait, le commencement du premier et la fin du second. Il s'adressait aussi à un moine de Mayence pour avoir quelques phrases du Commentaire de Boëce sur le *de Interpretatione*.

Ces lacunes étaient fréquentes dans les livres de l'antiquité profane, dont l'existence était menacée par l'ignorance des peuples et par la haine de l'Eglise. A ces causes de ruine il s'en joignait une autre qui n'était pas moins dangereuse. Depuis que les Arabes s'étaient emparés de l'Egypte, dans le VIIe siècle, l'Europe recevait très-peu de papyrus, le parchemin coûtait beaucoup, le papier de chiffon commençait à peine à être connu. Toutefois les moines écrivaient des légendes, des gloses, des expositions, des commentaires; ils reproduisaient ceux qui avaient été composés. C'était par milliers

Digitized by Google

que se faisaient ces copies, et, au lieu d'acheter du parchemin, ils trouvaient plus simple de râcler avec la pierre ponce les livres profanes, de les faire bouillir pour effacer l'ancienne écriture. Un traité de Cicéron était remplacé par un commentaire de saint Jérôme; les livres de Tite-Live, de Tacite, de Trogue-Pompée, de tant d'auteurs, que le monde savant rachèterait au poids de l'or, ont disparu sous des légendes, sous des diplômes, sous des actes de vente et de donation.

Les pertes sont immenses : combien ne le seraient-elles pas davantage si Gerbert n'eût pas ranimé le goût de l'antiquité profane, l'habitude de transcrire ses chefs-d'œuvre !

On a dû remarquer, avec quelque surprise, que Gerbert ne parle que des auteurs profanes. Dans les lettres de Loup de Ferrières, les livres saints, les Pères de l'Eglise sont réclamés en même temps que César, Cicéron, Trogue-Pompée et Tite-Live. Gerbert ne se préoccupe jamais des écrivains ecclésiastiques. Loin de nous assurément la pensée qu'il les dédaignât : les nombreuses citations qu'il leur emprunte dans sa polémique avec les défenseurs d'Arnulfe attestent combien ils lui étaient familiers, combien il s'était nourri de leur subs-

Digitized by Google

tance. Reconnaissons toutefois qu'il éprouve pour l'antiquité profane ce goût qui est le trait distinctif des *litterati* de la Renaissance, qui se laissèrent entraîner par leur admiration jusqu'à diviniser, pour ainsi dire, ses auteurs. Gerbert aurait condamné cette folie, mais je ne sais pas si, aux jours de tristesse et de découragement, il ne cherchait pas des consolations dans Sénèque et Cicéron, comme dans saint Paul et saint Augustin. Je ne serais même pas surpris qu'il se fût rencontré quelques-uns de ses disciples parmi ces enthousiastes qui tentèrent de réhabiliter le polythéisme, à la fin du xe siècle, dans le nord de l'Italie. Un certain Vilgard était l'apôtre du nouveau culte. Il avait des visions : Virgile, Horace, Juvénal le remerciaient de son zèle pour leur gloire; ils lui promettaient l'immortalité. Vilgard, exalté par ces promesses, répandait des idées contraires à la foi. Les poètes étaient ses livres sacrés, leurs vers étaient ses oracles. Il eut des prosélytes que le fer et le feu firent bientôt disparaître.

Cette analogie entre le xe siècle et le xve n'a-t-elle pas quelque chose de surprenant? Vilgard et Bérenger ne peuvent-ils pas être considérés comme les obscurs précurseurs de Marsile Ficin, de Luther

Digitized by Google

et de Calvin? Tant il est vrai que le réveil des esprits, après de longues générations d'ignorance, amène une émancipation qui n'est pas toujours sans danger. Gardons-nous toutefois de rendre les initiateurs à la vie nouvelle responsables du mal qui s'est fait après eux.

C'est ainsi que Gerbert passa surtout la première partie de sa vie, entre les jouissances que donne le commerce des livres et celles que l'on éprouve à communiquer son savoir à un auditoire intelligent et sympathique. Son nom était connu de tous les hauts personnages des cours et de l'Église; il était prononcé avec respect dans la plupart des monastères; le peuple lui-même le répétait avec une admiration mêlée, peut-être, d'un secret effroi sur le bruit vague des connaissances surnaturelles qu'on lui attribuait en mécanique et en astronomie. Pour se distraire de ses travaux, Gerbert entretenait, en son nom et au nom de son archevêque, une correspondance active; il servait de secrétaire dans les synodes; il cultivait ses anciens amis; il s'en faisait de nouveaux. Il jouissait d'une familiarité respectueuse et enjouée auprès d'Adalbéron, qui lui avait donné toute sa confiance et le chargeait des missions les plus délicates. Rien ne

Digitized by Google

manquait à son bonheur. L'ambition vint l'enlever à cette vie dont le souvenir plein de charmes se représentera plus d'une fois à son âme abattue. En acceptant l'abbaye de Bobio, il se jeta dans les soucis de l'administration, dans des luttes passionnées contre des intérêts aveugles, égoïstes.

CHAPITRE IX.

Gerbert abbé de Bobio.

Dans les premières années du VIIe siècle, l'Irlandais saint Colomban avait fondé, en l'honneur de la Vierge, un monastère et une chapelle en bois, à quarante milles de Pavie, sur le ruisseau de Bobio, qui leur donna son nom. Le roi Agilulfe les reconstruisit en pierre. La sainteté du fondateur, les miracles opérés par ses reliques, la piété des moines, les priviléges accordés au couvent attirèrent des habitants dans la vallée solitaire. Un bourg s'éleva autour de la chapelle de la Vierge; le monastère, enrichi par les dons des fidèles, eut bientôt d'immenses possessions dispersées dans

Digitized by Google

toute la Péninsule. L'abbé reçut le titre de comte, en 940; il siégea dans les conseils à côté des princes séculiers, dont il eut à remplir les obligations féodales, entre autres celle de conduire ou d'envoyer aux combats des vassaux armés pour le service du suzerain.

Les richesses, les honneurs du monde mirent en fuite les vertus cénobitiques. Le titre d'abbé fut obtenu par des hommes indignes de le porter; les biens du couvent devinrent la proie des ravisseurs. Dans la première moitié du xe siècle, l'abbé Gerland, archichancelier du roi Hugues, avait profité d'un miracle pour réformer ces abus et faire confirmer les priviléges du couvent. Cette confirmation, plusieurs fois renouvelée, n'arrêta pas le mal qui fut à son comble sous Pétroald. Othon I et Othon II soutinrent avec énergie les droits de cet abbé; mais son caractère était faible, sa négligence extrême. Othon II, pour empêcher la ruine du monastère, le força de renoncer à sa dignité, de rentrer dans les rangs des moines.

Le rôle de son successeur devenait très-difficile; il fallait un homme d'un esprit souple, insinuant pour gagner les Italiens, d'un caractère ferme et décidé pour les contenir; il fallait en outre que

Digitized by Google

le nouvel abbé fût dévoué à l'Empereur, qui était engagé dans une guerre dangereuse contre les Grecs; Othon II nomma Gerbert. Le nouvel abbé, qui était étranger aux affaires du monde, partit pour Bobio avec de brillants et chimériques projets, enfantés par son imagination ardente. Il songeait sans doute à unir l'étude à la direction des consciences, à cultiver à la fois et l'esprit et l'âme de ses moines, à les conduire dans les voies de Dieu par la contemplation des merveilles de la nature, par le développement de l'intelligence qui seule nous rapproche du Créateur.

Il se mit à l'œuvre avec courage: il ranima l'école; des élèves vinrent le trouver de loin; il fit acheter, copier des livres; il augmenta la bibliothèque du monastère; il s'occupa de sphères, d'instruments de musique. Sa réputation s'étendit bientôt dans toute l'Italie. On savait qu'il était écouté de l'Empereur, on recourait à lui pour obtenir la réparation des injustices. C'est ainsi qu'il portait à la connaissance du prince, qu'il recommandait à sa piété les plaintes de deux moines de Principianum[1] contre l'usurpation des priviléges,

[1] On ne sait pas où était situé ce monastère.

Digitized by Google

des biens de leur couvent par l'évêque de Lodi, que favorisait la coupable connivence de l'abbé Néophyte.

La satisfaction que Gerbert éprouvait de sa nouvelle position ne fut pas de longue durée. Ses lettres à l'archevêque de Trèves, à l'abbé de Saint-Thierry, trahissent des regrets de sa chaire, de ses amis de France. L'archevêque se proposait de lui envoyer des jeunes gens pour étudier sous sa direction. Cette nouvelle, qui, autrefois, aurait flatté sa vanité, ne le toucha point. Il se contenta de répondre froidement qu'il se soumettrait à sa volonté. Le titre de Gerbert *autrefois scolastique*, qu'il prend dans sa lettre à l'abbé de Saint-Thierry, laisse percer un sentiment de tristesse qu'expliquent les affaires de Bobio.

Lorsqu'il avait accepté le titre d'abbé, les revenus du monastère étaient fort diminués par une mauvaise administration. Gerbert avait espéré se faire restituer par la douceur, par la réputation de son crédit à la cour, les biens enlevés. Après des lenteurs, des procès, des réponses évasives, impatient de la mauvaise foi de ses adversaires, il réclama impérieusement les droits de son couvent.

« Trève de paroles, écrivait-il à un certain

Digitized by Google

» Boson, voyons les faits. Nous ne vous donnons
» le sanctuaire du Seigneur ni pour argent, ni
» pour amitié. Si quelqu'un vous l'a donné, nous
» ne ratifions pas cet acte. Rendez au B. Colomban
» le foin que vos gens lui ont enlevé, si vous ne
» voulez éprouver ce que nous pouvons avec la
» faveur de César, notre maître, avec le secours
» et le conseil de nos amis. A ces conditions, nous
» ne refusons pas votre amitié. »

C'était une franche déclaration de guerre adressée, dans la personne de Boson, à tous les spoliateurs du monastère. Il fit plus : cédant à l'impétuosité de son caractère, qui l'emportait au delà des limites de la prudence et peut-être de la justice, il cassa, il annula des baux, des engagements signés par Pétroald ; il traita avec dureté cet ancien abbé, qui comptait de nombreux amis parmi les moines et les courtisans, et il se hâta d'exposer sa détresse à l'Empereur :

« J'aimerais mieux, lui disait-il, annoncer à
» mon seigneur des choses gaies que des choses
» tristes; mais quand je vois mes moines exténués
» par la faim, privés de vêtements, comment gar-
» der le silence? Encore ce mal serait-il suppor-
» table, si on ne nous eût enlevé jusqu'à l'espoir

Digitized by Google

» d'un meilleur avenir. Par je ne sais quels codi-
» cilles, qu'ils nomment libelles, tout le sanc-
» tuaire du Seigneur est vendu. Nulle part, on ne
» trouve l'argent de ces ventes; les caves, les gre-
» niers sont épuisés, et dans la bourse il n'y a
» rien. Qu'est-ce donc que je fais ici, moi, pé-
» cheur? Il me vaudrait mieux de vivre seul dans
» l'indigence parmi les Gaulois, que de mendier
» avec tant de nécessiteux en Italie. »

Ces plaintes étaient fondées; mais la situation de Bobio était celle de tous les monastères de l'empire dont les richesses avaient excité la cupidité des seigneurs laïques, des évêques, des avoués chargés de les défendre [1]. Frapper les injustes détenteurs des terres, des revenus de Bobio, c'était menacer, mécontenter toutes les personnes puissantes, c'était en outre soulever des difficultés bien graves; car Gerbert n'attaquait pas seulement les usurpations, il contestait la validité d'une foule de concessions consacrées par des actes libellati-

[1] Voir Guérard, Polyptique d'Irminon, pour les richesses des couvents, et consulter, pour les déprédations qu'ils avaient à souffrir, les Actes des Conciles, les Capitulaires de nos rois, et Baluze, Hist. Tutel. l. I, c. XI.

Digitized by Google

ques, c'est-à-dire par des contrats, par des baux emphythéotiques reconnus, réglés par une loi.

L'étendue et la dispersion des terres des couvents dans des provinces éloignées rendaient ces contrats indispensables. Quoi qu'en disent leurs panégyristes, les moines ne cultivaient pas la terre, sauf dans de très-rares exceptions, et lorsque la pauvreté du lieu les y forçait; ainsi l'avait prescrit la règle de saint Benoît[1]. Pour tirer un parti avantageux des domaines, dont ils ne pouvaient surveiller l'exploitation, les abbés, d'accord avec les moines, les affermaient avec les serfs et les bestiaux qui les garnissaient. Le cheptel vivant, bêtes et gens, était apprécié suivant l'âge, le sexe, la force des individus. La location se faisait sur enchère publique par devant notaire. Les baux étaient de dix, vingt, vingt-sept, quelquefois vingt-neuf ans. On en trouve, en petit nombre, dont la durée est illimitée lorsque le contrat est onéreux, lors-

[1] Mais si la nécessité ou la pauvreté du lieu exige qu'ils s'occupent de la récolte des moissons, qu'ils ne soient pas attristés, car ils sont véritablement moines lorsqu'ils vivent du travail de leurs mains, comme l'ont fait nos pères et les Apôtres. Mais cela doit se faire avec mesure, à cause des personnes faibles. Règle de S. Benoît, ch. 48.

Digitized by Google

qu'il faut défricher des landes, planter, bâtir, faire des sacrifices qui profitaient au bien-fonds. Il se formait quelquefois des associations pour triompher des obstacles. Le fermage était à prix d'argent ou à part de fruits; les baux entraient dans les détails des frais de surveillance, de partage, de transports; ils prévoyaient les moindres difficultés [1]. Tout cela était sage, et les intérêts des fermiers et du monastère se combinaient avec les progrès de la culture et le rendement du sol.

Mais à côté de ces contrats il y en avait d'autres, qui se prêtaient à des opérations frauduleuses. Quelquefois un emprunt, pour des besoins supposés, faisait aliéner les revenus des domaines les plus importants jusqu'à l'amortissement de la dette; d'autres fois, des fidèles cédaient leurs biens au couvent, qui les leur rendait considérablement augmentés à titre de fermage, à la condition de payer une redevance minime.

[1] Nous n'avons pas les contrats de Bobio; ils devaient être comme ceux que faisait, à la fin du xe siècle, le monastère de Saint-Vincent-du-Vulturne. Muratori, Rerum Italic. script. t. I, pars IIa. Chronic. Vulturn.

Digitized by Google

Il est aisé de comprendre les abus qui pouvaient se glisser dans ces stipulations diverses. Les abbés, faibles ou peu délicats, éludaient la loi, se servaient de leur autorité pour favoriser, enrichir leur famille, leurs amis. De là ces déplorables conséquences dont se plaignait Gerbert.

L'empereur n'avait pas la liberté de les réformer. Sa défaite à Bazentello, le 13 juillet 982, par les Grecs unis aux Sarrasins d'Afrique et de Sicile, le soulèvement des populations slaves dans le nord et l'est de l'Allemagne, le forçaient de ménager tous ses vassaux. Il devait surtout ne pas augmenter l'irritation des Italiens, qui le détestaient comme étranger, et qui l'avaient pris en horreur depuis qu'en 981, il avait fait assassiner dans un festin, à Rome, les seigneurs, les magistrats, les députés des villes qu'il soupçonnait d'être opposés à son autorité.

L'empereur apprit donc avec peine la conduite de Gerbert. Les ennemis de l'abbé étaient nombreux à la cour; ils prétendirent que les contrats de Pétroald étaient réguliers, qu'il n'avait disposé que de ses biens propres. Ils glissèrent par des demi-mots, par des insinuations perfides, des

Digitized by Google

soupçons contre l'étranger, qui avait jeté le trouble dans le couvent, maltraité son prédécesseur, créé des partis, soulevé des embarras.

Othon devait apprécier ces accusations à leur juste valeur; mais son esprit, aigri par les revers, craignait d'ajouter de nouveaux soucis à ceux qui déjà l'obsédaient. Un de ses secrétaires écrivit, de sa part, à l'abbé de respecter Pétroald, de ne pas toucher à ses actes.

Ce fut un coup de foudre pour Gerbert. Il confia sa douleur à l'évêque de Tortone, que ses vertus faisaient honorer comme un saint. Il lui peignit sous les couleurs les plus sombres l'état du monastère, qui n'avait plus que les murs et l'usage des éléments, qui appartiennent à tous les hommes. Il sollicitait ses conseils, son appui auprès du souverain irrité.

L'empereur reçut en même temps une supplique empreinte d'une douleur profonde. Le titre attestait déjà tout l'abattement du solliciteur : « A son seigneur Othon, César toujours auguste, » Gerbert *autrefois libre.* » Il protestait de son dévouement, de son regret de l'occuper de ses ennuis; il le conjurait de lui faire connaître lui-même, de sa main, ce qu'il désirait. Il ne voulait

Digitized by Google

qu'un mot, un seul : *bien*, *mal*, c'était assez pour qu'il fît tout ce qui serait possible afin de le contenter.

Cette lettre toucha le prince. Il donna des ordres pour que l'on rendît justice à l'abbé. Les personnes chargées de les exécuter ne furent pas écoutées ; elles coururent risque de la vie. Les ennemis de Gerbert redoublèrent de violence ; ils déclarèrent sans détour qu'il n'aurait la paix qu'à la condition de vivre dans l'esclavage, dépouillé de tout. S'il conservait quelque chose, ils le poursuivraient l'épée à la main ; s'ils ne pouvaient le frapper de l'épée, ils lui lanceraient les dards de la calomnie.

Ces menaces ne tardèrent pas à se réaliser. On répandit des bruits fâcheux sur les mœurs de l'abbé. On se dit d'abord à l'oreille, puis on répéta tout haut, qu'il entretenait des femmes dans le couvent, qu'il avait des enfants. Cette calomnie, facilement accueillie par le peuple, fit des progrès d'autant plus rapides, qu'elle avait une apparence de réalité pour les méchants.

Dès que la nouvelle de l'élévation de Gerbert eut pénétré dans les montagnes de l'Auvergne, sa famille avait été transportée de joie. Heureuse

Digitized by Google

d'échanger la vie rude des champs pour la douce et sainte oisiveté du monastère, elle s'était empressée de quitter les rives de la Jordane. Les préparatifs de départ n'avaient pas été longs. Une colonie d'étrangers s'abattit sur Bobio. Spirituels, jaloux et malins, les Italiens se récrièrent contre cette nouvelle invasion des Gaulois. La présence de jeunes femmes, de nièces, de neveux, fournit une ample matière à leurs propos. On s'égaya, même à la cour, aux dépens de l'abbé; on rit du protégé, on ne ménagea pas le protecteur; on ne leur épargna pas les épithètes les plus grossières.

Gerbert, doublement blessé dans ses intérêts et dans sa réputation, dénonça avec colère ces lâches manœuvres à l'empereur. Il le pressa de chasser du palais ces renards qui lèchent de la langue, qui flattent de la queue le maître qu'ils outragent en secret en le comparant à un âne. « Je me tais sur moi, ajoutait-il; par une injure » d'un genre nouveau, ils m'appellent... O temps! » ô mœurs! au milieu de quelles gens s'écoule ma » vie! »

On le voit, à cette époque, dans une agitation fiévreuse, chercher partout des appuis. Parmi les personnages dont il sollicite la protection, se trouve

Digitized by Google

l'abbé Ecemann. C'était un homme instruit, d'un caractère droit, serviable et fort aimé de toute la maison de l'impératrice Adélaïde. Cette princesse, qui le tenait en très-haute estime, lui avait confié la direction de sa conscience et lui donna l'abbaye de Seltz, qu'elle avait fondée. Gerbert obtint la permission de voir la princesse. Il en reçut des promesses; mais les temps n'étaient pas favorables.

L'empereur, avant de partir pour sa dernière expédition dans le sud de l'Italie, venait de faire reconnaître, dans la diète de Vérone [7 juin 983], pour son successeur, son fils, à peine âgé de trois ans. Ce n'était pas le moment d'indisposer les seigneurs ecclésiastiques et laïques, dont le concours était si nécessaire. Adélaïde elle-même donnait à un de ses serviteurs, Gryphon, une terre dont l'abbé venait de disposer. Gerbert lui écrivit avec douleur : « Comment reprendre demain la terre » que hier nous avons donnée à nos fidèles. Que » faisons-nous à Bobio si tout le monde y com- » mande? et si nous donnons tout, que nous res- » tera-t-il? »

Les plaintes incessantes de l'abbé fatiguèrent la cour; il fut disgracié. Ses ennemis s'en aperçurent

Digitized by Google

et redoublèrent de violence contre Gerbert resté seul au milieu d'eux; car, après la diète de Vérone, Othon était descendu vers le sud de l'Italie pour recommencer la guerre. L'archichancelier de l'Empire dans la Péninsule, Pierre, évêque de Pavie, n'avait pas accompagné son maître; son nom est remplacé au bas des actes par celui du vice-chancelier Adalbert. Pierre était détenteur de quelques terres de l'abbaye de Bobio. De son propre mouvement ou à l'instigation secrète de personnes bien disposées pour Gerbert, l'évêque de Pavie lui écrivit une lettre aimable et flatteuse. Il lui fit entendre qu'il n'était pas étranger à sa nomination à l'abbaye de Bobio; il lui proposa une entrevue pour aplanir les difficultés qui les séparaient, pour nouer de bonnes et solides relations.

C'était pour notre abbé une occasion des plus heureuses de se créer un ami puissant, un défenseur dans le palais. Son esprit irrité n'y vit qu'un piége. Il repoussa rudement la main qu'on lui tendait. « Si nous possédons en apparence » l'abbaye de Saint-Colomban, lui répondit-il, » nous n'en remercions aucun Italien. Si vous » avez fait notre éloge à notre seigneur, nous

Digitized by Google

» vous avons rendu la pareille plus d'une fois.
» Vous demandez une entrevue et vous ne cessez
» pas de ruiner notre église; vous partagez à vos
» hommes nos biens comme s'ils étaient les vôtres,
» vous qui auriez dû nous faire rentrer dans ce
» qui nous a été enlevé. Ravissez, volez, excitez
» contre nous les forces de l'Italie : l'occasion est
» favorable ; notre maître est occupé dans les
» hasards des combats... Quant à nous, puisque,
» d'après le poète, *il n'y a plus de bonne foi*,
» puisque l'on forge ce qui ne s'est ni vu ni en-
» tendu, nous ne vous transmettrons notre vo-
» lonté que par écrit, et ce n'est que par écrit que
» nous recevrons la vôtre. »

Cette lettre à un évêque, à l'un des grands dignitaires de l'Etat, nous laisse deviner la fougue que Gerbert portait dans la lutte. C'était une guerre à mort. Il ne restait plus qu'à recourir aux armes, Gerbert hésita; l'empereur demandait le secours de ses vassaux, et notre abbé s'aperçut trop tard qu'il n'avait pas à compter sur la fidélité de ses soldats. Alors son énergie tomba : les choses se présentèrent à ses yeux sous les couleurs les plus sombres. L'Eglise était perdue, l'Etat était mort, le sanctuaire envahi, le peuple écrasé!

Digitized by Google

Ses pensées se reportèrent vers le monastère d'Aurillac, vers la vallée de la Jordane, où s'étaient écoulées les années de sa jeunesse. Il écrivit à son père, l'abbé Gérauld, ses douleurs, ses angoisses. Il lui demanda des conseils, il lui annonça son projet d'aller à Rome, aux calendes de décembre. Il désirait, en attendant, reprendre à Aurillac, auprès de son maître Raymond, ses études suspendues, il est vrai, mais toujours chéries au fond du cœur.

La mort du pape Benoît VII, survenue dans le courant du mois de juillet [983], le fit renoncer à son voyage. Quel serait le nouveau Pape? Ne trouverait-il pas auprès de lui un protecteur puissant?

La vacance du Saint-Siége dura quatre mois. L'empereur ne nomma qu'après le 12 novembre son archichancelier Pierre, évêque de Pavie, qui prit le nom de Jean XIV[1]. Gerbert à cette nouvelle dut éprouver un grand étonnement, mêlé de regrets tardifs. Le Pape était cet homme dont il avait repoussé avec tant de hauteur les avances polies.

[1] Le 12 novembre, Pierre porte encore le titre d'évêque de Pavie. Muratori, Rer. Ital. script. t. II, p. 462-4.

Digitized by Google

Gerbert feignit de ne pas s'en souvenir; il lui écrivit comme si ces relations étaient les premières qu'il eût avec le Saint-Père; il tâcha de confondre ses intérêts, ceux du monastère avec la cause de Dieu, de la sainte Eglise romaine, qu'il ne traitera pas toujours avec autant de respect.

« Je suis attristé, indigné, disait-il, de voir » envahi, pillé le sanctuaire du Seigneur, qui m'a » été confié par la sainte Eglise apostolique et » romaine. Qu'y aura-t-il désormais de solide, si » l'on détruit ce qui a été fait du consentement » du prince, avec le choix des évêques, par la » volonté des clercs et du peuple, enfin par la » consécration du plus haut placé parmi les » hommes, du Pape! Si les chartes sont violées, » les priviléges méprisés, il n'y a plus ni lois di- » vines, ni lois humaines! » Il priait le souverain Pontife de lui faire savoir ce qu'il pouvait espérer, s'il courait la chance d'un voyage à Rome, ne lui cachant pas que, si l'Eglise l'abandonnait, il était prêt à se tourner du côté du monde.

L'abbé avait à peine expédié sa lettre que ses ennemis, redoublant de violence, le tinrent captif dans son monastère et l'abreuvèrent de chagrins; il n'était plus abbé que de nom. Il poussa un nou-

Digitized by Google

veau cri de détresse vers Rome, vers le *bienheureux pape Jean* : « De quel côté me tourner, ô » mon Père vénéré ! Si j'invoque le siége aposto- » lique, on se raille de moi : mes ennemis ne me » laissent la liberté ni d'aller jusqu'à vous, ni de » sortir de l'Italie. Ni dans le monastère ni au- » dehors, ils ne m'ont rien laissé que le bâton » pastoral et la bénédiction apostolique. » Il suppliait le Pape de lui transmettre ses ordres par la dame Imiza, confidente à la fois du Saint-Père et de l'impératrice Théophanie, et qui s'intéressait à son malheureux sort.

Gerbert n'attendit pas la réponse à Bobio, dont le séjour n'était plus tolérable. Il se réconcilia avec Pétroald ; il confia la garde de ses meubles à quelques moines qui lui restaient fidèles ; et, dans les derniers jours de novembre de l'année 983, il s'éloigna furtivement, comme un fugitif, du monastère où il était venu, l'année précédente, avec de si grandes espérances !

Digitized by Google

CHAPITRE X.

Gerbert revient à Reims. — Son rôle politique. — Lothaire et Othon III.

On aurait pensé, après la lettre de Gerbert à l'abbé d'Aurillac, qu'il se serait retiré dans son monastère; il préféra demander un asile à l'archevêché de Reims, où il fut poursuivi par le regret de son abbaye perdue, par la douleur de sa disgrâce à la cour. A cette époque de réveil religieux, bien des moines auraient oublié dans la pratique de la pénitence les déceptions de la fortune; Gerbert ne sut pas se détacher du monde, ni rompre avec un passé que son imagination replaçait toujours sous ses yeux. A ces soucis, il ne trouvait d'autre remède que l'étude de la philosophie.

Les démarches de l'archevêque de Reims pour faire nommer un de ses neveux à l'évêché de Verdun, les graves affaires qui survinrent à l'improviste en Allemagne et en France ne tardèrent pas

Digitized by Google

à distraire le fugitif de ses tristes pensées, à relever ses espérances.

L'évêché de Verdun, suffragant de la métropole de Trèves, était dans les fiefs de Godefroi, frère de l'archevêque de Reims. Godefroi portait même le titre de comte de Verdun. Il avait de son mariage avec Mathilde, fille de Hériman, duc de Saxe, cinq fils : Frédéric, qui se fit religieux à Saint-Vannes, Hériman ou Hécilon, qui fut comte de Dasbourg, Godefroi et Gozilon qui se succédèrent dans le duché de la Basse-Lorraine, après la mort du dernier descendant de Charlemagne, 1005, et Adalbéron, que son oncle avait ordonné sous-diacre et qu'il gardait à Reims auprès de lui. A la mort de l'évêque Wicfred, 31 août 983, le comte sollicita pour son fils la place vacante. Le métropolitain Ecbert, archevêque de Trèves, et l'évêque de Liége, Notgaire, entrèrent dans ses vues. L'affaire traîna jusqu'en décembre. Gerbert écrivit à Notgaire que, le 18 de ce mois, l'archevêque Adalbéron devait voir Ecbert et qu'il ne tarderait pas à l'informer du résultat de cette entrevue. Quelques jours plus tard, il lui disait, de la part de Godefroi, que l'ordination devait se faire

Digitized by Google

probablement le 3 janvier, qu'il enverrait au-devant de lui un guide, le 28 décembre, mais qu'il était douteux que l'archevêque Adalbéron assistât à la cérémonie. On apprit, au milieu de cet échange de lettres, que l'empereur Othon II était mort, à Rome, le 7 décembre 983.

Cette nouvelle produisit un ébranlement des rives du Vulturne aux côtes de la mer du Nord et de la Baltique, des bords de la Meuse à ceux de la Theiss et de l'Oder. Les populations soumises s'agitèrent menaçant de détruire l'œuvre de Henri Ier, d'Othon-le-Grand et de son fils Othon II.

Aux dangers de la guerre étrangère se mêlaient ceux de la guerre civile. Les deux impératrices, Adélaïde et Théophanie, momentanément réunies à Pavie, se détestaient. La Grecque s'était aliéné bien des esprits par son orgueil, par ses sarcasmes, par sa joie mal dissimulée des échecs éprouvés par les Allemands dans leur guerre contre les Grecs. Othon III, qui venait d'être couronné à Aix-la-Chapelle, le jour de Noël, par Jean, archevêque de Ravenne, et par Willigise, archevêque de Mayence, avait à peine trois ans. Il était confié aux mains peu fidèles de Varin, archevêque de Co-

Digitized by Google

logne. L'ambitieux Henri de Bavière, emprisonné pour avoir porté deux fois la main sur la couronne, s'efforçait de gagner l'évêque d'Utrecht, Poppon, à la garde duquel il avait été confié, en 978, et de recouvrer la liberté. On pensait que la minorité du roi, la régence d'une étrangère, l'espoir des chefs barbares et des seigneurs allemands de reconquérir au milieu des troubles l'indépendance, que les princes saxons leur avaient enlevée, donneraient au Bavarois de nombreux alliés.

Les défenseurs de la maison de Saxe étaient aussi fort inquiets de l'attitude que prendraient les rois de France, Lothaire et son fils Louis, qui était associé depuis cinq ans à la couronne [978]. Lothaire avait à venger d'anciennes injures : Henri l'Oiseleur avait profité des troubles qui avaient éclaté sous Charles-le-Simple pour s'emparer de la Lorraine. Othon-le-Grand, dont les deux sœurs Gerberge et Hedwige avaient épousé Louis d'Outre-Mer et Hugues-le-Grand, était intervenu dans les querelles de ces deux princes et de leurs fils, Lothaire et Hugues Capet; il avait exercé une grande influence dans nos affaires. Ses libéralités aux dépens de la royauté avaient créé chez nous

Digitized by Google

de nombreux partisans à sa famille; l'ambitieux Hugues Capet recherchait son appui.

Ces relations n'étaient pas condamnées à une époque où l'idée de patrie, avec les devoirs qu'elle impose, avait peu de force, et où l'on avait l'habitude d'attribuer à l'empereur une certaine prépondérance sur les provinces qui avaient relevé de Charlemagne; mais Lothaire, franchement attaché aux intérêts de la nation, protestait contre ces principes. Sous Othon II, il avait envahi la Lorraine et pénétré dans Aix-la-Chapelle; ne chercherait-il pas à reculer jusqu'au Rhin les frontières de ses États, en s'alliant avec Henri de Bavière?

Pour conjurer ce danger, l'archevêque Adalbéron, d'accord avec son frère et quelques seigneurs allemands, résolut de gagner la cour de France, de l'intéresser au salut du jeune Othon, en le plaçant sous sa tutelle. Cet épisode si curieux de notre histoire a laissé fort peu de traces dans l'œuvre de Richer. Les annales de Quedlinbourg, la chronique de Thietmar, n'en disent pas un mot. Gerbert seul nous a conservé ces détails. Ses lettres, écrites pendant les événements, reflètent les passions du jour. Elles seraient de vrais mémoires si elles

Digitized by Google

étaient moins brèves, si les allusions aux intrigues du temps étaient plus faciles à saisir, si elles n'indiquaient pas souvent par des chiffres inintelligibles les personnes à qui elles étaient adressées. Quelquefois même ce ne sont que de simples billets de créance : le messager qui les portait devait expliquer de vive voix les secrets que la prudence ne permettait pas de confier à l'écriture. Malgré ces lacunes regrettables, cette correspondance renferme des renseignements précieux; elle jette quelques éclairs sur ces ténèbres épaisses, que nul historien moderne, à l'exception de Roger Wilmans, n'a essayé de dissiper. Gerbert a pris trop de part à tous ces faits pour que nous ne devions pas leur consacrer quelques pages.

Lothaire reçut au commencement de janvier les premières ouvertures des Saxons. Il les écouta froidement; il savait ce qui se passait sur la rive droite du Rhin. Poppon avait rendu la liberté à Henri, qui réclamait la régence et la tutelle de son cousin. L'Allemagne en feu était partagée en deux camps ennemis qui déployaient une activité extraordinaire.

Les amis du jeune prince viennent à Laon; ils insistent auprès de Lothaire; ils mettent l'orphelin

Digitized by Google

sous sa protection et signent avec lui un traité. Godefroi obtient aussi, mais non sans peine, que son fils Adalbéron prenne possession de l'évêché de Verdun, après avoir juré d'observer le traité que l'on venait de conclure. Ces nouvelles sont portées rapidement aux impératrices qui séjournent dans le château de Pavie.

Henri de son côté gagne Varin, qui lui livre l'enfant confié à sa garde, se proclame son tuteur. On apprend quelque temps après qu'il veut se faire associer à la couronne, que l'archevêque de Trèves, Ecbert, penche vers ce parti.

Les plus vives alarmes se répandent dans les rangs des Saxons : l'ambitieux duc de Bavière, qui a essayé deux fois de monter sur le trône par le crime, respectera-t-il la vie d'un enfant de trois ans, seul obstacle à la réalisation de ses coupables désirs?

Adalbéron montre dans ces circonstances critiques un dévouement sans limites à la famille de Saxe. Pour empêcher la défection d'Ecbert, il emploie l'ironie, la colère; il invoque les sentiments de la reconnaissance, ceux de l'honneur, de l'amitié. « Réfléchissez, lui disait-il, ne souillez pas votre nom d'une tache indélébile. Si vous êtes

Digitized by Google

trop faible pour résister, comptez sur moi. Je serai votre appui. Si vous ne pouvez pas défendre la ville de Trèves, que celle de Reims nous suffise à tous deux. Nous serons plus riches que ne le furent Eucher et Sixte. » C'étaient les premiers évêques des deux métropoles.

Adalbéron écrivait en même temps à Willigise, archevêque de Mayence, pour concerter leurs efforts, il chargeait l'abbé de Saint-Thierry, Ayrard, d'ajouter de vive voix des détails confidentiels. Puis il volait en Lorraine pour maintenir les habitants dans la fidélité, en exiger des ôtages, enlever toute chance de succès aux rebelles sur la rive droite du Rhin.

Gerbert, en secondant son archevêque dont il était le secrétaire et le confident, ne négligeait pas ses propres intérêts. Jugeant l'occasion favorable pour recouvrer sa faveur auprès de la cour d'Allemagne, dès que l'alliance avait été signée avec Lothaire, il s'était hâté d'en instruire la dame Imiza. Il la chargeait d'annoncer de sa part la grande nouvelle à l'impératrice. Il la priait aussi, elle si compatissante à son infortune, de changer en joie sa tristesse, en lui conciliant les bonnes grâces du Pape par ses lettres, par ses messagers,

Digitized by Google

en ne négligeant aucune personne qui pourrait lui servir.

Lorsque l'abbé de Saint-Thierry se rendit auprès de Willigise, Gerbert, qui savait de quel crédit jouissait ce prélat auprès des deux impératrices, lui exprima dans une lettre pleine d'emphase de vives inquiétudes pour le danger que courait l'orphelin; mais il n'oublia pas d'y solliciter habilement son appui. « O mon père, quelles expres-
» sions employer auprès d'une personne affligée
» des choses qui m'attristent ! Privés de César,
» nous sommes la proie des ennemis. Nous avions
» pensé que César survivrait dans son fils. Oh! qui
» l'a trahi? qui nous a enlevé notre seconde lu-
» mière? C'était à la mère et non pas au loup qu'il
» fallait confier l'agneau. »

« L'énormité de ma douleur ne me laisse pas
» la liberté de penser. Tantôt mon imagination
» impétueuse m'emporte contre mes ennemis ita-
» liens qui pillent de fond en comble mes biens;
» tantôt, comme mieux inspiré, elle m'enfonce
» dans des contrées lointaines; mais lorsque le
» souvenir d'Othon me revient à l'esprit, lorsque
» mes yeux s'attachent à son cœur et que je songe
» à ses fréquentes disputes socratiques, mon élan

Digitized by Google

» se calme, je me remets un peu de l'ennui de
» mon exil chez les Gaulois. »

« Ne m'oubliez pas, ô mon père! mes titres auprès
» de votre majesté sont nuls, il est vrai, mais mon
» affection ne vous a jamais manqué. Je le prou-
» verais, si la fortune me souriait comme autre-
» fois. Dans un moment opportun ne m'oubliez
» pas auprès des impératrices ou auprès des per-
» sonnes que vous croirez utiles. Vous me rappel-
» lerez de l'exil, moi, le fidèle serviteur de César,
» dont tout le crime est dans ma fidélité à César.
» Vous porterez seul mon fardeau. Je n'ai pas
» voulu le faire partager aux amis que je compte
» parmi les princes, avant d'avoir éprouvé ce que
» peut faire pour moi l'homme que j'estime le
» plus. »

Au milieu de ces événements, Gerbert conservait assez de souplesse dans l'esprit pour entretenir des relations avec Ecbert et les amis du prétendant, pour prêter sa plume à deux rivaux placés dans les camps opposés.

On ne sait pas quel motif suscita la querelle entre l'évêque de Metz, Thierry, et Charles de Lorraine, qui tenaient l'un et l'autre à la famille royale. Thierry, cousin d'Othon-le-Grand par sa

Digitized by Google

mère, blessé de quelques paroles légères de Théophanie, s'était laissé gagner par les présents et par les promesses du duc de Bavière. Charles, qui avait reçu d'Othon II la BasseLorraine, avait embrassé la cause d'Othon III.

L'évêque fut l'agresseur. « Thierry, serviteur » des serviteurs de Dieu, partisan des empereurs, » défenseur inébranlable de leur fils, à Charles » leur neveu par le sang, mais l'infracteur le » plus impudent de la foi. » Tel est le début de sa lettre qui est toute sur le même ton. Il reproche à son adversaire ses parjures, sa perfidie envers le roi Lothaire dont il a surpris la ville de Laon avec une poignée de bandits, ses calomnies contre la reine Emma, contre l'évêque de Laon et l'archevêque de Reims, ses insultes grossières contre son neveu le roi Louis.

« Tu n'as jamais rien respecté, lui dit-il, grande, » grosse, grasse créature. Songe combien de fois, » d'un signe du doigt, j'ai arrêté ta bouche im- » pudente qui, au milieu des sifflements du ser- » pent, bavait des mensonges odieux... Caché » dans un petit coin de la Lorraine, tu te vantais, » dans ton fol orgueil, d'être bientôt le maître » de la province... Secoue enfin tes songes creux;

Digitized by Google

» éclaircis tes idées noyées dans une fausse ivresse, » tu pourras comprendre que ce que tu fais n'est » rien, et que ce que tu projettes sera, par la vo- » lonté de Dieu, moins que rien. » Il continue en le menaçant, s'il ne se convertit pas, s'il ne respecte pas les prêtres du Seigneur, de le retrancher de la société des fidèles, de le précipiter dans les abîmes de l'enfer.

La réponse fut digne de la violence de l'attaque : « Charles, qui ne doit rien qu'à la grâce de » Dieu, s'il est quelque chose, à Thierry le modèle » des hypocrites, l'horrible traître envers les em- » pereurs, le parricide de leur fils, enfin l'ennemi » de l'Etat. Il serait plus digne d'écraser tes injures » de mon silence, de mépriser un écrit inspiré » par l'insolence d'un tyran plus que par le juge- » ment d'un prêtre ; mais afin que mon silence » ne paraisse pas un aveu à tes complices, je vais » effleurer l'ensemble de tes crimes en ne disant » que peu de chose même des plus énormes. Je » toucherai aussi quelques-unes de tes accusa- » tions, afin que toi qui es gonflé de vent comme » une outre vide, tu te dégonfles sous le poids de » ma personne que tu dis, dans tes sottes injures, » être si grande, si grosse, si grasse. »

TAYLOR INST. OXFORD

Digitized by Google

Il assure n'avoir jamais aspiré à la possession de toute la Lorraine; il est dévoué au jeune prince que Thierry veut dépouiller; s'il s'est élevé contre son frère, contre sa sœur, c'est Thierry qui l'a excité. C'est lui qui a voulu détruire la famille royale, afin de pouvoir s'abandonner au désordre avec ses complices, dans un palais enrichi des dépouilles de l'Eglise qui lui avait été confiée. Puis il ajoute : « Tu as beau chercher à te dis-
» culper en rejetant tes crimes sur les autres, la
» pâleur, la rougeur qui se succèdent rapidement
» sur tes joues, ta phrase interrompue tout à coup
» par le silence, tes paroles brusques et sans suite
» trahissent, même à ceux qui ne te connaissent
» pas, les remords qui déchirent ta conscience.
» Rougis, misérable !... Cesse avec des mains tant
» de fois souillées par le parjure, cesse de profa-
» ner les saints mystères... Gémis en particulier
» et en public, sinon écoute ce qui s'adresse à
» toi : Car ces jours viendront contre toi, et ils
» t'entoureront et ils te serreront de toutes parts,
» et ils te jetteront contre terre, parce que tu n'as
» pas connu le temps de ta visitation. »

Ces graves reproches, adressés à l'évêque de Metz, sont en opposition avec les éloges que Sige-

Digitized by Google

bert de Gemblours donne à sa charité pour les pauvres et les orphelins, à son désintéressement et à sa droiture ; mais le silence de ce biographe sur la défection de Thierry peut nous laisser d'autant plus douter de l'exactitude de son récit, que Thietmar flétrit énergiquement l'avarice de l'évêque de Metz.

Le métier de pamphlétaire n'était pas sans péril; Gerbert le comprit, et, pour adoucir le prélat qu'il avait si rudement traité, il lui adressa une lettre où, au milieu des flatteries les moins délicates, il protestait de son dévouement à sa personne. A l'en croire, c'était dans l'intérêt de Thierry, pour sa gloire, qu'il avait rédigé ces invectives, qui étaient bien au-dessous de ce qu'aurait voulu son adversaire. Il proposait à l'évêque de Metz de continuer à lui faire connaître sans réserve les pensées de ses amis et de ses ennemis ; il lui apprendrait ainsi ce qu'il devait faire, ce qu'il devait éviter. Il finissait par ces mots : « Nous nous » félicitons de vous avoir inondé de lumière et » d'avoir entouré votre ennemi de ténèbres. »

Le tour était ingénieux, la proposition très-généreuse. On ne sait pas si l'évêque de Metz fut touché du procédé d'un tel ami.

Digitized by Google

Tandis que Gerbert exerçait ainsi sa plume et prenait des précautions pour insulter sans se compromettre, le cri : « Les rois de France vont à » Brisach! Ils sont d'accord avec Henri de Ba- » vière, » retentit tout à coup dans le palais de l'archevêque de Reims.

CHAPITRE XI.

Lothaire s'empare de Verdun. — Adalbéron et Gerbert contre Lothaire. — Procès d'Adalbéron.

Le fait était vrai. Ecbert de Trèves, qui avait reçu la visite de Gerbert, écrivait à son ami Adalbéron de Reims, pour endormir sa vigilance, que Henri était sage, fidèle et non pas un tyran; et ce prince convenait dans ce même temps, en secret, avec Lothaire, d'un traité d'alliance dont l'abandon de la Lorraine était le prix. C'était rendre à la France les frontières du Rhin. Ils devaient signer ce traité à Brisach. Lothaire partit pour cette ville à la tête d'une armée. Le bruit de cette convention souleva l'opinion publique

Digitized by Google

en Allemagne. Henri, que ses adversaires déclaraient ennemi public, n'osa pas se trouver au rendez-vous qu'il avait assigné au roi de France.

Lothaire, après des marches difficiles, surtout pour sa cavalerie, à travers un pays montagneux, coupé par des rivières, et dont la population était sous les armes, jette le masque; il entraîne Eudes, comte de Troyes et de Meaux, Héribert, comte de Vermandois, contre la ville de Verdun ; il s'en empare deux fois, malgré la trahison de l'évêque ; fait prisonnier, au second siége, les chefs lorrains, Godefroi, son fils Frédéric, son oncle Sigefroi, duc de Luxembourg, Thierry, duc de la Haute-Lorraine, Gocilon, frère d'Ascelin, évêque de Laon, dont il confie la garde à ses deux alliés, et reste jusqu'à la fin de sa vie possesseur de la contrée.

La perte de Verdun, la fuite de son évêque, la captivité de ses chefs jetèrent Adalbéron et Gerbert dans la consternation. Impuissant à se venger par les armes, Gerbert exhala sa colère dans un pamphlet des plus violents contre la ville qui s'était rendue avant d'être un monceau de ruines.

« Cité impie, s'écriait-il, le bélier n'a pas ébranlé » tes murailles, tes soldats n'ont pas succombé à

Digitized by Google

» la faim; ils n'ont pas eu à repousser une seule
» attaque. Tu as souillé le sanctuaire du Sei-
» gneur, tu es devenue une caverne de brigands.
» Les ennemis du genre humain, tes amis, n'ont
» pas respecté l'innocence des vierges, la sainteté
» du lit conjugal, les liens de la parenté, de la re-
» connaissance, et jusque dans les jours saints,
» dans les lieux saints, ils ont fait de toi un hor-
» rible théâtre de prostitution. On a écrasé avec
» les talons les autels du Seigneur; on les a fouil-
» lés avec des hoyaux! »

Gerbert ne se contenta pas d'écrire; la fortune de la France faisait des progrès qui le désolaient. Le roi étendait ses conquêtes par ses armes, par ses émissaires. La captivité des chefs lorrains avait découragé leurs vassaux, leurs amis; il était à craindre qu'ils ne prêtassent l'oreille aux propositions de Lothaire, d'autant plus que, d'après les usages de la féodalité, les obligations étant personnelles, on pouvait considérer comme éteints, par la mort d'Othon II, les engagements contractés avec ce prince. Gerbert recourut à la ruse, au mensonge pour détourner ce danger. Il se rendit à une réunion où l'affaire devait être examinée. Les débats furent assez vifs, l'indécision faisait

Digitized by Google

des progrès, lorsque Gerbert déclara, comme s'il eût été chargé de représenter le parti de Godefroi, que l'évêque de Verdun consentait, en son nom et au nom de sa famille, à renouveler avec Othon III le traité autrefois conclu avec Othon II. Il affirma que c'était le vœu exprimé par ce prince avant de mourir.

Ces allégations étaient mensongères. Gerbert se hâta d'informer l'évêque de Verdun de ses démarches, du danger qu'il courait. Il le pria de l'informer au plus tôt s'il l'approuvait, s'il voulait entrer dans cette voie périlleuse. Le fils de Godefroi ne pouvait pas hésiter.

L'affirmation de Gerbert avait produit l'effet espéré ; elle ranima les partisans de la cour de Germanie ; elle affaiblit les menées des agents de la France, arrêta leurs progrès, et calma l'effervescence des habitants de la province.

Le roi Lothaire, prévenu de ce revirement des esprits, entra dans une ardente colère contre l'archevêque Adalbéron. Ce ne fut pas sans beaucoup de peine qu'on l'empêcha de l'attaquer dans sa métropole. Il fallut que l'archevêque promît de détruire tous les châteaux qu'il tenait des Allemands, de prêter un serment dans les termes dic--

Digitized by Google

tés par le roi. En cas de refus, il devait sortir du royaume. Lothaire le fit sommer en même temps de venir, le VI des calendes d'avril [26 mars], se justifier devant une assemblée de seigneurs, du crime de trahison pour avoir autorisé son neveu, contre la volonté du roi, à occuper le siége épiscopal de Verdun.

Gerbert transmit ces tristes nouvelles à l'impératrice, à laquelle il apprit en outre qu'Adalbéron devait voir, le II des calendes de mars [28 février], les comtes Eudes et Héribert, et qu'il tâcherait d'en obtenir la liberté de son frère.

L'archevêque, effrayé des menaces de Lothaire, essaya de se ménager l'appui d'Ecbert. Pour l'intéresser à sa cause et se rendre favorables par son influence les seigneurs partisans de Henri, dont quelques-uns seraient ses juges, il fit écrire par Gerbert une lettre pleine d'abandon, de confiance à celui qu'il appelait son frère, son père Ecbert. Il se dit dévoué aux rois de France que son neveu a trahis; il ne sait quel nom donner à ce misérable, s'il doit l'excommunier ou prier d'autres personnes de le faire. Sa délicatesse, son attachement au devoir l'ont mis, en ce siècle corrompu, dans un grand danger : il est *entre l'enclume et le mar-*

Digitized by Google

teau ; il lui reste peu d'espoir d'échapper sans perdre l'âme ou le corps. Il supplie l'archevêque de Trèves de lui venir en aide, de le conseiller; il l'adjure, au nom de Dieu, terrible vengeur de la foi jurée, de ne pas trahir des secrets qui pourraient le perdre.

Le jour fixé pour l'entrevue avec les comtes gardiens des captifs étant arrivé, Adalbéron ne partit pas, soit qu'il eût peur ou que ses mouvements fussent épiés par les agents des rois de France. Gerbert fit le voyage, le XI des calendes d'avril [22 mars]. Il vit Eudes et Héribert; il pénétra jusqu'à Godefroi et Sigefroi; il les entretint des craintes, des espérances du parti et rentra dans Reims, plein d'admiration pour leur courage et de haine contre le roi de France, comme l'attestent ses lettres aux parents, aux amis des captifs.

« Ne traitez jamais avec les Français nos ennemis, dit-il à la comtesse Mathilde, femme de Go-
» defroi. Ayez en horreur le roi des Français !
» Tenez, défendez vos châteaux, de sorte que vos
» ennemis ne s'y ménagent aucune intelligence,
» ni par l'espoir de la délivrance des captifs, ni par
» la terreur de leur mort. » Ses fils reçoivent les

Digitized by Google

mêmes ordres de la part de leur père. Ils ne doivent abandonner aux Français ni Charpaigne, ni Hatton-Châtel, ni rien de ce qu'il leur a laissé. « Que votre main, ajoute Gerbert, fasse sentir » aux ennemis qu'ils n'ont pas pris Godefroi tout » entier. Réunissez de toutes parts des défenseurs » de la patrie! Montrez-vous en tout semblables à » votre père. »

Puis il écrivait à l'impératrice Théophanie d'un ton de triomphe : « Ce n'est pas en vain que la » Providence m'a empêché de me rendre auprès » de vous, comme vous l'aviez ordonné, car, le » XI des calendes d'avril, j'ai conféré avec les » comtes captifs. Au milieu des rangs épais des » ennemis, j'étais seul de votre parti, seul à qui » ils pussent hardiment confier leur avis sur l'é- » tat de votre empire. » Il exalte leur courage, l'affection qu'ils lui inspirent; et, après quelques mots sur le dévouement d'Adalbéron, sur ses dangers qu'il partage, lui à qui les rois de France reprochent sa fidélité pour Théophanie, son amitié pour l'archevêque, dont ils prétendent qu'il est le conseiller, il sollicite la bienveillance de l'impératrice, si la fortune les contraint l'un et l'autre

Digitized by Google

à chercher un asile dans son royaume ; car, pour eux, il ne s'agit plus de l'exil, ce qui serait tolérable, mais du sang et de la vie.

Cette lettre trouva l'impératrice en proie à de vives inquiétudes. Cinq jours avant l'entrevue de Gerbert avec les captifs, le dimanche des Rameaux, les ennemis du jeune roi prenaient à Magdebourg des mesures pour placer la couronne sur la tête de Henri de Bavière.

Le fils de Sigefroi avait été également prévenu des dispositions énergiques de son père. Gerbert lui offrait de transmettre aux captifs ce que leurs amis, ce que l'impératrice voudraient leur communiquer. Il terminait son billet par cette phrase bien digne d'être remarquée : « Voici ce que nous » confions à votre foi : Si vous gagnez l'amitié » de Hugues, vous pourrez braver toutes les atta- » ques des Français. »

Ainsi les succès de Lothaire, la captivité de ses ennemis, tournaient contre lui. Les seigneurs auxquels il accordait sa confiance, Eudes, Héribert favorisaient des entrevues dangereuses, conspiraient avec l'archevêque de Reims ; les émissaires de la cour d'Allemagne faisaient sans doute pressentir à Hugues Capet que ses intérêts étaient

Digitized by Google

mêlés à ceux de la maison de Saxe. On préparait la révolution qui devait remplacer, trois ans plus tard, la dynastie de Charlemagne par celle de Robert-le-Fort.

Lothaire soupçonnait la trahison et ne pouvait en saisir les fils. Les personnes qu'il avait comblées de bienfaits les dérobaient à ses yeux. Il serrait de près Adalbéron ; il le forçait d'écrire à son clergé, aux archevêques d'Allemagne des lettres dont il indiquait le sens. La finesse de Gerbert se jouait de toutes ses mesures. Ses lettres, pour détruire l'effet de celles que l'on avait arrachées à Adalbéron, volaient des rives de la Vesle à celles de la Marne, de la Meuse et du Rhin. Un moine, un abbé les dérobaient à toute la vigilance des espions du roi. Si la confidence était trop grave, elle se faisait de vive voix; Gerbert courait la porter lui-même. Rien ne l'arrêtait : ni privations, ni fatigues par les temps les plus rigoureux, ni dangers de toute nature. Quelques paroles bienveillantes, au nom de l'impératrice, l'espoir de reparaître à la cour animaient son zèle. Aussi, quand il communiquait à l'évêque de Liége les recommandations de Godefroi, quel plaisir ne devait-il pas éprouver à lui dire : « Il viendra, ce beau jour

Digitized by Google

» où l'on distinguera les sauveurs de la patrie des » traîtres! Aux premiers les récompenses, aux » seconds les supplices, » et son imagination faisait sans doute à son dévouement une part assez large dans les récompenses futures; mais dans ses rêves les plus brillants eût-elle osé s'égarer jusqu'à la chaire de S. Pierre?

C'était le 22 du mois de mars que Gerbert avait vu les captifs; le 26, Adalbéron se présenta devant ses juges. Gerbert nous a conservé le résumé de l'acte d'accusation et la réfutation qu'il avait écrite lui-même pour son ami. Adalbéron ne courait pas de danger sérieux; dans le tribunal siégeaient, à côté des officiers du roi, Eudes, Héribert et le puissant duc de Paris, Hugues Capet, que des relations de famille attachaient à la cour d'Allemagne, à tous les seigneurs influents du nord de la France. Rien n'autorise à penser que les seigneurs du midi aient été appelés à donner leur voix dans ce procès. On peut présumer que si la colère, si la haine se peignaient sur la figure du roi et des rares personnes qui lui étaient fidèles, des signes d'intelligence encourageaient Adalbéron et le rassuraient sur le résultat du jugement.

La jurisprudence était simple et à la portée de

Digitized by Google

nobles ignorants, dont la main était plus habituée à manier la masse d'armes et l'épée qu'à tourner les feuillets d'un livre de lois. Le seigneur laïque chargé d'un crime jurait avec ses compagnons qu'il était innocent et offrait le combat à son adversaire: la victoire tranchait la question. L'évêque accusé se contentait d'affirmer son innocence, la main étendue sur les Evangiles.

Adalbéron se présenta avec la confiance d'un homme prêt à confondre l'imposture. Il dit d'une voix ferme: « Je suis accusé du crime de perfidie » et d'infidélité contre la majesté royale, parce » que j'ai donné un dimissoire à mon neveu, qui » est clerc de mon église; parce qu'il s'est rendu » à la cour d'un autre roi et qu'il en a reçu un » évêché dans un royaume que le seigneur roi » Lothaire avait réclamé comme lui appartenant; » parce que enfin je lui ai conféré les ordres ecclé- » siastiques, sans la permission et l'autorité de » mon seigneur.

» Lorsque mon seigneur le roi Lothaire, ne » possédait pas le royaume de Lorraine et ne le » réclamait pas, j'obtins avec peine de mon frère » que son fils me fût confié, après la promesse » formelle que, si ses affaires l'exigeaient, je le

Digitized by Google

» rendrais immédiatement à lui ou aux siens. Or,
» tandis que l'on négociait pour que mon seigneur
» fût le tuteur du fils de l'Empereur et que des
» otages avaient été donnés à ce sujet, mon frère
» me fit redemander son fils à plusieurs reprises;
» et comme je ne me pressais pas, il m'accusait
» de manquer à ma parole; il en appelait au re-
» doutable juge du jugement dernier, au vengeur
» de la parenté méprisée. Comme donc mon sei-
» gneur ne m'avait point parlé de ses prétentions
» sur le royaume de Lorraine, mais seulement
» de sa tutelle, comme il ne m'avait pas défendu
» de donner le dimissoire à mon neveu, et que
» même il avait consenti avec bienveillance qu'il
» le reçût, ainsi que je l'ai appris de mes envoyés,
» à condition qu'il exécuterait les promesses faites
» au roi par son père, je lui donnai l'autorisa-
» tion de partir et j'exigeai de lui le serment qu'il
» observerait religieusement la convention pour
» laquelle on avait donné des otages. Cette pro-
» messe, il l'a offerte jusqu'à ce jour, et nous
» croyons qu'il l'offre encore en ce moment. Je
» lui ai conféré les ordres du diaconat et de la
» prêtrise, de crainte qu'il ne les reçût d'un autre
» prélat, qui l'aurait attaché à son église; de crainte

Digitized by Google

» aussi que notre église ne fût exposée aux atta-
» ques des envieux, si un sous-diacre, pris dans
» son sein, eût été élevé à la dignité épiscopale.
» En outre, ces ordres ne donnent ni provinces,
» ni cités, ni bourgs qui relèvent des royaumes de
» ce monde, mais uniquement les biens qui sont
» du royaume céleste, c'est-à-dire la haine du
» vice, l'amour et la pratique de la vertu.

» Tels sont les actes dans lesquels on a prétendu
» trouver des preuves de perfidie, d'infidélité. Je
» crois avoir montré que je n'ai pas manqué à ma
» parole, et que surtout j'ai gardé à mon seigneur
» la fidélité que je lui dois. »

Il est aisé de suppléer au silence de l'histoire sur l'effet produit par ce discours, dont l'archevêque, la main étendue sur les Évangiles, attestait la sincérité devant Dieu. Si ses amis firent entendre des murmures d'approbation, le mot de traître, prononcé à demi-voix par plus d'une bouche honnête, frappa ses oreilles. Mais la cause était gagnée. Cette justification parut sans réplique aux partisans d'Adalbéron. Il fut absous; et le peuple ignorant vit dans le pasteur de Reims une victime de la calomnie, que le ciel avait arrachée aux griffes du démon. Gerbert y trouva un motif

Digitized by Google

de servir avec plus d'empressement la cause du roi d'Allemagne.

Cette scène se passait dans le palais de Laon, le 26 du mois de mars. Le 25, jour de la fête de Pâques, Henri de Bavière avait été proclamé roi, au milieu de grandes acclamations, dans l'église de Quedlinbourg. Les ducs de Pologne et de Bohême, le prince des Obotrites et une foule de seigneurs lui avaient juré fidélité. Willigise et ses amis se réunirent à Hesleburg pour combattre l'usurpation; en France, Adalbéron et Gerbert circonvenaient Hugues Capet pour le placer à la tête d'une ligue contre Lothaire, *qui n'était maître que de nom, tandis que Hugues ne l'était pas de nom, mais de fait et en réalité.*

CHAPITRE XII.

Hugues Capet. — Sa sœur Béatrix. — Paix. — Adalbéron et Gerbert oubliés par la cour d'Allemagne.

Le duc, c'est le nom que l'on donnait à Hugues, observait la plus grande réserve. Gerbert, toujours

Digitized by Google

si bien informé, si empressé de tenir ses amis au courant de ce qui se passe, ne cite pas de lui un seul acte, un seul mot; mais quelquefois on attend avec impatience, à Reims, des lettres de son neveu, le comte Eudes de Meaux, qui était peut-être son agent secret.

Le 11 du mois de mai, le bruit se répand que Hugues a levé six cents hommes. A l'instant même, quelques seigneurs français et lorrains, réunis dans le palais de Compiègne, se dispersent. Gerbert l'écrit avec bonheur à l'évêque de Metz, qui était rentré dans le parti d'Othon III. Charles, frère de Lothaire, le gendre de Hugues Capet, Régnier, qui réclamait une partie de la Lorraine dont son père Régnier au long cou avait été dépouillé sous Othon Ier, Gibuin, évêque de Châlons, Ascelin, évêque de Laon, Héribert, comte de Troyes, assistaient à cette conférence, d'où l'on avait eu grand soin d'exclure Eudes, comte de Meaux. Gocilon, frère d'Ascelin, avait obtenu la liberté en donnant pour otage le fils de son frère Bardas. Il avait promis en outre d'accepter les conditions auxquelles souscriraient les comtes Sigefroi et Godefroi. Ces manœuvres, d'après Gerbert, ne pouvaient pas sauver le roi. Sa cause,

Digitized by Google

celle de l'usurpateur étaient perdues. Henri, pressé par ses adversaires, avait envoyé un de ses Bavarois au roi de France pour sonder ses dispositions, l'entraîner dans une diversion favorable à ses intérêts. La réponse n'avait pas dû lui plaire. L'embarras du messager à son départ de Compiègne [15 mai], ses questions faisaient juger que sa gaîté apparente n'était pas d'accord avec ses pensées intimes. Il y avait là de quoi se réjouir pour un partisan du jeune Othon. Une chose toutefois attristait Gerbert, c'était que la ville de Verdun fût paisiblement occupée par une poignée de bandits. Il espérait que, par quelque habile combinaison, ils seraient précipités dans un danger qu'ils ne soupçonnaient pas.

Ces douces espérances dont se berçaient les cœurs dans le palais archiépiscopal de Reims furent troublées par la nouvelle de la réconciliation de Lothaire et de Hugues Capet. On disait que, par l'astuce de quelques gens, le duc avait embrassé le roi et la reine, le XIV des calendes de juillet [18 juin]. Sigefroi était sorti de captivité; Lothaire offrait la liberté à Godefroi s'il rendait à Régnier la ville de Mons et le comté de Hainaut, s'il renonçait pour lui au comté, pour son fils à

Digitized by Google

l'évêché de Verdun, s'il promettait pour le reste de ses possessions une fidélité absolue, garantie par des otages. Godefroi rejeta ces propositions et resta prisonnier.

Gerbert transmettait ces bruits à un de ses correspondants d'outre-Rhin en protestant contre la calomnie qui s'attachait au duc. C'était, à son avis, un mensonge d'affirmer que le duc entrait dans une conspiration contre le roi d'Allemagne. On tâchait ainsi de gagner les seigneurs, d'attirer les simples chevaliers par la crainte, par l'espérance; mais les calomnies répandues contre Hugues Capet n'avaient d'autre but que de fortifier du nom de ce grand personnage les complots ténébreux dont Charles de Lorraine était l'instigateur. Il n'était pas vrai que le duc fût entré dans cette conspiration, ou, s'il y était entré, il n'y resterait pas longtemps.

La réconciliation des deux princes était réelle. Hugues Capet avait dû céder aux instances de sa fille, de son gendre séduits, à Compiègne, par les promesses du roi, peut-être aussi ne trouvait-il pas les circonstances favorables pour la réalisation de ses projets ambitieux. Il fit donc la paix et rentra dans l'ombre.

Digitized by Google

Onze jours plus tard, le 29 juin 984, Henri de Bavière déposa la couronne à Rara, où il remit Othon III entre les mains de sa mère, en présence de Willigise et des seigneurs qui avaient si énergiquement soutenu sa cause. Les populations d'Allemagne se livrèrent à des transports d'allégresse, que le ciel sembla partager en faisant briller une étoile au milieu du jour. Ce n'était qu'une trève : Henri, mécontent que le parti vainqueur eût exigé qu'il cédât à son cousin, Henri de Carinthie, le duché de Bavière, n'attendait qu'une occasion de reprendre les armes. En France, il n'y eut plus de troubles sérieux tant que vécut le roi Lothaire.

Le jour des récompenses était enfin arrivé! La famille de l'archevêque de Reims avait souffert pour la bonne cause; son frère, un de ses neveux étaient encore captifs, un autre était dépossédé de l'évêché de Verdun; Adalbéron avait sacrifié à Othon III les serments qu'il avait prêtés à son roi, à son bienfaiteur qui l'avait placé sur le siége archiépiscopal de Reims. Aucun scrupule de conscience n'avait jamais arrêté Gerbert, qui d'ailleurs n'avait pas d'engagements envers Lothaire; ils s'attendaient l'un et l'autre à des faveurs méritées.

Digitized by Google

Gerbert s'empressa d'écrire au comte palatin Robert, l'un des confidents de Théophanie, pour lui demander s'il devait rester en France, comme un soldat en réserve, pour défendre le camp de César, ou aller le joindre à travers tous les dangers, ou enfin se préparer au voyage dont ils étaient convenus à Pavie avec l'impératrice. Il rappelait son dévouement, les services qu'il avait rendus pendant la lutte. Robert n'ignorait pas, toute la Gaule pouvait au besoin l'attester, que lui, Gerbert, avait par ses discours entraîné bien des gens à la défense du jeune prince. Il engageait le comte à s'informer de ce qu'il avait confié dans le palais de Pavie à des oreilles sûres à propos de la fidélité, du dévouement, de la fermeté du fameux Adalbéron de Reims envers le fils de César, qu'il continuait à servir en secret, dans la mesure de son savoir et de ses forces.

Il ne paraît pas que Robert ait répondu à cette lettre; la cour victorieuse oublia ses amis de France, dont elle n'avait plus besoin. Adalbéron gémit de tant d'ingratitude. Il voulut pour se distraire aller à Aurillac. Les attaques d'Héribert et de Eudes contre son église ne lui permirent pas ce voyage. Son secrétaire fut moins résigné : il fit

Digitized by Google

une nouvelle tentative auprès d'un prélat puissant, Willigise peut-être : « Il est de votre bienveillance, » lui dit-il, et du saint sacerdoce de donner un » conseil à ceux qui le demandent. Je n'ai ja- » mais prêté serment à aucun mortel qu'à mon » seigneur Othon. Je l'ai continué à ma souveraine » Théophanie, à son fils, Othon Auguste, parce » que je n'ai vu qu'un tout inséparable dans ces » trois personnes. Jusques à quand pensez-vous » donc que je doive garder cette fidélité ? Je parle » ainsi, parce que, après avoir été dépouillé des » biens très-considérables qui m'avaient été con- » férés par l'empereur, confirmés par la bénédic- » tion du pape, je n'ai pas été gratifié même d'une » petite ferme pour ma fidélité dans le passé et » dans l'avenir. Je parle ainsi, parce que, placé » au milieu de vos ennemis les plus acharnés, j'ai » résisté à toutes leurs offres, quoiqu'elles fus- » sent considérables. Jusques à quand donc me » faut-il exercer ce genre d'amitié ? Songez-y ; » donnez-moi la consolation que j'implore ; si ce » n'est pas à cause de mes services, que ce soit » au moins à cause de votre bienveillance éprou- » vée par tant de personnes ! »

Cette lettre ne fut pas plus heureuse que la

Digitized by Google

première; alors Gerbert revint à ses amis d'Aurillac, à ses livres, à ses élèves. Il vantait à l'abbé Gérauld les douceurs de l'amitié; il bénissait le jour, l'heure où il lui avait été donné de connaître un homme dont le souvenir seul dissipait tous ses chagrins. Il le priait de lui envoyer le traité de l'espagnol Joseph sur la multiplication et la division des nombres; il le demandait à l'évêque Bonifilius, auquel il laissait entrevoir qu'il se rendrait auprès de lui à son retour d'un voyage à Rome, en décembre et janvier; il s'entourait de quelques élèves choisis pour lesquels il rédigeait un traité de rhétorique. Mais ces distractions ne lui faisaient pas perdre de vue ce qui se passait en France, en Allemagne ou en Italie; tant il en coûte, même à un philosophe, de renoncer à l'agitation des affaires!

Gerbert avait d'ailleurs à souffrir dans son amour-propre d'être traité avec tant de dédain par les Allemands. Pendant la lutte, il avait entretenu ses amis de ses espérances : Reims n'était qu'un lieu de passage, où il ne s'arrêterait pas; les princes espagnols l'engageaient à s'établir dans leurs états; l'impératrice toujours auguste, toujours digne de ses affections, de son respect, l'appelait à sa cour.

Digitized by Google

Il ne savait quelle décision prendre; assurément il ne resterait pas à Reims. Il pressait l'abbé de Mithlac d'enlever les objets qu'il lui avait confiés ; il adressait à son ancien maître Raymond d'Aurillac de touchants adieux, comme s'il ne devait plus le revoir : « Adieu à mon père Gé-
» rauld! adieu à mon frère Ayrard! adieu au
» très-saint ordre qui m'a nourri, qui m'a élevé!
» Qu'il se souvienne dans ses saintes prières de
» moi, de mon père Adalbéron, qui lui est dé-
» voué. » Tout cela n'était qu'un rêve !

De nouveaux troubles suscités en Allemagne par Henri, qui voulait conserver la Bavière, firent penser à Adalbéron et à Gerbert que leurs services pourraient être utiles et mieux récompensés. L'habileté d'une femme, Béatrix, en rétablissant promptement la paix, dissipa cette nouvelle illusion. Le nom de Béatrix, sœur de Hugues Capet, est peu connu; il ne se trouve ni dans la chronique de Thietmar, ni dans les annales de Quedlinbourg, ni dans l'histoire de Richer. Gerbert vante son activité, son intelligence ; il confirme le récit du biographe d'Adalbéron II, évêque de Metz, qui attribue à cette princesse la paix de Worms. Béatrix avait été fiancée en 951, ma-

Digitized by Google

riée en 954 à Frédéric, comte de Bar, nommé duc de la haute Lorraine, en 959, par Othon Ier. Elle était restée veuve, à la fin de l'année 983, avec deux enfants. L'aîné, Thierry, était tombé entre les mains de Lothaire, à la prise de Verdun ; Adalbéron plus jeune, destiné aux dignités ecclésiastiques, avait été élevé dans le monastère de Gorzia. Béatrix, qui gouverna le duché pendant la captivité de son fils, jouissait de la confiance de l'impératrice Adélaïde, qu'elle préparait à la pensée de mettre le jeune Adalbéron sur le siége de Metz, qu'avait possédé son oncle paternel.

Le soulèvement de Henri lui fournit l'occasion d'acquérir de nouveaux titres aux faveurs de la cour. Dès qu'elle fut informée de cette prise d'armes, Béatrix réunit des soldats, fit une ligue avec quelques seigneurs pour secourir le jeune roi. Adalbéron et Gerbert s'empressèrent de se mettre à la disposition de la duchesse ; ils lui écrivirent, ils firent des voyages auprès d'elle. Béatrix les écouta et se passa de leur concours. Ils s'adressèrent à l'évêque de Liége, à l'archevêque de Trèves ; Gerbert mandait à celui-ci les choses les plus flatteuses de la part d'Adalbéron. Il lui parlait en outre de l'inconstance de la fortune, de la nécessité

Digitized by Google

de s'unir, d'agir de concert; il lui rappelait le proverbe, qui semblait fait pour eux : *que celui qui est debout prenne garde de tomber*. Ecbert resta indifférent à toutes ces avances: Adalbéron et Gerbert eurent le chagrin d'apprendre que la paix avait été conclue à Worms, sans leur participation, à leur insu, le 19 du mois d'octobre 984. Une conférence de dames, à Metz, ménagée sans doute par Béatrix, avait disposé les esprits à cet heureux résultat. La sœur de Hugues Capet resserrait ainsi les liens qui unissaient sa famille à la famille royale de Saxe.

Il fallut féliciter la duchesse de l'habileté qu'elle avait déployée dans ces négociations. Le compliment écrit par Gerbert, au nom de l'archevêque de Reims, est froid, mêlé de réticences, de doutes sur la bonne foi d'Ecbert et du prince Henri. Ecbert différait l'ordination du fils de Béatrix, qui avait été nommé évêque de Metz, le 16 octobre. Gerbert voulait trouver dans ce retard un chef d'accusation contre le prélat, dont la faveur s'était maintenue après la paix de Rara et de Worms, et dont le père, Thierry comte de Hollande, avait reçu une augmentation de domaines. L'archevêque de Reims en écrivant à Ecbert, l'appelait

Digitized by Google

mon frère, mon père; il l'accablait de compliments, que démentait sa correspondance secrète. « Une chose, disait-il à Béatrix, tourmente bien » des gens : Les longs délais de l'ordination si » péniblement motivés font craindre ou que l'ar- » chevêque de Trèves ne veuille se livrer avec » son duc et le royaume de Lorraine aux Français, » ce que rend vraisemblable l'entrevue projetée » à Verdun, que l'on vous cache, ou qu'il ne ma- » chine dans l'ombre des projets plus dangereux. » On commande à votre ami Adalbéron d'annuler » l'ordination de son neveu. Est-ce le roi ou le » primat de Trèves ? Tout ceci paraît sentir fort » la faction de l'archevêque. Veillez donc dans » votre prudence ! cherchez de quel côté penche » le poids de si grandes affaires, prévoyez si Henri » vous gardera la fidélité qu'il a jurée ! »

Adalbéron et son ami en furent pour les frais de leurs perfides insinuations. Le jour de la fête des Saints-Innocents, le dimanche 28 janvier 985, Ecbert fit à Trèves l'ordination de l'évêque de Metz, au milieu d'une affluence considérable. La paix entre le duc Henri et la cour fut consolidée, quelques mois plus tard, à Francfort. La Bavière fut rendue à ce prince, qui remplit,

Digitized by Google

l'année suivante, le jour de Pâques, à la table du roi, les devoirs attachés à ses fonctions. Henri se montra dans la suite le ferme défenseur d'un trône que son ambition avait ébranlé.

CHAPITRE XIII.

Gerbert à Bobio, à Reims. — Mort de Lothaire.

Adalbéron et Gerbert étaient délaissés par la cour d'Allemagne. Le premier s'occupa de l'administration de son diocèse, de sourdes menées contre le roi Lothaire, afin de procurer la liberté aux captifs de Verdun, le second, tout en lui prêtant son concours, reprit la correspondance qu'il entretenait en secret avec quelques moines de Bobio, restés fidèles à sa cause. Depuis son départ, l'indiscipline avait produit les plus grands désordres dans l'abbaye. Les moines, qui appelaient autrefois Pétroald leur maître, leur père, ne voulaient plus le considérer comme leur égal. Gerbert, pour le consoler, lui parlait de l'inconstance de la fortune et nourrissait peut-être la

Digitized by Google

pensée qu'un tour de sa roue le ramènerait un jour au-delà des Alpes. Dans l'espace d'une année, trois chefs ou plutôt trois tyrans s'étaient succédé, tourmentant les moines, dilapidant ce qui restait de revenus. Quelques religieux songeaient avec regret à leur ancien abbé, à sa vigilance pour sauvegarder leurs intérêts. Gerbert, qui en fut informé par le moine Reinard, lui répondit : « Frère, tu as raison de te plaindre de l'absence » de ton abbé : des moines dans un couvent sans » abbé sont des brebis sans pasteur, abandonnées » dans les vallées à la gueule des loups. Gémis » moins sur la ruine imminente des biens péris- » sables que sur la perte des âmes; mais ne dé- » sespère pas de la miséricorde de l'Eternel. »

Quelques temps après il s'adressa à la communauté tout entière pour rappeler au devoir ses enfants égarés, pour leur reprocher d'avoir chassé leur abbé, pour leur faire craindre la colère de Dieu s'ils persévéraient dans leur crime. Ce n'était pas, disait-il, afin de recouvrer son autorité qu'il leur donnait ces conseils, mais uniquement par affection pour eux et afin de dégager sa propre responsabilité. Il terminait par ces mots : « Relisez » les priviléges que nous a conférés le Saint-Siége ;

Digitized by Google

» songez aux anathèmes que vous avez lancés contre nous, comprenez en outre la gravité de ces » paroles de l'Eglise : « *Que celui qui se sera* » *joint, de quelque manière que ce soit, aux* » *excommuniés soit excommunié !* Voyez dans » quel péril vous êtes tombés. Que le souverain » juge vous fasse connaître ses préceptes et vous » donne la force de les remplir ! »

Cette lettre, lue, commentée sans doute par les amis de Gerbert, produisit un si grand effet sur les esprits, que les moines députèrent quelques membres de la communauté à cet excellent père, afin de le supplier de revenir auprès de ses enfants. C'était le désir le plus ardent de Gerbert, qui se garda de le manifester. Il félicita ses très-chers fils de Bobio de leur démarche fort honorable d'avoir cherché leur père, d'avoir visité leur père. Ils s'étaient montrés, en agissant ainsi, les véritables enfants de Dieu. Bientôt ils entendraient de sa propre bouche les actions de grâces qu'il leur transmettait par écrit; car s'il était, pour ainsi dire, arrivé au port, il souffrait de les voir ballottés par les vagues furieuses; il avait la confiance que Dieu, qui peut tout, fléchi par les prières des pauvres, ne tarderait pas à secourir les affligés.

Digitized by Google

Le sacrifice que Gerbert consentait à faire de son bonheur ne fut pas apprécié par les Italiens. Il franchit les Alpes dans le courant de l'année 985; mais s'il se présenta au monastère, son séjour n'y fut pas de longue durée. Il ne s'explique pas sur les circonstances de ce voyage; seulement il écrivait plus tard à son ami Raymond d'Aurillac qu'il n'osait pas se fier à ses vassaux italiens, à moins d'être soutenu par la présence de l'impératrice. Il lui fallut donc continuer à vivre en France comme un exilé.

Avant de revenir à Reims, il visita Mantoue, Rome. A Mantoue, il s'occupa de quelques affaires que lui avaient confiées l'archevêque Adalbéron. Mantoue, patrie de Virgile, conservait pieusement le souvenir du grand poète. L'évêque Pierre ayant obtenu, en 945, du roi Lothaire, la permission de battre monnaie, avait fait graver d'un côté, autour de la croix, le nom de Virgile, de l'autre celui de l'évêque. Gerbert dut se présenter à ce prélat, qui ne mourut que le dernier jour de cette année. Il acheta dans cette ville des livres fort intéressants; il en acheta aussi à Rome où il eut le plaisir de passer quelques jours auprès de son ami le diacre Etienne. Ce voyage dont il s'é-

Digitized by Google

tait promis les satisfactions les plus douces, laissa dans son esprit une impression de dégoût et d'effroi, qu'il exprimait en termes très-vifs à ce diacre, après son retour en France : « L'Italie tout entière » m'a paru une Rome. Le monde a horreur des » mœurs des Romains. Dans quel état est main- » tenant Rome? Quels sont les pontifes ou les » hommes qui régissent les affaires? Quel a été » le sort de mon ami, je veux dire de cet ami » spécialement à moi, à qui je t'ai confié? »

Nous ne savons pas quel était cet ami. L'émotion de Gerbert nous laisse croire qu'il était à Rome au moment où la populace, après la mort, violente peut-être, de l'intrus Boniface VII, l'assassin de Jean XIV, traînait dans les rues et pendait à un gibet, devant la statue de Constantin, son cadavre percé de coups de lance. Gerbert n'assista pas à l'intronisation de son successeur Jean XV, que le patrice Crescentius devait tenir dans l'oppression; les affaires de France l'avaient rappelé à Reims, où se croisent, se mêlent des négociations, des intrigues fort obscures. Adalbéron est toujours absent de sa métropole; Gerbert le presse d'y revenir, tantôt pour l'ordination d'un évêque, tantôt pour des causes qu'il ne peut pas

Digitized by Google

écrire, qu'il ne doit révéler qu'à l'archevêque seul.

Le nom de Hugues Capet doit être caché sous ces paroles vagues. Gerbert insiste pour que l'on recherche vivement l'amitié de ce prince. Hugues, toujours silencieux, comme les conspirateurs intelligents, ne se compromet point par des imprudences. Il ne paraît point et ne reçoit que rarement, ce semble, et sous des prétextes plausibles les messagers des ennemis du roi. A l'occasion d'un démêlé entre l'évêque de Paris et l'abbé de Saint-Germain, il appelle auprès de lui l'abbé de Saint-Thierry, Ayrard, le confident de l'archevêque de Reims. Ayrard hésite; Gerbert l'encourage; il dissipe ses scrupules, triomphe de sa résistance. Il règne à cette époque entre Adalbéron et ses alliés une activité fiévreuse, entourée de mystère, qui laisse soupçonner que de graves intérêts sont en jeu, sans qu'on puisse les préciser. Les messagers se multiplient entre Reims, Paris et Tours. Un jour, l'un d'eux annonce à Gerbert que l'archevêque doit se tenir prêt à agir, au premier avis que lui enverra le comte Eudes. Gerbert en prévient l'archevêque; il ne sait pas ce dont il s'agit, il le presse de rentrer dans la métropole, de reparaître au milieu de ses fidè-

Digitized by Google

les. Rainier apporte à Reims, le VIII des calendes d'octobre [24 septembre] des nouvelles plus pressantes. Si l'archevêque veut savoir quelque chose de positif, et que l'on ne peut confier à personne au monde, sur le sort de son frère, il doit se rendre, le IV des calendes d'octobre [28 septembre], à Hautvilliers, où il rencontrera son frère avec les comtes Eudes et Héribert. Que personne ne s'éloigne de sa demeure ni Hécilon, fils de Godefroi, ni aucun de ses parents. Que Mouzon, que Mézières reçoivent de fortes garnisons. *Il se prépare sérieusement une grande affaire.* L'évêque de Laon, par le conseil des comtes Eudes et Héribert, qui le favorisent, est allé voir le duc à Dourdan. « Revenez vite, pas de retard, » ajoute Gerbert en transmettant ces détails.

La fin de la crise approche, on s'attend à une explosion; rien ne se fait, tout rentre dans le silence.

Au mois de janvier de l'année suivante [986], Adalbéron est encore éloigné de Reims. Gerbert est fort inquiet de son absence prolongée; il se plaint de n'être pas informé du résultat de ses démarches, quoiqu'il y soit intéressé. Il veut savoir ce qu'Adalbéron a fait, ce qu'il fait, ce qu'il

Digitized by Google

se propose de faire. L'élection d'un évêque aura lieu le 11 des ides de février [12], Adalbéron y assistera-t-il? Qu'a fait Anselme auprès des comtes? et lui-même que doit-il faire? verra-t-il d'abord les rois ou les comtes? doit-il faire ou ajourner son voyage à la conférence convoquée à Chelles? Adalbéron y viendra-t-il?

Toutes ces questions indiquent un embarras, une incertitude faciles à expliquer par la vigilance du roi, qui tenait en échec des ennemis aussi acharnés.

Lothaire était dans la force de l'âge, il avait à peine quarante-cinq ans; tout annonçait qu'il pourrait longtemps encore déjouer les complots ténébreux de ses adversaires, lorsque, dans les derniers jours de février, il tomba malade dans sa ville de Laon. Une fièvre violente, mêlée de coliques atroces avec des efforts inouis et inutiles pour vomir, l'enleva le 2 du mois de mars. Adhémar de Chabannais disait, dans les premières années du siècle suivant, qu'il avait été empoisonné par sa femme Emma et par l'évêque Ascelin. Les récits des auteurs contemporains n'éveillent pas l'idée de cette odieuse accusation; Richer, qui avait étudié la médecine et qui décrit longuement les souf-

Digitized by Google

frances du roi, ne les attribue pas à cette cause. Son autorité ne serait pas décisive, il est vrai; il oublie avec trop de complaisance les faits qui compromettent le parti vainqueur; mais l'intérêt de la reine, que la mort de Lothaire laissait sans appui contre l'ambitieux Charles de Lorraine, le silence de ce prince, qui ne lui reprochera pas ce crime, lorsqu'il la tiendra captive avec son prétendu complice Ascelin, nous paraissent réfuter cette calomnie.

Le corps du roi fut descendu dans les caveaux du monastère de Saint-Remi. On lui fit des funérailles magnifiques : c'étaient celles de la famille de Charlemagne, qui avait arrêté les invasions des Barbares, fondé la puissance temporelle du Saint-Siége, ranimé le flambeau des lettres, des sciences et des arts. La reine Emma fit écrire sur son livre de prières, à la date du VI des nones de mars, un distique qui signifie :

« Ces nones, le seigneur Lothaire, roi magnifique, prince excellent, a quitté ce monde. »

On grava sur sa tombe une longue épitaphe, et Gerbert composa les vers suivants, en l'honneur d'un prince contre lequel il avait toujours conspiré :

Digitized by Google

« Les grands se réunirent pour lui rendre hom-
» mage; tous les gens de bien le respectèrent : »
» Issu des Césars, César Lothaire, objet de no-
» tre douleur, tu nous quittes le second jour du
» terrible Mars, que tu avais représenté sous la
» pourpre. »

Ses vrais sentiments, ceux d'Adalbéron paraissent mieux dans les deux lettres qu'il écrivit en son nom et au nom de l'archevêque : il disait à son ami le diacre Etienne, le VI même des nones de mars : « Je suis occupé aux funérailles du seigneur
» roi Lothaire et n'ai répondu qu'en peu de mots à
» tes nombreuses questions. Tous les prisonniers
» lorrains se sont échappés, sauf Godefroi pour
» lequel on espère un meilleur sort dans un bref
» délai : dis-nous ce qui se passe à Rome, envoie-
» nous des livres. » Gerbert n'est-il pas plus affecté de la captivité de Godefroi que de la mort du roi? Il semble que dans la lettre d'Adalbéron à l'archevêque de Trèves se mêle un peu d'ironie au désir de lui apprendre sa bonne fortune, à moins qu'il n'essaie d'effacer les sentiments de défiance qui existaient entre eux. Il remercie ce prélat de l'affection qu'il lui a souvent manifestée par ses écrits, par ses messagers et même par ses ac-

Digitized by Google

tes. Dieu a été sensible aux prières ferventes qu'Ecbert lui a adressées pour son ami : la reine auguste lui a rendu sa bienveillance, le VI des nones de mars, le jour même où le très-glorieux roi des Français, Lothaire, l'astre le plus brillant, a été enlevé au monde. Celui qu'Ecbert croit privé de la faveur royale est admis dans la familiarité la plus intime.

On sent la joie qui anime le palais archiépiscopal de Reims ; Adalbéron, Gerbert espèrent diriger à leur gré le dernier survivant de la descendance légitime de Charlemagne.

CHAPITRE XIV.

Louis V. — Paix. — Gerbert espère un évêché. — Mort de l'abbé Gérauld. — Mort de Louis V.

Louis V, fils de Lothaire, âgé d'environ dix-huit ans, quand il lui succéda, n'était pas connu d'une manière très-avantageuse. Son mariage, suivi d'un prompt divorce, avec la vieille Adélaïde, veuve du comte de Toulouse et d'Auvergne, avait

Digitized by Google

jeté sur lui un vernis de ridicule. Gerbert ne dissimulait pas le peu d'estime qu'il avait pour ce prince : l'abbé d'Aurillac lui demanda ce qu'était Louis, s'il irait au secours du comte de Barcelone, dont la capitale avait été prise et ruinée, le six juillet de l'année précédente, par les musulmans de Cordoue. Gérauld qui se faisait vieux aurait désiré, avant de mourir, revoir son ancien élève; il l'engageait à visiter le tombeau du saint fondateur du monastère qui avait abrité son enfance, et il demandait les instruments de musique toujours promis, toujours retenus en Italie.

La lettre de Gérauld devait être bonne, affectueuse; celle de Gerbert est spirituelle et légère. Il n'a pas un mot de sympathie pour les malheurs du comte Borel, l'un des auteurs de sa fortune. Il ajourne à des temps plus tranquilles l'envoi des instruments de musique et son voyage à Aurillac; il conseille au vénérable Gérauld, qui avait à peine quelques mois à vivre, de venir honorer lui-même les reliques de Saint-Denys, l'apôtre de la France. Quant aux questions qui lui sont adressées sur le roi, il ne répond pas à la première, qui concerne sa personne, parce que, dit-il, d'après Salluste, tout homme interrogé sur une chose douteuse doit

Digitized by Google

être étranger à la haine, à la colère, à la compassion. Louis mènera-t-il une armée en Espagne? Cela peut être et n'être pas. Il penche pour la négative. En effet, l'expédition ne se fit pas; les troubles de la cour l'auraient empêchée, lors même que le prince aurait eu la volonté de l'entreprendre.

Le nouveau roi vécut d'abord en bonne intelligence avec sa mère, qui avait reçu avec lui le serment de fidélité de Hugues Capet et des seigneurs du royaume. Béatrix vint, au mois d'avril, au château de Compiègne, où les conseils de son frère étaient assez écoutés. La duchesse engagea Louis à régler les contestations qui s'étaient élevées entre la France et l'Allemagne, au sujet de la Lorraine. Elle proposa et fit accepter une entrevue à Remiremont, sur la frontière des deux royaumes, le VIII des calendes de juin [25 mai], du roi, de la reine, accompagnée de Hugues Capet, avec l'impératrice Adélaïde et son frère Conrad, roi de Bourgogne. La reine Emma pria Gerbert de l'écrire à l'impératrice Adélaïde, et de lui exprimer en même temps la douleur qu'elle éprouvait de la mort de son mari, la confiance qu'elle avait dans l'affection de la mère que la

Digitized by Google

Providence lui laissait pour la consoler. Le secrétaire s'acquitta de la commission avec une emphase qui dut plaire aux deux cours.

Il n'était pas question de Théophanie pour l'entrevue de Remiremont. Gerbert soupçonna quelque ruse, quelque projet au détriment de cette princesse, qui était mal avec Adélaïde; il en prévint Adalbéron. Ce prélat, craignant de son côté que les intérêts de son frère Godefroi ne fussent sacrifiés, avertit Théophanie. Gerbert se rendit auprès d'elle, au palais d'Ingelheim, où il trouva le duc Charles de Lorraine. Adalbéron voulait que l'impératrice lui fît connaître à Reims les conditions pour l'accord des deux royaumes, afin de les soutenir. L'archevêque Ecbert fut chargé de préparer le projet d'alliance. Gerbert l'écrivit à ce prélat; il lui dit que la conférence, qui d'abord avait été fixée au VIII des calendes de juin [25 mai], avait été remise au XV des calendes de juillet [17 juin]. Au jour fixé, les négociateurs se réunirent; la paix fut conclue le lendemain, après de vifs débats. Godefroi fut rendu à la liberté; son fils recouvra l'évêché de Verdun; mais on exigea la cession perpétuelle de quelques terres dépendantes de ce siége, avec l'autorisation pour les

Digitized by Google

nouveaux possesseurs d'y élever des châteaux, suivant leur convenance.

Ces conditions parurent intolérables à Adalbéron, dont le frère était pourtant, d'après ses propres paroles, délivré *des ténèbres de l'enfer*. Il supplia l'impératrice Théophanie de ne pas ratifier des clauses injustes, arrachées par la violence pour la ruine des églises de Dieu, pour la honte de son règne. Il appela son attention sur les comtes Eudes et Héribert, qui avaient dû tremper dans cette conspiration. Qu'elle se tînt sur ses gardes! On lui tendait des piéges; on en voulait à sa personne. Sous le prétexte de venger l'attaque de Thierry contre Satenay, on tâcherait de la surprendre à Chevremont, si elle n'était pas bien accompagnée.

Gerbert portait un jugement plus favorable sur la paix, qui avait donné la liberté aux captifs, rendu Verdun à son évêque, sans indemnité pécuniaire, sans effusion de sang, et qui promettait la restitution de tout ce qui avait été enlevé à la ville de Cologne. Les évêques, libres dans leurs mouvements, pourront désormais veiller sur les biens de l'Eglise, frapper d'excommunication les ravisseurs. C'étaient là des avantages réels qu'il

Digitized by Google

appréciait d'autant mieux qu'il avait la perspective d'une belle position. Adalbéron avait demandé pour lui à l'impératrice Théophanie un évêché sur les frontières des deux royaumes. Il faisait valoir son expulsion de Bobio, à cause de son attachement à la famille de Saxe, de sa fidélité à toute épreuve, comme pouvaient l'attester les évêques de sa province. L'avantage que l'Eglise et Gerbert trouveraient dans cette nomination pouvait seul lui rendre supportable l'absence de son véritable fils.

Gerbert, plein d'espoir dans le succès de cette démarche, remerciait la miséricorde divine, qui lui permettait, à lui étranger, fugitif sur la surface du globe, de se reposer enfin, de s'établir sur un terrain solide. Ces actions de grâce étaient prématurées; il avait à traverser bien d'autres épreuves avant de trouver le repos!

Nous n'avons pas la réponse de l'impératrice; elle était fort préoccupée de la guerre contre les Wénèdes de la Baltique, où son fils Othon III animait l'armée par sa présence.

Le roi Louis se laissait entraîner par son oncle à des actes moins glorieux. Charles, qui avait vu avec colère son union avec la reine, résolut de la détruire. Pour atteindre ce but, il fallait jeter le

Digitized by Google

trouble dans la famille royale, mettre le roi en défiance contre les seigneurs du royaume. Il ne recula devant aucune de ces coupables manœuvres; il ne songea même pas qu'il pouvait être englouti avec tous les siens dans la tempête qu'il allait déchaîner.

Il avait autrefois répandu contre la reine des accusations d'adultère, que le synode de Macra [972] n'avait pas admises. Emma avait conservé ses droits d'épouse; l'évêque de Laon n'avait pas été inquiété dans la possession de son siége. Ces accusations furent renouvelées, propagées avec habileté. Louis eut la faiblesse de les accueillir; il abandonna sa mère aux outrages de ses ennemis, il chassa de son évêché son prétendu complice. La France et l'Allemagne retentirent des plaintes des accusés. Gerbert adressa au nom de la reine, une lettre touchante à l'impératrice Adélaïde, qu'il priait de lui concilier l'appui de Théophanie, d'envahir les Etats de son fils dénaturé, où elle trouverait de nombreux partisans. Il protesta, de la part d'Ascelin, de son innocence; il supplia les évêques de ne pas administrer, pendant son absence, les sacrements dans son diocèse, qu'il frappait d'interdit.

Digitized by Google

L'agitation fut générale dans le nord de la France : Eudes et Héribert se déclarèrent pour la reine ; ils recherchèrent l'alliance de l'archevêque de Reims et de son frère Godefroi, déjà mécontents l'un et l'autre du traité de Remiremont. Adalbéron était absent de Reims quand on y reçut la demande d'une entrevue de la part des comtes. Gerbert était dans des alarmes continuelles : une poignée de bandits, excités sans doute par le roi ou par son oncle le duc de Lorraine, insultaient les murs de la ville, ravageaient les campagnes. Les habitants étaient divisés : les uns approuvaient l'absence de l'archevêque, d'autres la critiquaient. Ils auraient préféré que, levant un nombreux corps de troupes, il eût repoussé les agresseurs et rendu par sa présence la sécurité à la métropole. Ils voulaient qu'il vît son frère, qu'il s'entendît avec les comtes. Gerbert transmettait ces rumeurs à l'archevêque en l'engageant à se défier des comtes Eudes et Héribert, gens sans foi et sans honneur, que cependant l'intérêt et la crainte pouvaient rendre utiles en cette circonstance.

L'archevêque les vit ; il conclut en son nom et au nom de son frère, une alliance, qui fut rati-

Digitized by Google

fiée le III des nones de septembre [5 septembre].

Vers cette époque mourut Gérauld, abbé d'Aurillac. Après deux mots de regrets à l'homme de bien qui l'avait accueilli dans son enfance, après trois lignes de félicitations à Raymond, son successeur, Gerbert fait sur sa propre vie un retour plein de tristesse. La fortune souriait à un moine qui n'avait jamais quitté son couvent, et lui qui, depuis près de trois années, était en France exposé à la colère des rois, bravant les révoltes des peuples, luttant contre les dissensions des grands, il n'avait rien gagné! L'avenir ne se montrait pas sous un jour plus favorable; il était abattu..... Pourquoi avait-il accepté les fonctions abbatiales en Italie? Peut-être était-ce un obstacle à la faveur de la cour, et il ne possédait qu'un simple titre! Il avouait dans sa douleur qu'il était détesté à Bobio, où il n'osait pas s'aventurer sans être soutenu par la présence de l'impératrice. Il fallait pourtant appeler en Allemagne ses vassaux, se mettre à leur tête, marcher au printemps contre les Slaves révoltés, et se tenir ensuite, avant l'automne, à la disposition de l'impératrice, soit qu'elle voulût aller en Italie ou entrer en France, contre le roi Louis, l'homme du monde le plus

Digitized by Google

embarrassant pour ses amis, le moins dangereux pour ses ennemis.

Un accident dispensa Gerbert de prouver son dévouement à la cour d'Allemagne aux dépens du roi de France.

Louis, qui nourrissait contre l'archevêque Adalbéron des sentiments de haine, qu'entretenait son oncle, voulut le punir. Un jour, il convoqua Hugues Capet et quelques seigneurs. Il les flatta d'abord; puis, s'emportant contre l'archevêque, il l'accusa d'avoir favorisé, sept années auparavant, l'invasion de l'empereur Othon II, et les entraîna, malgré eux, à l'attaque de Reims. Adalbéron, prévenu peut-être du danger, n'eut pas de peine à se défendre. Alors le roi le somma de se disculper du crime de trahison dans une assemblée des seigneurs. Adalbéron y consentit et livra comme garant de sa promesse le fidèle Rainier.

C'était à Senlis que le procès devait se juger, le 21 du mois de mai. Louis s'y rendit à l'avance, pour s'y livrer dans l'intervalle au plaisir de la chasse, dans les vastes forêts qui couvraient la contrée.

L'époque fixée était arrivée, on n'attendait plus que le roi, lorsqu'on apprit qu'il était tombé à la

Digitized by Google

chasse, et qu'il était mort à la suite d'une violente hémorragie. Richer fait observer que c'était dans le temps où le métropolitain devait se purger des accusations dirigées contre sa fidélité.

Adalbéron, ajoute le même auteur, se montra fort ému de la mort du roi, dont le corps fut déposé à Compiègne, dans l'abbaye de Saint-Corneille, quoiqu'il eût manifesté le désir d'être enterré auprès de son père. Les grands craignaient que la plupart d'entre eux, effrayés d'un chemin plus long, ne partissent, et que leur dispersion ne fît différer les délibérations que demandait la chose publique.

Richer ne parle ni des regrets laissés par ce prince, ni des honneurs qui lui furent rendus. Les chroniqueurs, qui vinrent après lui, ajoutèrent à son nom le mot de fainéant, *qui nihil fecit*. L'histoire l'a conservé au dernier roi de France de la famille de Charlemagne.

Lorsque les funérailles furent terminées, les grands revinrent à Senlis. Le duc de France proposa de s'occuper immédiatement du procès de l'archevêque. Il menaça de peines sévères ceux qui oseraient le calomnier, et fit sommer trois fois ses accusateurs de comparaître. Personne ne

Digitized by Google

s'étant présenté, le duc déclara l'archevêque innocent et lui dit de prendre part aux délibérations.

CHAPITRE XV.

Hugues Capet et Charles de Lorraine. — Gerbert secrétaire du nouveau roi.

Il s'agissait de choisir un roi. La couronne serait-elle déférée à Charles de Lorraine, bâtard de Louis d'Outre-Mer? L'illégitimité de sa naissance le ferait-elle déclarer indigne de cet honneur? Faudrait-il chercher dans une nouvelle famille le prince auquel serait confiée la royauté? Telles étaient les graves questions qui allaient s'agiter.

Le caractère de l'archevêque de Reims, la supériorité de son esprit, les relations de sa famille, son dévouement à la maison de Saxe, l'importance de sa métropole lui donnaient un ascendant immense. Adalbéron feignit de ne vouloir pas en user. Comme pour donner à cette élection toutes les garanties de l'impartialité, il conseilla de l'ajourner, de réfléchir mûrement avant de pren-

Digitized by Google

dre un parti définitif. Il fit jurer aux seigneurs, entre les mains de Hugues, qu'ils se réuniraient à une époque fixe, dont ils convinrent, et que, en attendant, ils ne feraient ni cabale ni intrigue pour gagner les suffrages. Le serment prêté, on se sépara.

Il n'y avait que deux concurrents à la couronne : Charles de Lorraine et Hugues Capet. Le premier, bâtard de Louis d'Outre-Mer, vassal du roi d'Allemagne pour le duché de Basse-Lorraine, s'était déconsidéré en épousant, après la mort de sa première femme, fille d'Héribert comte de Troyes, la fille d'un vassal de Hugues Capet. Il était odieux à bien des gens, à cause de son insurrection contre Lothaire, de ses attaques contre l'archevêque de Reims et les évêques de Metz et de Laon. Ses calomnies contre la reine Emma lui avaient aliéné l'impératrice Adélaïde, Conrad, roi de Bourgogne et leurs nombreux amis. En outre, il ne rachetait pas son peu de mérite personnel par de vastes possessions territoriales; son duché, de peu d'importance, était situé hors des limites du royaume.

Hugues Capet dominait dans le cœur de la France. La couronne était entrée deux fois dans

Digitized by Google

sa famille, que de brillantes victoires sur les Normands avaient rendue populaire. Il était cousin du roi qui venait de mourir, et d'Othon III, qu'il avait soutenu contre Lothaire. Son frère Henri était duc de Bourgogne; son gendre Régnier, comte de Hainault; sa sœur Béatrix gouvernait la Haute-Lorraine; son beau-frère possédait la Normandie; les comtes de Troyes et de Tours étaient ses neveux. Il était le défenseur de la reine Emma, l'ami de l'archevêque de Reims. Par sa piété, par ses largesses, il avait gagné les clercs et les moines; le ciel même s'était déclaré en sa faveur : on disait que, dans une vision, saint Valery lui avait promis le trône pour lui et pour les siens jusqu'à la septième génération, c'est-à-dire pour toujours.

Charles, inquiet de la puissance de son rival, convaincu d'ailleurs que l'archevêque Adalbéron exercerait la plus grande influence sur les esprits, accourut à Reims. Il s'humilia devant ce prélat, qu'il avait blessé dans ses intérêts et dans ses affections, il le supplia de soutenir sa cause. « Pourquoi, disait-il avec douleur, pourquoi » donc, puisque mon frère n'est plus, puisque » mon neveu est mort et qu'ils n'ont laissé au-

Digitized by Google

» cune descendance, pourquoi suis-je repoussé
» du territoire que mes ancêtres ont possédé?...
» Maintenant, dans mon malheur, à qui puis-je
» mieux m'adresser qu'à vous, lorsque tous les
» appuis de ma race sont tombés?.... Laissez-
» vous toucher par un sentiment d'humanité,
» soyez compatissant pour un homme éprouvé
» par tant de revers. »

L'archevêque lui répondit : « Tu t'es toujours
» associé à des parjures, à des sacriléges, à des
» méchants de toute espèce, et maintenant encore
» tu ne veux pas t'en séparer; comment peux-tu,
» avec de tels hommes et par de tels hommes,
» chercher à arriver au souverain pouvoir? » et comme Charles disait qu'il ne fallait pas abandonner ses amis, mais plutôt en acquérir de nouveaux, Adalbéron répliqua sèchement qu'il ne disposait pas seul de la couronne; et il congédia le solliciteur indigné.

Au jour fixé, les électeurs se réunirent à Senlis : l'archevêque de Reims parla le premier. Il rappela les titres de Charles pour les réfuter; il flétrit son caractère, il exalta les qualités, le mérite de son concurrent. « Il y a des gens, disait-il, qui
» jugent Charles digne du trône à cause de sa pa-

Digitized by Google

» renté avec le dernier roi, comme si l'on ac-
» quérait la couronne à titre héréditaire, et qu'il
» ne fallût pas la donner à celui qui à la noblesse
» de son origine joint la sagesse, la fidélité, la
» magnanimité ?..... Voulez-vous un royaume
» malheureux? nommez Charles. Voulez-vous un
» royaume heureux? portez sur le trône l'illustre
» duc Hugues Capet. »

Ces principes sur la transmission du pouvoir ne doivent pas nous surprendre; c'étaient ceux que professait l'Eglise de France au IXe siècle. Ils furent acceptés par l'assemblée, qui proclama, le 1er juin, le nouveau roi dans l'église de Noyon. Richer prétend que tous les seigneurs du royaume assistèrent à cette cérémonie. Outre que le temps leur aurait manqué pour faire ce voyage, l'absence de ceux de la Gothie, de l'Aquitaine, de la Gascogne est constatée par le silence des chroniqueurs du sud de la Loire, par le dédain des grands de cette partie de la France pour le nouveau roi, par la formule qu'ils employaient dans leurs diplômes et leurs actes publics : « sous le règne du Christ dans l'attente d'un roi. »

La nomination de Hugues Capet fut donc une affaire de parti, de famille et non pas le résultat

Digitized by Google

d'un mouvement national, de la haine de la race gauloise contre la race germanique. Les ancêtres du nouveau roi, ce prince lui-même avaient toujours uni leurs intérêts à ceux des Germains. La cour d'Allemagne ne réclama pas en faveur du prétendant. L'abandon de la Lorraine, que la nouvelle dynastie ne songera pas à réclamer pendant des siècles, tandis que Louis et Lothaire l'avaient revendiquée avec tant d'obstination, les armes à la main, paraît avoir été le prix tacite de cette complaisance. L'Eglise consacra l'élection d'un prince pieux et puissant; le pape lui envoya sa bénédiction; les évêques menacèrent d'anathèmes tous ceux qui ne se soumettraient pas à l'élu du Seigneur. Charles protesta inutilement contre cette décision. Quelques personnes, il est vrai, continuèrent à le considérer comme leur roi, et, dans les siècles suivants, les amis des Capétiens s'efforcèrent, pour légitimer leur pouvoir, de les faire descendre de la dynastie déchue, mais Hugues resta le maître.

Avec l'avénement de cette famille commence une ère nouvelle pour la France : la réunion de la couronne à un fief important donne à la royauté une force qu'elle n'avait pas depuis bien des an-

Digitized by Google

nées. Ce ne sera plus un vain titre : autour du trône va se reconstituer l'unité nationale brisée par la féodalité, dont les invasions des Barbares et les guerres civiles avaient hâté les progrès. L'Eglise, qui avait contribué à la fortune de Hugues Capet, favorisera ce travail.

Si l'on possédait quelques lettres de Gerbert sur ce moment si intéressant de notre histoire, on connaîtrait mieux les détails de cette révolution. Faut-il attribuer ce silence à la discrétion calculée de notre auteur, ou bien était-il retenu en Allemagne par l'expédition contre les Slaves, qu'il avait annoncée à l'abbé Raymond? Ce que l'on peut affirmer, c'est que, s'il était en France, il ne resta pas inactif. Il servit de secrétaire au nouveau roi. On le voit sommer, en son nom, l'archevêque de Sens, le vénérable Siguin, qui hésitait à se prononcer, de se joindre, avant le premier novembre, aux évêques qui l'aident de leurs sages conseils, et le menacer, s'il retarde davantage, de la colère du pape et des prélats du royaume; il promet des secours au comte Borel pour combattre, l'année suivante, les Musulmans d'Espagne; il sollicite des empereurs de Constantinople Basile et Constantin, la main d'une princesse de leur fa-

Digitized by Google

mille pour le jeune roi Robert, qui avait été associé à la couronne à Orléans, le jour de la fête de Noël [25 décembre 987].

L'élévation de Robert, à laquelle les seigneurs avaient consenti avec peine, enlevait à Charles tout espoir de monter sur le trône, après la mort de Hugues Capet. Il se plaignit auprès de ses amis du malheureux sort de ses enfants. Il gagna les indifférents par ses promesses, forma un parti contre la dynastie nouvelle et s'empara, par la trahison de son neveu Arnulfe, bâtard de Lothaire, de la ville de Laon, où il fit prisonniers la reine Emma et l'évêque Ascelin. L'occupation de Laon produisit un grand effet. Hugues fit prononcer par ses évêques une sentence d'excommunication contre les traîtres, qui avaient livré la place, contre le sacrilége, qui avait arrêté un des oints du Seigneur, et il se présenta, le printemps suivant, pour la reprendre, 988. Tous ses efforts échouèrent contre la résistance de la garnison, que protégeaient les fortifications de la ville située sur un rocher de difficile accès.

L'impératrice Théophanie intervint pour arrêter les maux de la guerre : elle proposa une trève. Hugues, trop prudent pour s'aliéner cette prin-

Digitized by Google

cesse, lui fit écrire par Gerbert que, touché de sa bienveillance, de son affabilité, il avait voulu, suivant ses désirs, pour conserver sa sainte amitié, son alliance précieuse, lever le siége, recevoir des otages, mais que Charles, méprisant les ordres et les messagers de l'impératrice, refusait de rendre la liberté à la reine, de recevoir les otages de l'évêque. « Quant à moi, continuait-il, pour m'assu-
» rer à jamais votre amitié, j'ai résolu d'envoyer
» au devant de vous à Stenai, le XI des calendes
» de septembre [22 août], ma femme, la reine
» Adélaïde. Nous observerons à perpétuité, sans
» dol et sans fraude, les conditions sages, équita-
» bles que vous aurez arrêtées avec elle. »

Gerbert adressa en même temps aux impératrices Adélaïde et Théophanie les plaintes d'Emma contre le perfide, qui, n'écoutant pas leurs injonctions, la tenait dans une dure captivité.

Théophanie insista de nouveau pour une trève, pendant laquelle on débattrait les conditions de la paix. Eudes, Héribert étaient d'accord avec cette princesse; Charles accepta.

Il profita de la liberté que laissait l'armistice, pour sonder les dispositions de l'archevêque et celles de son secrétaire. Il sollicitait l'amitié, les

Digitized by Google

conseils du prélat; il l'appelait son père; il lui reprochait doucement d'abandonner, de haïr la famille royale. Il disait à Gerbert qu'il comptait sur ses bons offices; il l'engageait à se rendre à Laon.

Gerbert fit les deux réponses. Le début de celle de l'archevêque est assez vif. « Comment me » demandez-vous conseil à moi que vous rangez » parmi vos ennemis les plus acharnés? Comment » appelez-vous *père* celui auquel vous voulez » arracher la vie? Vous pensez que je hais la » famille royale. Je prends à témoin mon rédemp- » teur que je ne la hais point. » Il continue en déclarant à Charles que la lutte contre Hugues est au-dessus de ses forces, et tout en le remerciant de l'avoir arraché, on ne sait dans quelle circonstance, aux coups de ses ennemis, il lui dénonce comme des traîtres et des égoïstes les gens qui sont à ses côtés. La perfidie du siècle ne lui permet pas d'en dire davantage par écrit; mais il offre de donner des otages, afin qu'une personne sûre, dont le nom est en chiffres, vienne le trouver. Il pourra traiter avec elle de toutes les affaires; sans elle, il ne peut et ne doit rien dire.

La lettre de Gerbert était plus modeste et lui

Digitized by Google

préparait, au besoin, les voies à la faveur de Charles. Il serait heureux de lui être utile; s'il ne s'est pas rendu à sa cour, c'est par la crainte qu'inspirent les soldats, qui battent la campagne. Il le prie de lui envoyer des guides auxquels il puisse se confier. Pour preuve de sa bonne foi, il lui rappelle les conseils qu'il lui a donnés dans le palais d'Ingelheim, et après lui avoir recommandé de traiter ses captifs avec les égards que mérite leur rang, il lui dit : « Gardez-vous de vous laisser » enfermer dans une forteresse ! »

Les tentatives de la cour d'Allemagne pour concilier les intérêts des deux adversaires ne réussirent pas. Ascelin, dans un moment de désespoir, voulut se donner la mort. Gerbert releva son courage : il lui cita l'exemple de Job, celui de son parent Godefroi, qui avait montré tant de constance dans le malheur ; il le pria d'envoyer à Paris une personne instruite de ses desseins, parce que, le jour de la fête de Saint-Denys [9 octobre], on devait y décider si le siége serait repris.

Les soucis qu'éprouvaient Adalbéron et Gerbert de la révolte de Charles de Lorraine, furent augmentés par les troubles de Fleury-sur-Loire. L'abbé Oïlbolde étant mort, le choix de son suc-

Digitized by Google

cesseur excita de vives disputes, dont profitèrent quelques seigneurs puissants pour faire nommer un religieux de mauvaise réputation. Le moine Constantin en avertit son ami Gerbert; il le sollicita de s'intéresser avec son archevêque à la cause du monastère. Mayeul, abbé de Cluny, qui avait refusé d'être pape, exerçait par ses vertus une haute influence dans l'Eglise. Adalbéron et Gerbert le pressèrent de ramener le calme dans les esprits agités. C'était dans les murs de Fleury que reposaient les reliques du saint fondateur de la vie monastique en occident; saint Odon y avait rétabli la discipline; l'exemple que donnaient ses moines n'était-il pas dangereux? Et si Mayeul gardait le silence, qui parlerait?

L'abbé de Cluny, qui ne voulait pas se mêler de ces disputes, répondit que son autorité ne s'étendait pas sur ce monastère; et il conseilla la modération, la prudence. Il adressa pourtant à l'intrus, sans rompre avec lui, une exhortation touchante pour qu'il se démît de ses fonctions.

Adalbéron et Gerbert revinrent à la charge: l'Eglise est une, le mal qui se fait dans une de ses parties touche tous ses membres. Il fallait donc que Mayeul maudît l'usurpateur, qu'il le

Digitized by Google

menaçât d'appeler sur sa tête les foudres du Saint-Siége. L'abbé de Saint-Julien de Tours, Eberard, était de cet avis. Mayeul céda ; l'archevêque convoqua les abbés de son diocèse pour leur soumettre la question, le XVI des calendes de septembre [17 août] ; il fit engager Constantin à venir exposer les faits. La mort subite de l'envahisseur, de l'ennemi de la vie monastique, rendit le calme aux esprits.

Abbon, qui fut choisi pour le remplacer, appartenait à une famille noble d'Orléans. Il était en bas-âge quand il fut offert au monastère de Fleury où la pureté de ses mœurs, la gravité de sa conduite, la rapidité de ses progrès dans les lettres le firent aimer de l'abbé, qui lui confia de bonne heure les soins de l'école. Abbon devint un des hommes les plus instruits de son siècle, sans égaler Gerbert, ce qui inspirait aux moines de Fleury des sentiments de rivalité, qui percent dans ces paroles d'Aimoin : « S'il ne posséda pas, comme il l'eût » désiré, la rhétorique et la géométrie, au » moins il effaça tous les contemporains par la » supériorité de sa sagesse. » Elle était si appréciée, que, simple diacre, il fut chargé d'intro-

Digitized by Google

duire la réforme dans le monastère de Ramsay, en Angleterre. Il y répandit l'amour de la vertu et de l'étude; il se concilia l'estime et l'affection des grands du monde et de l'Eglise. A son départ, après deux ans de séjour, les seigneurs le comblèrent de présents, les moines le pleurèrent.

Gerbert, qui n'était pas informé de l'élection, pressa Constantin de venir à Reims avec son nouvel abbé, s'il en avait un, le jour de la fête du saint patron de la ville [1er octobre]. Il était loin de se douter qu'Abbon serait un de ses plus redoutables adversaires.

Huit jours après cette fête [9 octobre], le conseil militaire déclara que Laon serait attaqué le xv des calendes de novembre [18 octobre]. Gerbert en prévint les amis de l'évêque Ascelin, afin qu'ils joignissent leurs forces à celles du roi; il fallait que Bardas et Gocilon se montrassent les dignes frères du captif.

Cette seconde attaque ne fut pas plus heureuse que la première. Gerbert se consolait des ennuis du siége par la lecture du traité d'Aristote *de Interpretatione*, traduit par Boèce. Il pria le moine Thietmar de Mayence, de transcrire quelques lignes qui manquaient dans son exemplaire. Il

Digitized by Google

nous apprend par cette lettre qu'il avait à souffrir à la fois des fatigues de la guerre et de la violence des fièvres. Cette maladie fit de tels progrès parmi les troupes, à la fin de l'automne, que le roi fut obligé de licencier son armée.

Enivré par le succès, Charles se relâcha de la surveillance des captifs. Ascelin s'échappa et courut à Paris pour se justifier de toute complicité avec ceux qui avaient livré sa métropole.

Gerbert, heureux que son ami se fût échappé de *la gueule du lion*, pria l'archevêque de Trèves de lui faire rendre, par l'entremise d'Othon et de l'impératrice sa mère, non pas l'or et l'argent qu'il avait entassés dans son palais, mais les objets dont on ne pouvait décemment se passer, les tentures, les tapis et les autres choses de cette espèce.

Adalbéron survécut peu à la levée du siége; les échecs éprouvés par le roi, le parti dangereux formé contre lui par quelques seigneurs, les ménagements de la cour d'Allemagne envers Charles de Lorraine attristaient son âme. Il voyait son œuvre compromise; une fièvre chaude l'enleva si rapidement, que Hugues, accourant pour empêcher que la ville de Reims ne fût livrée à ses ennemis, trouva l'archevêque mort [989, 23 janvier].

Digitized by Google

Adalbéron fut enterré avec grande pompe. On grava sur sa tombe une épitaphe louangeuse, composée sans doute par son secrétaire. La réforme des clercs dans son diocèse, ses dons aux moines, son aumône perpétuelle pour les pauvres rendirent son nom cher et respectable à la plupart de ses contemporains.

L'histoire plus sévère doit flétrir la conduite de ce prélat envers les derniers Carlovingiens : ils étaient ses maîtres, ses bienfaiteurs; il leur avait juré fidélité, il les trahit.

CHAPITRE XVI.

Arnulfe. — Charles de Lorraine. — Gerbert. — Trahisons.

La mort d'Adalbéron frappa Gerbert comme d'un coup de foudre. Il pensa d'abord que le monde allait retomber dans le chaos. Les ambitions qui s'agitaient autour du siége vacant le rappelèrent à la réalité. Personne n'avait assurément des titres plus sérieux que lui pour aspirer à ce poste élevé :

Digitized by Google

son mérite, les services rendus à la nouvelle dynastie, le vœu formel d'Adalbéron mourant, qui l'avait désigné pour son successeur, du consentement du clergé, des évêques de la province et de quelques grands plaidaient en sa faveur. Mais Gerbert, voulant ménager les cours de France et d'Allemagne, qui n'avaient pas entre elles des relations bien franches, répondait avec réserve aux avances que lui faisaient le roi Hugues et les évêques du voisinage; il n'allait pas voir le prince afin de ne pas prendre des engagements, qui pourraient contrarier les impératrices.

Pendant ces tergiversations, un parti redoutable se formait contre lui : les ennemis de l'archevêque, ceux qu'avaient blessés ses actes et sa conduite dans l'affaire de la succession au trône, en rendaient son secrétaire responsable. Il y avait eu, après le décès d'Adalbéron, un soulèvement contre Gerbert dans la ville de Reims; on l'avait menacé de mille morts. Des personnages influents, dévoués à Hugues, pressaient ce prince de s'attacher les partisans de la famille de Charlemagne, en donnant le siége de Reims à Arnulfe qui le sollicitait. Hugues était indécis; Arnulfe était jeune, ses mœurs étaient décriées; il avait été frappé d'ex-

Digitized by Google

communication pour avoir livré la place de Laon à son oncle, Charles de Lorraine.

Brunon, évêque de Langres, fils d'Abralde, sœur de Lothaire, et de Réginald, comte de Roucy, qui s'était rallié franchement à la nouvelle dynastie, combattait ces objections. Il rappela que l'excommunication avait été levée par l'évêque Ascelin, avec lequel Arnulfe s'était réconcilié après la mort de l'archevêque; il se fit le garant de sa fidélité; il s'engagea comme otage; il donna son frère unique le comte Gislebert, son cousin le comte Guidon, Richard frère d'Arnulfe, et d'autres personnes qui lui étaient chères. L'impératrice Théophanie laissa voir que ce choix lui serait agréable. Hugues, qui avait des remords de son usurpation et qui tenait à plaire à l'impératrice, ne résista plus : il pria les bourgeois de Reims de choisir pour archevêque le bâtard de Lothaire.

Arnulfe, avant sa consécration, jura fidélité au roi; il fit jurer aux habitants de la ville de rester fidèles à ce prince, quand même il embrasserait, lui, le parti de son oncle. Toutes ces précautions ne suffisaient pas pour rassurer Hugues Capet et les évêques. Ils exigèrent un engagement plus solennel et par écrit. A la messe, au moment de

Digitized by Google

recevoir la communion, Arnulfe lut à haute voix ce serment :

« Moi, Arnulfe, par la grâce de Dieu arche-
» vêque de Reims, je promets de garder aux rois
» des Français, Hugues et Robert, la foi la plus
» pure, de leur donner dans toutes les affaires aide
» et conseil, suivant mon savoir et mon pouvoir;
» et de ne jamais donner sciemment, contre ma
» fidélité, à leurs ennemis ni aide ni conseil. Je le
» promets en présence de la divine Majesté, des
» bienheureux esprits et de toute l'Eglise, espérant,
» en récompense de ma fidélité, la bénédiction
» éternelle. Si jamais, ce que je ne veux pas, et
» Dieu m'en préserve! je viole cette promesse, que
» toute bénédiction pour moi se tourne en malé-
» diction, que mes jours soient abrégés, qu'un au-
» tre reçoive mon évêché, que mes amis s'éloignent
» de moi, qu'ils deviennent mes ennemis pour
» toujours! En témoignage de ma bénédiction ou
» de ma malédiction, je signe ce billet que j'ai ré-
» digé, je prie mes frères et mes fils de le signer. »

Hugues prit et garda ce billet.

Gerbert, blessé dans son amour-propre, trompé dans ses espérances, dissimula sa douleur. Il resta dans la ville de Reims, où il était exposé aux sar-

Digitized by Google

casmes de ses ennemis; il rédigea l'acte d'élection, qui prodiguait à son rival heureux toutes les qualités de l'esprit et du cœur; enfin il continua auprès de lui les fonctions de secrétaire.

Cet excès de résignation frappa tout le monde. Gerbert l'expliquait en disant que son père Adalbéron lui avait défendu de s'éloigner de Reims avant de connaître les mœurs, les actes du nouvel archevêque. Mais n'avait-il pas déjà dit et ne répétera-t-il pas au concile de Mouzon que son père mourant l'avait désigné pour son successeur? Gerbert avait de l'aisance, des amis; il pouvait vivre indépendant. S'il restait avec Arnulfe, s'il acceptait auprès de lui un poste de confiance, n'avait-il pas quelque arrière-pensée? le roi l'avait-il chargé de surveiller son maître? Le secrétaire n'était-il pas intéressé à ne pas le détourner d'une voie dangereuse si, par faiblesse ou par affection, il s'y laissait entraîner? Ne lui avait-on pas donné l'espoir de profiter d'une faute qu'il aurait peut-être préparée? En un mot, Gerbert n'allait-il pas jouer le rôle d'espion? Plusieurs de ses contemporains l'en ont accusé; l'accusation a été reproduite avec plus ou moins de vivacité dans les temps modernes et même de nos jours.

Digitized by Google

Les amis de Gerbert, fort inquiets de ce qu'il était devenu à la mort d'Adalbéron, l'interrogeaient sur sa position et lui demandaient son avis sur des questions de philosophie et d'astronomie. Gerbert leur avoue qu'il est atterré, qu'il ne songe plus aux lettres, qu'il a besoin de repos avant de se remettre à l'étude. Cependant il dressa pour un moine, dont le nom nous est inconnu, un calendrier de la longueur des jours et des nuits, aux différents mois de l'année, en France et sur les côtes de l'Hellespont.

Au printemps, il fit un voyage sur les bords de la Moselle; il visita l'archevêque de Trèves, Ecbert, le moine Remi. Nous le retrouvons, au commencement de l'été, avec Ascelin devant la ville de Laon, que le roi Hugues avait attaquée encore une fois. Les chaleurs excessives, des maladies, l'immobilité des ennemis renfermés dans leurs murs rendaient les assiégeants mous et inattentifs. Un jour, vers midi, Charles sortit à l'improviste de la place, tomba sur les soldats de Hugues appesantis par le vin et par le sommeil, en tua un grand nombre et brûla le camp avec toutes les machines de guerre. Ce succès fut exagéré par les amis du prétendant; mais Gerbert assurait que les pertes

Digitized by Google

seraient réparées avec avantage, le VIII des calendes de septembre [22 août]. Le malheur qui survint quelque temps après frappa plus vivement les esprits.

Six mois s'étaient à peine écoulés depuis la consécration d'Arnulfe, qui entretenait avec la cour d'Allemagne des relations peu agréables au roi de France, lorsque Charles entra, la nuit, par trahison, dans la cité de Reims, où l'archevêque avait attiré quelques seigneurs, sous le prétexte de les consulter. Tout fut abandonné au pillage; les églises, entre autres la cathédrale dédiée à la Vierge, furent profanées, les gens riches furent mis en prison; Arnulfe, qui s'était retiré dans la citadelle avec les seigneurs, fut obligé de se rendre, faute de vivres, et conduit à Laon. Au milieu de ce désastre, Gerbert courut risque de la vie. Ses ennemis le signalaient au prétendant comme le conseiller d'Adalbéron; ils le nommaient le faiseur et le défaiseur des rois. Charles négligea de s'en venger; il ne s'assura même pas de sa personne, et le laissa épuisé par la maladie, à demi-ruiné, au milieu d'une population exaspérée, décimée par la famine. Gerbert, qui avait formé le projet d'aller en Italie, fut obligé d'y renoncer. Il ne savait que

Digitized by Google

devenir, où chercher un asile. Le désir d'humilier ses adversaires, de rendre la joie à ses amis, le fit sortir de son abattement. Il écrivit à l'abbé d'Aurillac : « Je ne négligerai rien pour avoir la » position que je souhaite, et je rendrai un jour » de solennelles actions de grâces à Dieu dans le » temple de Sion ! »

Au lieu de se retirer à Paris, auprès de Hugues Capet, il ne s'éloigna pas de Reims, où Charles avait placé une garnison.

Le roi ne douta point qu'Arnulfe ne l'eût trahi. Celui-ci, pour détourner les soupçons, échangeait en public les paroles les plus dures avec son oncle: ils s'appelaient *déserteur*, *traître;* ils feignaient l'un contre l'autre la haine la plus violente. L'archevêque fit même rédiger par Gerbert et il envoya aux évêques une sentence d'excommunication contre les perfides qui avaient livré la ville, contre ceux qui l'avaient pillée. Mais les ménagements dont il usait, à dessein, envers les coupables, en leur abandonnant les provisions qu'ils avaient emportées, en ne flétrissant ni leurs sacriléges, ni les maux horribles qu'ils avaient fait subir aux citoyens pauvres, fortifièrent Hugues Capet dans ses idées. Sur la prière de ce

Digitized by Google

prince, les évêques se réunirent à Senlis, d'où ils lancèrent les imprécations les plus terribles contre les traîtres de Laon et de Reims; ils énumérèrent leurs attentats; ils interdirent le service divin dans les deux églises cathédrales, jusqu'à ce que le mal fût réparé, la justice divine satisfaite. Arnulfe ne joignit pas sa voix à celle de ses confrères; il ne rompit pas avec les coupables.

Les consciences honnêtes étaient troublées dans le clergé du diocèse : plusieurs de ses membres interrogèrent leur archevêque sur la conduite qu'ils devaient tenir. Gerbert leur répondit en termes énigmatiques : « *Rendez à César ce qui* » *appartient à César et à Dieu ce qui appar-* » *tient à Dieu. Laissez les morts ensevelir leurs* » *morts.* Ceci bien compris, vous observerez les » ordres légitimes de l'évêque; vous éviterez » honnêtement les injonctions contre le droit, » quel qu'en soit l'auteur. Laissez les enfants » de Bélial, les enfants des ténèbres user de leur » temps; nous enfants de la lumière, enfants de » la paix qui ne plaçons pas nos espérances dans » l'homme, qui se flétrit comme l'herbe des » champs, nous attendons avec patience l'accom- » plissement de cette parole du prophète: *J'ai*

Digitized by Google

» *vu l'impie exalté s'élever au-dessus des cè-*
» *dres du Liban; je suis passé, et voilà qu'il*
» *n'était déjà plus; je l'ai cherché, et je n'ai*
» *plus trouvé le lieu où il était.* »

Hugues somma l'archevêque de tenir les promesses qu'il lui avait faites aux pieds des autels; Charles lui ordonna, de son côté, de se prononcer pour lui ou de se préparer à l'exil. Cette alternative, s'il en faut croire Gerbert, enfonça le glaive jusqu'au fond de l'âme d'Arnulfe, qui sollicita les conseils, la protection d'Ecbert de Trèves. Mais bientôt, jetant le masque, il refusa les moyens d'évasion que lui offraient les amis des rois; il vécut dans l'intimité de son oncle, distribuant à ses fidèles les biens de son église, forçant les bourgeois de Reims de se parjurer en lui prêtant un serment de fidélité.

Les amis de Charles avaient la prétention de relever l'autorité, de *ressusciter le nom de roi presque mort chez les Français.* Gerbert travaillait activement et en secret, avec quelques personnes fidèles, pour amener ce grand événement. Il engageait ses amis à se tenir prêts ; il écrivait à l'un d'eux : « Il viendra, il viendra, je vous le dis, ce
» jour, et il est proche, où les pensées, les paro-

Digitized by Google

» les, les faits de chacun de nous seront mis à
» l'épreuve. En attendant, ne franchissez pas les
» limites qui vous sont prescrites; ne tranchez
» pas les grandes questions de l'Etat sans l'aveu
» du métropolitain, ne précipitez pas votre ju-
» ment sur des choses dont vous ignorez le but
» et l'intention. Réservez votre prudence et vos
» forces pour le moment où vous me verrez por-
» ter en avant le drapeau victorieux. Alors vous
» opposerez bravement avec nous votre poitrine
» au fer des ennemis! »

Pour fortifier son parti, Gerbert voulut y attirer l'évêque de Laon, dont la famille était puissante. Il lui traça un tableau effrayant des dangers qui le menaçaient: Charles était à la veille de triompher; les évêques condamneraient les rebelles; son évêché serait déclaré vacant, donné à une autre personne. « Ne vois-tu pas les glaives
» suspendus sur ta tête? ne sens-tu pas les béliers
» qui frappent tes entrailles? souviens-toi, je t'en
» supplie, toi qui fus mon tendre et heureux ami,
» souviens-toi de ce qui s'est fait sous mon père
» Adalbéron. Le frère du divin Lothaire Auguste,
» l'héritier du royaume a été chassé du royaume.
» Ses ennemis, c'est l'opinion de bien des gens,

Digitized by Google

» ont été créés rois. De quel droit l'héritier légi-
» time a-t-il été déshérité ? de quel droit a-t-il été
» privé de son royaume ? »

Ascelin, toujours prêt à la trahison, s'il la croyait utile à ses intérêts, ne se laissa pas séduire ; il était trop intelligent pour ne pas comprendre que Charles n'avait aucune chance de réussir. Gerbert s'aperçut qu'il avait commis une faute en abandonnant Hugues Capet. Les partisans secrets et avoués du prétendant le félicitaient de son courage, de la haute position qu'il occupait, ils l'estimaient heureux. Il jugeait plus sainement les choses : il avouait confidentiellement à un ami qu'il était malheureux ; il se recommandait à ses prières pour que Dieu lui fît connaître la vérité, il sollicitait sa visite et lui demandait les œuvres de Cicéron pour se distraire des soucis qui l'accablaient, pour rafraîchir son âme altérée de calme et de repos. La cause de Charles était bien compromise auprès d'un tel défenseur ; la conduite du clergé acheva de la ruiner dans son esprit.

Les évêques de France, après d'inutiles efforts pour détacher Arnulfe de son oncle, portèrent plainte à Rome contre le parjure. Le pape Jean XV, qui avait accueilli avec bienveillance leurs messa-

Digitized by Google

gers, se laissa gagner par les présents des comtes Eudes et Héribert, et, subissant l'influence de Crescentius, qui dominait dans la cité, il différa sa réponse. Après trois jours d'attente, les messagers trop impatients rêvinrent en France, où la conduite du Saint-Père fut jugée avec sévérité. On se demanda si le consentement de Rome était indispensable pour faire le procès d'un prélat rebelle. La trahison d'Arnulfe était évidente; elle soulevait des cris d'indignation dans le peuple, qui rendait tout le clergé responsable de son crime. Ne pouvait-on pas convoquer un concile, déposer le coupable sans y être autorisé par le pape? L'église de Reims ne fournissait-elle pas des exemples de cette nature?

Gerbert fut frappé de ces manifestations. Il recevait des reproches de ses anciens amis; il avait encouru l'anathème lancé contre les adversaires du roi. Il voyait en outre que la contre-révolution ne faisait pas de progrès; il n'avait pas auprès de Charles la position qu'il avait espérée. Des envieux l'attaquaient; il lui revenait de différents côtés que l'on songeait à le dépouiller de ses bénéfices. Il ne fallait plus qu'un rayon de lumière pour éclairer son âme; il le trouva dans un entretien, au châ-

Digitized by Google

teau de Roucy, avec Brunon, évêque de Langres. Ses yeux se dessillèrent, et, avec cette facilité merveilleuse dont les exemples ne sont pas rares, il fit un brusque retour; il abandonna l'archevêque et son oncle. L'héritier légitime du royaume de France ne fut plus qu'un chef de bandits. Gerbert avait des remords d'être considéré comme le complice, comme le conseiller des plus grands crimes; il ne voulut plus être l'organe du diable, par amour pour Charles et pour Arnulfe, ni déclamer en faveur du mensonge contre la vérité; il revint à Paris.

Les fondateurs d'une dynastie, que la voix du peuple n'a pas consacrée, n'ont pas toujours le choix de leurs partisans. Les hommes les plus honnêtes ne sont pas les plus empressés à se ranger sous leur bannière; des esprits moins scrupuleux, moins timorés leur conviennent, pourvu qu'ils soient habiles. Gerbert réunissait toutes les conditions; il fut admis. Il s'empressa d'annoncer sa conversion à l'archevêque de Trèves, auquel il disait avec une satisfaction des plus vives : « Moi, Gerbert qui avais combattu dans l'école » de toutes les vertus avec mon père Adalbéron » d'heureuse mémoire, j'habite à présent le pa-

Digitized by Google

» lais des rois, j'échange des paroles de vie avec
» les prêtres du Seigneur; j'ai été rétabli dans la
» communion de l'Eglise! »

Gerbert aurait voulu sauver les apparences dans cette rupture si leste avec ses amis de la veille; il crut se dégager avec honneur des promesses qu'il avait faites à Charles et à l'archevêque en renonçant aux bénéfices qu'il en avait reçus. Il voulut même se donner le mérite d'avoir agi dans leur intérêt. Il s'était aperçu, disait-il, qu'il ne pouvait pas être utile à la fois à l'oncle et au neveu; il tranchait la difficulté en passant dans un autre camp. Désormais leur bienveillance mutuelle sera gratuite. Il priait Arnulfe de lui conserver les maisons qu'il avait construites à ses frais, leurs meubles, les droits qu'il possédait sur certaines églises. A ces conditions il était prêt à le servir honnêtement. Mais si Arnulfe disposait de ses biens en faveur de ses ennemis, comme on assurait qu'il l'avait projeté lorsqu'il soutenait énergiquement sa cause, les maux présents ne lui permettraient pas d'oublier ceux qu'il avait déjà endurés.

Ainsi se joignait la menace à l'abandon!

Dans un siècle où le sens moral était tellement

Digitized by Google

affaibli, que les écrivains rapportaient, sans en être émus ni étonnés, les actes les plus condamnables, on dut admirer ce *bon tour*, comme l'eût appelé le roi Louis XI, qui savait aussi ruser avec Dieu et avec sa conscience. Gerbert, en rompant avec Charles, ne voulait pas s'aliéner l'impératrice Théophanie : sa cour était la montagne de Sion où il aspirait à dresser sa tente, à chanter le cantique de joie. Il pressa l'évêque de Verdun, Adalbéron, qui devait se réjouir de le savoir rétabli dans la communion de l'Eglise, de solliciter son rappel, d'obtenir que *Lélius*, exilé chez les Helvètes ou les Suèves, fût rendu à son ami.

La négociation, s'il y en eut une, ne marchait pas assez vite au gré de Gerbert, qui, pour la précipiter, adressa une lettre collective au frère, au neveu de l'ancien archevêque de Reims. Il prétendait avoir toujours sacrifié ses intérêts aux intérêts de leur famille ; il les priait, les suppliait, les conjurait, par le nom vénérable de son père Adalbéron, de rappeler à l'impératrice Théophanie sa fidélité inviolable à sa cause, à celle de son fils. Elle ne devait point laisser un serviteur si dévoué devenir le jouet de leurs ennemis, qu'il avait livrés aux railleries, aux mépris des peuples. La

Digitized by Google

prospérité de l'empire des Germains, sa gloire, sa puissance avaient occupé jusqu'à ce jour toutes ses pensées. Ils devaient donc empêcher par leur libéralité que le manque d'honnêteté, l'abandon des bons principes ne fissent un disciple de Catilina de celui qui avait sans cesse pratiqué avec ardeur les préceptes de M. T. Cicéron dans ses loisirs comme dans les affaires.

Un événement imprévu dispensa peut-être Gerbert d'attendre la réponse de ses amis à une lettre si pressante, où il mettait à prix sans détour son dévouement à l'empire d'Allemagne.

La défection de Gerbert, précédée et suivie de celle de quelques personnages importants, avait jeté l'effroi dans la petite cour de Laon. Ascelin, d'accord avec Hugues, saisit ce moment pour proposer à Arnulfe une entrevue. Arnulfe trompé par les promesses, par les serments, par les baisers de l'évêque de Laon, ne douta pas que le roi ne lui rendît ses bonnes grâces, qu'il ne se réconciliât avec son oncle, et, du consentement de Charles, il le vit.

Hugues écouta sa justification ; le fit asseoir à sa table, à sa droite, à la gauche de la reine, il lui prodigua tous les honneurs et jura l'oubli du

Digitized by Google

passé. Arnulfe promit d'engager son oncle à reconnaître l'autorité du prince et à tenir de lui, comme bénéfice, tout ce qu'il avait envahi.

Charles se laissa séduire à son tour par son neveu; il rendit à l'ancien évêque son siége, ses biens propres et lui demanda des gages de sa fidélité. Ascelin s'empressa de le satisfaire : on apporta les reliques des saints les plus vénérés, Ascelin étendit sa main droite sur ces restes précieux et prêta tous les serments qu'on voulut.

Charles ne douta plus. L'évêque profita de son séjour dans la ville pour disposer les habitants à la révolte. Les amis du prétendant en eurent l'éveil; ils dénoncèrent Ascelin, ils conseillèrent au prince de se tenir sur ses gardes. Charles recourut pour les rassurer à une nouvelle épreuve, qui devait être concluante aux yeux des plus incrédules. La nuit de Pâques fleuries, au milieu de la gaîté d'un souper, prenant une coupe d'or, où il avait fait tremper du pain dans du vin, il dit d'un air grave, après quelques instants de réflexion : « Evêque, vous avez béni aujourd'hui des rameaux » verts; vous nous avez offert l'Eucharistie. Je » fais peu de cas des bruits que l'on répand sur » votre compte. Le jour de la passion de N.-S.

Digitized by Google

» Jésus-Christ approche, acceptez ce vase avec le » pain et le vin ; buvez ce qu'il contient en signe » de fidélité à ma personne. Mais si vous n'avez » pas la ferme résolution de garder votre foi, abs- » tenez-vous; ne rappelez pas l'horrible person- » nage du traître Judas. » Ascelin répondit : « Je » prendrai la coupe et je la viderai volontiers. » Ajoutez, répliqua Charles : « Et je garderai fidé- » lité. » L'évêque, buvant, ajouta : « Et je gar- » derai fidélité, autrement que je périsse avec » Judas ! » Il prononça devant tous les convives d'autres imprécations de la même force.

La nuit étant avancée, les convives se retirèrent. Ascelin reparut peu de temps après. Il éloigna, sous divers prétextes, les serviteurs de Charles et d'Arnulfe qui dormaient profondément ; il enleva les épées placées au chevet de leur lit, appela ses complices et leur ordonna de charger de liens les deux princes. Charles, Arnulfe, éveillés en sursaut, voulurent sauter sur leurs armes, s'élancer sur le traître. On enchaîna leur furie, on les coucha sur le lit, on les enferma dans une tour, tandis qu'ils accablaient de malédictions l'évêque, auquel ils reprochaient ses promesses, ses profanations sacriléges. [2 avril 991].

Digitized by Google

Hugues, averti du succès de la ruse, accourut de Senlis pour prendre possession de la place et recevoir les serments du peuple. Les captifs furent conduits dans la prison d'Orléans, où Charles eut la triste consolation d'avoir auprès de lui sa femme Adélaïde, ses deux filles et son fils aîné Louis. Le plus jeune, Charles, qui n'avait que deux ans, fut excepté de la captivité.

Si Gerbert n'a pas trempé dans cette trahison, il en assume, en partie, la responsabilité par la manière étrange dont il la raconte à l'archevêque de Strasbourg; car il en connaissait tous les détails aussi bien que son ami Richer, qui nous l'a transmise. D'après Gerbert, Arnulfe, troublé de l'abandon de ses complices, se serait engagé auprès du roi par de nouveaux serments aussitôt violés. « Mais ceux qui étaient intéressés à la paix, » impatients d'être trompés si souvent, d'être pri- » vés de leurs biens, occupent la citadelle de Laon. » Arnulfe est trouvé parmi les ennemis du roi. »

Peut-on reconnaître dans ces lignes la perfidie la plus horrible d'un siècle fécond en forfaits? La ruine de la famille de Charlemagne, les malheurs d'un prince, qu'il avait proclamé le véritable héritier de la couronne, d'un archevêque, dont il avait

Digitized by Google

eu la confiance et partagé la faute, ne lui inspirent pas une expression de regret, de sympathie.

Charles fut oublié dans sa prison; aucune voix ne s'éleva pour le défendre, pas même celle de son fils du premier lit, qui le remplaça dans le duché de la Basse-Lorraine. Dans le siècle suivant, l'histoire de cette famille malheureuse était tellement oubliée que les chroniqueurs assuraient que Louis et Charles étaient nés dans la tour d'Orléans. Sont-ils morts sans postérité en Allemagne, où ils se réfugièrent après leur délivrance? Les Landgraves de Thuringe, dont la maison s'éteignit en 1248, descendaient-ils de Louis? C'est une question qui n'est pas éclaircie.

Arnulfe fut mieux soutenu que son oncle : en France, comme sur les bords du Rhin, on s'indigna que les canons de l'Eglise fussent violés, que les lois, qui fixaient dans quelles conditions un évêque pouvait être dépossédé de son siége, retenu captif, fussent foulées aux pieds.

Hugues, pour ne pas attirer sur sa dynastie naissante la haine si redoutable du clergé, convoqua dans un synode les prélats qui reconnaissaient son autorité.

Digitized by Google

CHAPITRE XVII.

Concile de Saint-Basle.

[17, 18 juin 991].

A quelque distance de la ville de Reims, on aperçoit les ruines d'un ancien monastère dont l'église, respectée par le temps, est encore debout. C'est dans cette église dédiée à Saint-Basle, que se réunirent les Pères du concile ; c'est là que devaient s'agiter de hautes questions, se poser des principes qui passionnent, même de nos jours, les esprits.

Gui, évêque de Soissons, Adalbéron ou Ascelin, évêque de Laon, Hervé, évêque de Beauvais, Godesman, évêque d'Amiens, Ratbod, évêque de Noyon, Eudes, évêque de Senlis, Daïbert, métropolitain de Bourges, les suffragants de l'archevêché de Lyon, Gauthier, évêque d'Autun, Brunon, évêque de Langres, Milon, évêque de Mâcon, l'archevêque de Sens, Siguin, avec ses évêques, Arnoul d'Orléans, Herbert d'Auxerre, et les abbés

Digitized by Google

de plusieurs monastères, ouvrirent le synode le xv des calendes de juillet (17 juin) de l'année 991.

L'archevêque Siguin, respectable par sa vertu, par son mérite et par son âge, fut nommé président; les fonctions de promoteur furent conférées à l'évêque d'Orléans, Arnoul, qui avait une grande réputation de savoir et d'éloquence.

Les actes authentiques de cette assemblée ne sont pas arrivés jusqu'à nous. On ne possède plus que le récit de Gerbert, intéressé à présenter les faits sous un jour favorable à sa cause. De là des attaques violentes contre sa mémoire par les écrivains ultramontains, Baronius à leur tête; de là des doutes sur sa véracité, sur la confiance que doit inspirer son œuvre, qui n'a pas été insérée jusqu'au xviiie siècle dans les recueils des conciles. Mansi est le premier qui l'ait imprimée sans aucune suppression.

Gerbert avoue dans le prologue qu'il ne répète pas avec une exactitude parfaite tout ce qui s'est dit dans l'assemblée de Saint-Basle; il abrége quelquefois les discours; d'autres fois, il met sous une forme oratoire et suivie des paroles échangées dans des entretiens des Pères; il cherche à exprimer leur pensée, à reproduire la physionomie du

Digitized by Google

synode. Il proteste de son amour de la vérité, de son impartialité.

Ce qui est certain, c'est que ses contemporains ne lui ont pas reproché d'avoir altéré les faits. Richer peut nous être suspect à cause de son affection pour Gerbert; mais tous les Pères du concile vivaient quand ce récit fut connu du public. Les défenseurs de l'accusé, les amis du Saint-Siége étaient nombreux; ils ont laissé des écrits, ils auraient aisément convaincu l'auteur de mensonge, s'il se fût écarté de la vérité. Leur silence est donc un témoignage éclatant en faveur de son exactitude. On ne peut pas dire, à cause de la hardiesse de quelques opinions sur la papauté, que les centuriateurs de Magdebourg, qui les premiers ont imprimé les actes de ce concile [1], les ont falsifiés; deux manuscrits fort beaux, sans rature, du XIe siècle, dont l'un est à Leyde, l'autre à Wol-

[1] Centur. Magdeb. X, 457; 1570. En 1600, on en fit une édition in-12, à Francfort, chez les héritiers d'André Wechel. Varin l'a reproduite dans le tome I de ses Archives administratives de la ville de Reims, en doutant de l'authenticité du texte. Pertz a collationné les deux manuscrits de Leyde et de Wolfenbuttel, que nous avons eus nous-même entre les mains pendant plusieurs mois.

Digitized by Google

fenbuttel, et qui appartenaient, le premier à l'abbaye de Micy, l'autre à celle de Reims, détruisent cette accusation, qu'avaient déjà repoussée les Bénédictins et le savant Mansi.

A la fin du xe siècle, l'autorité du Saint-Siége rencontrait encore des contradicteurs, dont les idées nous seraient mieux connues si Gerbert eût composé le traité qu'il promettait sur l'organisation de l'Eglise et le pouvoir de l'évêque de Rome. Cette question est celle qui nous intéresse le plus dans ce procès. Ce qui éveille notre curiosité, ce n'est pas le degré de culpabilité d'Arnulfe, dont la trahison n'est pas douteuse, ce sont les principes débattus dans le synode, qui se résument dans cette question : Est-ce aux évêques, est-ce au pape qu'appartient le gouvernement de l'Eglise ? Le pouvoir est-il aristocratique ou absolu ?

L'Eglise de France, tout en se soumettant à la suprématie du pape, avait soutenu qu'elle avait le droit de régler sa discipline, ses affaires intérieures. Cette doctrine fut ébranlée au IXe siècle par les *fausses décrétales*, dont l'origine est peu connue. D'après quelques personnes, un certain Isidore d'Espagne, appelé *Mercator* ou *Peccator*, est l'auteur de cette compilation, qui aurait été

Digitized by Google

introduite chez les Francs par Riculphe, évêque de Mayence ; d'autres la font venir d'Italie, et veulent qu'Ingelram, évêque de Metz, en ait inséré le premier quelques fragments parmi des canons authentiques; il en est enfin qui assurent qu'il ne faut attribuer les *fausses décrétales* ni à l'Espagne ni à l'Italie, et qu'elles ont été fabriquées, de 840 à 847, dans la Gaule, où elles paraissent d'abord. Ils ajoutent que les idées émises par le faussaire étaient conformes à l'esprit général du siècle, que les besoins du temps en exigeaient le triomphe. Sans entrer dans l'examen des faits, nous pouvons dire que cette compilation avait un caractère immoral, parce qu'elle était un mensonge. Il faut pourtant reconnaître que le faussaire se proposait un but honnête, à savoir de fortifier les liens de la discipline ecclésiastique, comme il le dit formellement [1].

On y trouve des lettres apocryphes de soixante

[1] Quatenus ecclesiastici ordinis disciplina in unum coacta atque digesta et sancti præsules paternis instituantur regulis, et obedientes ecclesiæ ministri vel populi spiritualibus imbuantur exemplis et non malorum hominum pravitatibus decipiantur.

Digitized by Google

papes, depuis saint Pierre jusqu'à saint Sylvestre [314], et des lettres, les unes vraies les autres supposées, de divers papes, depuis saint Sylvestre jusqu'à Zacharie [741]. Elles ont fait une plaie irréparable à la discipline de l'Eglise par les maximes nouvelles qu'elles ont introduites touchant les jugements des évêques et l'autorité du pape, assure l'abbé Fleury.

Cette doctrine se répandit peu à peu, sans bruit. Le pape Nicolas Ier essaya de l'appliquer dans la lutte des deux Hincmar, l'oncle et le neveu, celui-ci évêque de Laon, l'autre archevêque de Reims. L'archevêque, qui n'était pas assez versé dans la critique pour démontrer la fausseté des textes allégués par le Saint-Siége, les rejetait comme contraires aux traditions de l'Eglise de France. Ses écrits perpétuèrent son esprit dans la Gaule, tandis que les moines, comblés des faveurs de Rome, propageaient les *fausses décrétales*, qui finirent par entrer dans les recueils des conciles, comme si elles étaient authentiques; mais les compilateurs eurent la maladresse de conserver les anciens canons à côté des nouveaux, ceux des conciles d'Afrique, rejetant les réclamations exagérées du Saint-Siége, à côté des *décrétales*

Digitized by Google

qui ne leur refusaient rien. Ainsi se trouvaient dans le même arsenal des armes au service des partis opposés, comme on le vit au concile de Saint-Basle.

Arnoul d'Orléans prit le premier la parole : il dit que la justice, l'impartialité devaient diriger l'assemblée, que la défense jouirait d'une liberté absolue. Il raconta l'espèce d'horreur qu'il avait éprouvée à la nouvelle de la trahison de la ville de Reims par son archevêque, l'indignation manifestée contre le clergé par le peuple, qui le rendait complice ou du moins responsable du crime, à cause de sa lenteur à le punir, et il engagea ceux qui connaissaient les faits à les exposer avec sincérité.

Le vénérable Siguin demanda, si la culpabilité d'Arnulfe était reconnue, que la peine de mort ne fût pas prononcée contre lui. Après quelques difficultés, on décida que le coupable serait recommandé à la bienveillance des rois.

Les plaintes touchantes de Brunon de Langres, cousin de l'accusé, qui s'était fait le garant de sa fidélité, le danger auquel il avait exposé sa personne et les otages qu'il avait donnés, la lecture de la promesse solennelle faite par Arnulfe aux

Digitized by Google

pieds des autels émurent profondément l'assemblée. On fit entrer le prêtre Adalger, qui avait ouvert les portes de la ville. Sa déposition était de la plus haute importance. Les amis d'Arnulfe avaient tenté de le gagner, et sur son refus de parler dans leur sens, ils avaient voulu l'assassiner. Adalger ayant juré de dire la vérité, exposa les détails de la trahison : il avait résisté aux avances du chevalier Dudon, émissaire de Charles, il n'avait cédé qu'aux injonctions d'Arnulfe lui-même. Arnulfe, pour colorer cette perfidie, lui avait fait prêter serment au duc Charles. Arnulfe lui avait remis de ses propres mains, les clefs de la ville; c'était par l'ordre d'Arnulfe, qu'il avait ouvert les portes. Sa main n'avait été que l'instrument de la main de l'archevêque. « Si quel-
» qu'un de vous, ajouta-t-il, pense qu'il en a été
» différemment, s'il me juge indigne d'être cru
» sur parole, qu'il s'en rapporte à l'épreuve du
» feu, de l'eau bouillante, du fer rouge, que je
» suis prêt à subir. »

Eudes, évêque de Senlis, appuya ce récit par la lecture de l'anathème qu'Arnulfe avait lancé contre les ennemis de la ville de Reims. Il fit ressortir la mollesse des plaintes, les conces-

Digitized by Google

sions faites aux pillards; il les mit en relief en les comparant à l'anathème énergique rédigé à Senlis par les évêques.

Le crime était manifeste. Arnoul d'Orléans proposa d'entendre les défenseurs de l'accusé avant de prononcer la sentence; Siguin fut de son avis. Pour enlever aux ennemis du concile tout prétexte d'attaquer plus tard ses actes, il ordonna, au nom du Dieu tout-puissant, de son Fils, du Saint-Esprit, au nom de la B. Marie toujours Vierge, de tous les Saints de ne rien cacher de ce que l'on savait de l'innocence ou de la culpabilité du prévenu.

Cet incident jeta quelque agitation dans l'assemblée. La plupart des assistants pensaient qu'il n'y avait point à hésiter, que les preuves étaient évidentes. D'autres, au contraire, se réjouissaient dans l'espoir de défendre l'accusé. Ce n'étaient pas les clercs de l'église de Reims, qui, par pudeur, n'osaient pas déposer contre leur archevêque ni, par la conviction de son crime, se déclarer pour lui, mais des hommes instruits et diserts: Jean, écolâtre d'Auxerre, Romulfe, abbé de Sens, Abbon, recteur de Fleury-sur-Loire. L'ignorance des faits, la crainte d'encourir l'anathème, peut-être

Digitized by Google

aussi le désir de briller les excitaient à prendre la parole.

On apporta de divers côtés de nombreux volumes et la discussion commença.

Voici les moyens les plus puissants de la défense : Arnulfe doit, avant tout, être rétabli sur son siége; il faut lui adresser une sommation légale de comparaître devant ses juges; le pontife romain doit en être informé; les accusateurs, les témoins, les juges doivent être examinés, choisis dans un grand concile.

Ces motifs de nullité étaient puisés la plupart dans les fausses décrétales. La partie adverse répliquait avec vigueur que de ces conditions les unes avaient été remplies, les autres étaient inutiles, d'après les décisions de plusieurs synodes, surtout de ceux d'Afrique.

L'accusateur était digne de foi, c'était un prêtre; le prévenu avait été cité à comparaître non pas depuis six mois, mais depuis plus d'une année. Le rétablir sur son siége était inutile, puisque, après avoir refusé de répondre pendant un an, il n'avait plus le droit, d'après les canons, de se faire entendre.

On justifiait sa captivité par des exemples pris

Digitized by Google

dans l'histoire de l'Eglise. Lecture faite des lettres écrites à Rome par le roi Hugues et par les évêques de son royaume pour prier le pape de juger cette affaire, les défenseurs d'Arnulfe demandèrent la date de l'envoi de ces lettres, l'accueil qu'avaient reçu ceux qui les avaient portées.

L'envoi remontait à onze mois. Le pape avait d'abord accueilli avec faveur les messagers, puis il s'était laissé gagner par les présents du comte Héribert et, après trois jours d'attente, ils étaient revenus sans avoir de réponse.

Les clercs de Brunon confirmèrent le fait par un fait analogue. Ils étaient allés à Rome solliciter les anathèmes du Saint-Père contre des gens qui retenaient leur seigneur évêque prisonnier. Les ministres du Saint-Siége demandèrent d'abord la somme de *dix sous d'or*. Comme on leur dit avec dérision que si l'argent pouvait racheter le captif, on ne refuserait pas *mille talents*, le Pontife leur répondit lui-même que Dieu pour qui il avait été arrêté n'avait qu'à y pourvoir.

Il y eut à ce sujet des conversations fort animées. Arnoul d'Orléans parla beaucoup et avec force, tantôt en s'adressant au synode tout entier, tantôt en causant avec ses plus proches voisins. Il

Digitized by Google

déclara hautement qu'il fallait respecter l'Eglise de Rome, à cause du souvenir de saint Pierre et accepter les décrets de ses pontifes, qui seraient d'accord avec les décisions du concile de Nicée; mais il demanda si le silence de Rome ou une nouvelle constitution de sa part annulait les canons et les décrets antérieurs; car alors Rome se taisant, toutes les lois, tous les décrets antérieurs devaient se taire, et avec une nouvelle constitution à quoi servaient les lois promulguées, puisque tout se faisait suivant le caprice d'un seul homme? Il ne voulait pas, disait-il, attaquer les priviléges du Saint-Siége, mais prendre des précautions contre les sujets indignes qui pourraient l'occuper. Après avoir rappelé les temps glorieux des Léon, des Grégoire-le-Grand, des Gélase, des Innocent et de tous ces pontifes qui avaient rempli le monde de l'éclat de leur science et de leurs vertus, il écrasa de son mépris les papes qui, dans les dernières années, s'étaient abandonnés à toute espèce de désordres.

La satire était vive et juste. Nous devons ajouter que son silence sur la papesse Jeanne, dont les protestants devaient faire grand bruit au XVIe siècle, prouve que c'est une fable qui a été inventée

Digitized by Google

plus tard. Ce qu'il faut reprocher à l'évêque d'Orléans, c'est de s'être laissé entraîner trop loin par la véhémence de son discours quand il s'écriait : « Quel est cet homme assis sur un trône élevé, » revêtu d'habits reluisant d'or et de pourpre? » quel est-il à votre avis? s'il manque de charité, » s'il n'est enflé que de science, c'est l'Antechrist, » assis dans le temple de Dieu et se montrant » comme Dieu. S'il n'a pour soutien, pour piédestal ni la charité ni la science, il est dans » le temple de Dieu comme une statue, comme » une idole; lui demander des réponses, c'est » consulter un marbre. »

A qui donc s'adresser? Aux primats de France, aux évêques instruits et vertueux que possèdent la Belgique et la Germanie, si les affaires de la politique le permettent. Puis il reprend : « Aujourd'hui, s'il en faut croire la renommée, presque » personne ne sait même lire, à Rome, et pourtant sans cette connaissance on peut à peine » être portier. De quel front un de ces hommes » osera-t-il enseigner ce qu'il n'a pas appris? Dans » les autres prélats l'ignorance est tolérable jusqu'à un certain point, en comparaison du Pontife romain qui doit juger de la foi, de la vie,

Digitized by Google

» des mœurs, de la discipline des évêques, enfin
» de tout ce qui touche à l'Eglise catholique uni-
» verselle. »

Arnoul démontre ensuite que Rome n'a pas à se plaindre de la violation de ses droits : l'affaire lui a été soumise en temps convenable, le silence du pape ne peut pas empêcher de procéder au jugement, car des évêques, entre autres Egidius et Ebbon de Reims, ont été déposés sans consulter le Saint-Siége. Il faut écouter Rome si elle est juste ; sinon la voix même d'un ange ne devrait pas être entendue. Et si Rome se tait, les lois anciennes parleront assez haut. Mais quel temps malheureux que celui où l'on est privé de l'appui du Saint-Siége! A quelle ville recourir quand on voit la maîtresse de toutes les nations dénuée des secours humains et divins? On est forcé de l'avouer ; après la chute de l'empire, Rome a perdu l'Eglise d'Alexandrie; elle a perdu celle d'Antioche et pour ne rien dire ni de l'Afrique ni de l'Asie, l'Europe elle-même se sépare maintenant de la communion. Car Constantinople s'en est détachée, les provinces intérieures de l'Espagne ne reçoivent pas ses décisions. Arnoul termine cette violente sortie en concluant que, d'après le concile de Carthage,

Digitized by Google

le synode de Reims a un nombre de juges suffisant pour trancher la question qui lui est soumise.

Ce discours ne tendait à rien moins qu'à briser l'unité catholique, ce qui n'était pas assurément dans la pensée de l'évêque d'Orléans. Si l'autorité n'était plus attachée au Saint-Siége, si elle résultait des vertus de l'homme qui l'occupait, sa primauté n'était ni solide ni durable; ses ennemis pouvaient toujours la contester, ce n'était plus qu'un vain titre dépendant du caprice d'un parti. L'Eglise perdait sa force; le clergé tombait dans le schisme; l'avenir de la civilisation était menacé. Hugues-Capet, a-t-on dit de nos jours, voulait établir en France une Eglise nationale, et Arnoul d'abord, puis Gerbert avaient adopté ses idées dans l'espérance d'obtenir le patriarchat. Une affirmation de cette nature devrait être soutenue par des preuves sérieuses, et l'on n'en donne pas.

Personne à Saint-Basle ne protesta contre ces principes dangereux. Les avocats d'Arnulfe s'avouèrent vaincus; ils demandèrent pardon aux Pères du concile de les avoir si longtemps fatigués, ajoutant qu'ils n'avaient pris la parole que pour obéir à leurs injonctions, pour ne pas tomber sous

Digitized by Google

l'anathème dont ils avaient menacé ceux qui garderaient le silence.

Il fallait entendre les explications de l'accusé; Arnulfe fut introduit.

L'évêque d'Orléans lui représente avec douceur les bienfaits du roi, l'ingratitude dont il les a payés.

Arnulfe nie qu'il ait jamais agi contre son roi; c'est au contraire à cause de sa fidélité, de la fidélité de son clergé et de son peuple qu'il a été arrêté dans sa ville par ses ennemis. L'évêque lui confronte le prêtre qui a reçu les clefs de sa main, qui a ouvert les portes par son ordre. Il répond que le prêtre débite des mensonges médités à loisir. Adalger insiste. Personne ne l'a poussé à attaquer son évêque; il lui a toujours été très-fidèle; il aurait pu s'enfuir. Arnulfe se plaint d'être entre les mains de ses ennemis, il n'a jamais vu un évêque ainsi traité; il ne sait que répondre. On ne lui a laissé ni ses moines, ni ses clercs, ni ses abbés pour recevoir ses ordres. « Et que veux-tu leur » commander, reprit Arnoul; de te disculper? » mais tes clercs, tes abbés sont ici; on leur a » non-seulement permis, mais ordonné de te dé- » fendre. » Arnulfe répéta qu'il n'avait jamais

Digitized by Google

vu un évêque traité de la sorte. Il n'avait pas l'esprit assez libre pour répondre ; parmi tant de savants un homme instruit, s'il était à sa place, paraîtrait un insensé.

« Pourquoi, lui dit Guido, évêque de Soissons, » as-tu refusé tant de fois, quand tu étais libre, » de te rendre à l'appel du roi et des évêques? — » J'étais accusé auprès du roi, je n'osais pas aller » où l'on m'appelait. — Ce n'est pas exact, reprit » Guido. Je t'engageai moi-même, pour la troi- » sième fois, près de Laon, en présence de plu- » sieurs clercs et laïques, gens d'honneur, à te » rendre à cette invitation... Je t'offris mon frère » Gauthier comme otage, mon père et moi comme » tes guides et tes protecteurs. » Guido répéta quelques détails de la trahison, les promesses faites par Arnulfe en langue vulgaire au roi Hugues.

L'accusé rougissait, se défendait comme il pouvait.

Le concile fit appeler Rainier qui avait eu toute la confiance d'Arnulfe. Rainier l'accusa publiquement de parjure contre lui, contre sa femme et son fils. Il rappela durement à l'accusé ses trahisons, l'entretien qu'il avait eu avec lui sur les

Digitized by Google

bords de l'Aisne, au sujet de Louis, fils de Charles, qu'il aimait éperdûment, « Va, lui dit-il enfin; » avoue tes crimes aux évêques, afin qu'après » avoir perdu ton corps, tu sauves au moins ton » âme par la pénitence... Si tu ne le veux pas, » moi je les exposerai devant le concile, devant le » peuple, qui se presse à la porte, et j'en dé- » voilerai d'autres qui ne sont pas connus. Je » prouverai par serment l'exactitude de mes dé- » clarations; un de mes hommes marchera sur » des socs rouges, pour montrer que le juge- » ment de Dieu te condamne. »

Quelques abbés dirent qu'il fallait permettre à l'accusé de se retirer à l'écart avec des personnes de son choix, pour préparer ses réponses. Qui l'empêche de le faire? répliqua l'évêque d'Orléans.

L'accusé désigna le vénérable Siguin, Arnoul, Brunon, Gotesman. On ferma soigneusement les portes; et ils descendirent dans la partie la plus secrète de la crypte.

En leur absence, la conversation s'anima; les uns citaient les canons de divers conciles dans des questions analogues; d'autres parlaient des relations de l'accusé avec l'impératrice Théophanie et les ennemis du roi.

Digitized by Google

Après quelques temps, les Pères qui étaient restés dans le synode furent mandés dans la crypte. Ils apprirent, les larmes aux yeux, qu'Arnulfe s'était jeté aux pieds de leurs confrères, qu'il avait fait l'aveu de ses crimes, qu'il s'était déclaré indigne du sacerdoce. Ils voulurent que la confession fût répétée, en leur présence, par l'accusé lui-même. Au nom terrible du Dieu tout-puissant, sous la menace d'un effroyable anathème, ils lui ordonnèrent de ne céder à aucun sentiment de crainte, de ne pas s'accuser lui-même. Ils sauraient bien le soutenir et lui rendre son siége malgré les rois; qu'il ne songeât qu'à dire la vérité.

Arnulfe remercia les évêques et persista dans ses aveux. On lui demanda, vu la gravité de l'affaire, de laisser assister à sa confession les clercs et les abbés les plus savants et les plus pieux, qui s'engageraient par serment à ne rien révéler. On les consulterait sur la décision à prendre, et, au besoin, ils pourraient attester, dans la suite, l'exactitude des faits.

Arnulfe réfléchit quelque temps, puis il y consentit.

Trente clercs et abbés reçurent, sous la foi du

Digitized by Google

serment, la confession du coupable. Arnulfe sortit. On s'occupa de sa déposition, de la manière de la prononcer, en gardant le secret sur ses aveux et en satisfaisant le peuple et le clergé. Il fut arrêté que l'on rédigerait un acte d'abdication qu'il signerait et qu'il lirait publiquement, à haute voix, pour qu'il ne parût céder ni à la force ni à la violence; puis on se sépara.

Les évêques se réunirent, le lendemain, dans la basilique de Saint-Basle.

Ils étaient fort émus : la famille, la jeunesse de l'accusé, la ruine de l'un de leurs frères, la honte qui en devait rejaillir sur la dignité sacerdotale les touchaient vivement. Chacun d'eux considérait cette affaire comme une affaire personnelle.

Au milieu des plaintes, des regrets exprimés, on annonça l'arrivée des rois avec les grands de la cour. Les princes remercièrent les évêques du zèle qu'ils avaient montré pour le maintien des droits de la couronne; ils demandèrent un exposé rapide des faits.

L'évêque d'Orléans déclina leurs éloges. Il faut sans doute veiller en tout temps au salut des princes, mais celui de leur frère les avait surtout préoccupés. Ils n'avaient eu qu'un désir : c'était

Digitized by Google

de reconnaître son innocence. Les débats, l'aveu du prévenu lui-même avaient prouvé sa culpabilité. Au reste, on allait l'appeler afin qu'en présence du peuple, il fût son témoin et son juge.

Arnulfe fut introduit; les portes de l'église furent ouvertes à la foule, qui se pressait autour de l'édifice. Quand le silence fut établi, l'évêque d'Orléans dit au prévenu : « Vois-tu tous les re-
» gards fixés sur toi? pourquoi ne parles-tu pas
» pour te défendre? » — Et comme le coupable balbutiait des paroles incohérentes, difficiles à comprendre, l'évêque reprit : « Es-tu encore dans
» les dispositions dans lesquelles nous t'avons
» laissé hier au soir? » — « J'y suis. » — « Veux-
» tu renoncer à l'honneur de l'épiscopat dont tu as
» abusé jusqu'à présent? » — « Comme vous le
» dites. »

Alors Brochard, comte de Corbeil et de Melun : « Qu'est cela *comme vous le dites?* Qu'il s'énonce
» clairement, qu'il avoue son crime sans détour,
» afin qu'il ne dise pas plus tard, que les évêques
» lui ont prêté les crimes qu'ils ont voulu et qu'il
» nie en avoir fait l'aveu. » — Arnulfe : « Je dis et
» je confesse ouvertement que j'ai erré, que je me
» suis écarté de la fidélité que je devais au roi. Je

Digitized by Google

» vous prie de vous en rapporter à ce que dira
» le seigneur Arnoul ; je le prie d'exposer lui-
» même la cause. » — Arnoul prenant la parole :
« L'accusé est naturellement taciturne, et de
» plus il a honte de répéter en public les aveux
» qu'il nous a faits sous le sceau du secret. Qu'il
» vous suffise de connaître ce dont il convient en
» présence de tout le monde, à savoir, qu'il n'a
» point gardé les serments qu'il a prêtés aux rois,
» qu'il a publiquement agi contre la teneur de
» sa promesse écrite. »

« Cela ne me suffit pas, répliqua le comte Bro-
» chard, s'il n'avoue ou s'il ne nie publiquement
» qu'il vous a déclaré avoir commis la trahison,
» afin qu'on puisse élire un autre archevêque à
» sa place. » — « Vous n'aurez pas ici, » répondit
l'évêque d'Orléans, « la même autorité que les
» prélats auxquels seuls on doit une confession
» entière. Arnulfe nous a fait l'aveu de ses fautes,
» il se déclare publiquement indigne de l'épisco-
» pat ; il reconnaît, en présence de l'Eglise, qu'il
» est tellement coupable à l'égard du roi, qu'il est
» indigne de tous les honneurs dans ce monde.
» Cela doit vous satisfaire. » Et se tournant vers
Arnulfe : « Eh bien ! conviens-tu de ce que j'ai

Digitized by Google

» dit en ton nom? » — « Oui, j'admets, j'avoue
» toutes vos paroles. » — « Prosterne-toi donc
» devant tes maîtres, devant tes rois contre lesquels
» tu as commis un crime inexpiable; avoue ton
» péché, demande grâce pour la vie. »

Arnulfe se prosterne; il étend ses bras en forme de croix, il supplie les princes, en pleurant, en gémissant, de lui faire grâce de la vie et des membres. Ce spectacle arrache des larmes et des soupirs aux Pères du synode. Le vénérable Daïbert, archevêque de Bourges, se jette aux pieds des rois; il les conjure par les prières les plus humbles de laisser la vie au coupable. — « Qu'il vive, en
» votre considération, répondent les deux prin-
» ces; qu'il passe le reste de ses jours, sous notre
» garde, sans craindre ni le fer ni les chaînes,
» pourvu qu'il n'essaie pas de s'enfuir. »

Cette restriction ne plut point aux évêques; il était facile de conseiller la fuite à un jeune homme et de l'exposer ainsi à la mort. Ils insistèrent, et il fut convenu qu'il n'aurait pas à redouter le supplice, s'il ne le méritait point par de nouveaux actes.

Arnulfe fut relevé. Il attendait sa déposition d'un air hébété. On lui demanda s'il voulait être

Digitized by Google

déposé avec la solennité prescrite par les canons. Il déclara s'en remettre à la décision des évêques. Alors il rendit au roi ce qu'il en avait reçu, c'est-à-dire le bâton pastoral; il plaça les insignes de sa dignité aux pieds des évêques, en les priant de dresser un acte d'abdication conforme à celui qu'avait signé Ebbon dans de pareilles circonstances. Arnulfe reconnaissait que sa fragilité, ses péchés secrètement avoués à ses juges le rendaient indigne des fonctions épiscopales ; il y renonçait pour toujours, ne se réservant pas même le droit de réclamer dans l'avenir ou de protester contre son abdication. Il lut publiquement cette déclaration; il la signa ainsi que les évêques présents qui ajoutèrent à haute voix : « *Suivant ton* » *aveu et ta signature*, n'exerce plus ton minis- » tère! » On délia le peuple et le clergé de Reims du serment de fidélité, afin qu'ils eussent le droit de se donner à un autre archevêque.

Le prêtre Adalger vint à son tour se jeter aux pieds des rois; il se plaignit d'être privé de la communion pour avoir obéi aux ordres de son maître, auquel il ne pouvait pas résister. Les évêques, Brunon surtout, cousin d'Arnulfe, lui reprochèrent durement son crime. « C'est toi, ce

Digitized by Google

» sont tes semblables qui, par vos mauvais con-
» seils et par vos mauvais actes, avez perdu ce
» jeune homme, et tu chanteras tandis qu'il ver-
» sera des larmes! »

Adalger convint de ses fautes. On lui donna le choix entre l'anathème ou la déposition; car il était venu au concile avec la promesse formelle qu'il n'aurait pas à souffrir de violence. Il hésita longtemps : enfin, il préféra la déposition à l'anathème. Les évêques, sans pitié pour ce misérable, le dépouillèrent des insignes de la prêtrise, ne lui laissant que la communion laïque et le soumettant à la pénitence. Quant aux sacriléges, aux traîtres qui n'avaient fait satisfaction ni de gré ni de force, on renouvela contre eux les anathèmes.

Le concile avait terminé ses opérations. Toutes les formalités exigées par les canons vrais et authentiques de l'Eglise avaient été fidèlement observées. Il ne restait à l'accusé qu'un seul moyen d'obtenir la révision de son procès, c'était de faire appel au Saint-Siége, dans les délais prescrits par les lois. Il ne le fit pas; dès lors sa condamnation était irrévocable.

La clôture du synode fut prononcée au milieu de l'approbation générale.

Digitized by Google

Arnulfe, escorté par les soldats de Hugues Capet, s'achemina tristement vers la prison d'Orléans, tandis que le peuple et le clergé de Reims se réunissaient aux joyeux sons des cloches pour élire son successeur!

CHAPITRE XVIII.

Gerbert archevêque de Reims.

Au moment où ses longs désirs étaient près de se réaliser, Gerbert fut saisi d'effroi : les accusations qui devaient fondre sur lui de son vivant, celles qui poursuivraient sa mémoire dans la postérité, les tourments qu'il aurait à subir se présentèrent à son imagination. Il voulut s'éloigner de Reims pour échapper à l'honneur qu'il avait ambitionné. Le roi, instruit par l'expérience, averti par l'évêque de Verdun, devait placer à la tête de ce diocèse un homme intelligent et dévoué; il recommanda l'ancien secrétaire d'Adalbéron, qui fut solennellement proclamé malgré sa résistance.

L'assemblée qui le nomma se composait de per-

Digitized by Google

sonnes qui, trois années auparavant, avaient choisi son prédécesseur. Pour expliquer la nouvelle élection, sans divulguer, comme on l'avait promis, la véritable cause de la déposition d'Arnulfe, ceux qui étaient chargés d'en rédiger la formule, où l'on reconnaît le style de Gerbert, se rejetèrent sur la justice cachée de Dieu, sur des distinctions pleines de subtilité. Ils disaient qu'en choisissant Arnulfe, ils avaient cédé aux exigences de la multitude, dont la voix, d'après l'Ecriture sainte, est la voix de Dieu. Ils s'étaient laissé tromper par la lettre; ils n'avaient pas compris l'esprit de la parole divine. Assurément cette voix du peuple qui criait : *crucifie! crucifie!* n'était pas la voix de Dieu. Toute voix du peuple n'est donc pas la voix de Dieu; et ce ne sont pas les vœux, les désirs de tout le clergé, de tout le peuple qu'il faut consulter dans le choix d'un évêque, mais uniquement ceux des personnes simples, pures, que n'excite pas l'attrait d'un intérêt personnel. C'est là ce que recommandent les saints Pères; c'est là ce que faisaient le peuple et le clergé de Reims, dévoués à Dieu, en choisissant pour archevêque, de l'avis des rois, l'abbé Gerbert, d'un âge mûr, instruit, prudent, affable, miséricor-

Digitized by Google

dieux, Gerbert, dont la vie et les mœurs leur étaient connues depuis sa jeunesse, dont ils avaient souvent éprouvé la science dans les choses divines et humaines.

Ce choix, bientôt suivi du titre d'archichancelier donné par le roi au nouvel archevêque, ces éloges excitèrent des protestations énergiques de la part des amis d'Arnulfe, des partisans de la dynastie des Carlovingiens. Elles ne furent pas écoutées.

Le nouveau prélat fit, avant d'être consacré, une profession de foi, par laquelle il reconnaissait les mystères de la Trinité, de l'Incarnation, de la Rédemption et de la Résurrection. Il déclara, qu'il ne condamnait ni le mariage, ni les secondes noces, ni l'usage de la viande ; ce qui nous laisse penser qu'il y avait déjà des Manichéens en France. Il confessait qu'il n'y avait pas de salut hors de l'Eglise catholique ; enfin il admettait l'autorité de quatre conciles confirmés par l'Eglise. C'étaient sans doute le concile de Nicée, le premier concile général de Constantinople, ceux d'Ephèse et de Chalcédoine, qu'un grand pape, saint Grégoire, comparait aux quatre Evangiles. Le Saint-Siége en admettait huit. L'Eglise

Digitized by Google

de France se séparait-elle de lui sur ce point important? Etait-ce un calcul de Gerbert, d'accord avec les rois, pour contester la validité du cinquième concile général, où Rome entrait en lutte avec les Grecs, et posait les fondements de son indépendance et de sa grandeur future?

Les cérémonies de la consécration étaient achevées depuis quelques jours, lorsque Léon, abbé de Saint-Boniface, légat du pape, arriva à Aix-la-Chapelle, avec la mission d'instruire l'affaire de Reims. Il était trop tard!

Léon écrivit aux rois. Il n'en reçut pas de réponse. Il revint à Rome, où les rois et les évêques de France furent appelés pour justifier leur conduite. Ils se contentèrent d'y envoyer, par un archidiacre de Reims, le récit de la déposition d'Arnulfe et de l'élévation de Gerbert.

De leur côté, les amis d'Arnulfe, qui étaient nombreux même à Reims, et les évêques d'Allemagne agissaient avec vigueur auprès du pape. Ils attaquaient les rois de France, qui n'avaient pas respecté, disaient-ils, les droits du Saint-Siége; ils attaquaient surtout Gerbert, qu'ils peignaient sous les couleurs les plus noires: ambitieux, sans foi, sans honneur, il avait violé les devoirs sacrés de

Digitized by Google

l'amitié; il avait profité de la jeunesse, de l'inexpérience de son archevêque pour l'entraîner dans la trahison; puis il l'avait abandonné; il l'avait dénoncé pour obtenir sa place et maintenant il songeait à se soustraire à l'autorité de Rome. Arnulfe était, à leurs yeux, un homme honnête et modeste; on lui avait arraché, par des menaces de mort, l'aveu de sa culpabilité! Son grand crime était d'être le fils de Lothaire, le neveu de Charles, d'appartenir à cette famille de Charlemagne dont le roi Hugues avait juré d'exterminer la race.

Un écrivain allemand, Gfrörer, exagérant toutes ces accusations, prête encore à Gerbert l'idée singulière d'avoir voulu gagner le clergé, en autorisant le mariage des prêtres, le peuple, en le dispensant de l'abstinence des jours maigres et du carême.

Gerbert écrivit à Rome une lettre pleine d'humilité; il prit Dieu, ses amis à témoin de son dévouement à l'Eglise de Rome, de l'honnêteté de sa conduite envers le dernier archevêque. Comment pouvait-on l'accuser lui, qui n'avait jamais nui à personne et qui avait rendu des services à une foule de gens, d'avoir trahi Arnulfe, dans l'espoir de le remplacer sur son siége!

Digitized by Google

Le roi déclara de son côté au souverain Pontife qu'il n'avait rien fait contre ses priviléges; il le pria de dédaigner les calomnies, d'accueillir avec bienveillance l'archidiacre de Reims, qu'il lui avait envoyé, et il lui proposa une entrevue dans la ville de Grenoble, où ils pourraient tout régler eux-mêmes.

Ces négociations traînèrent en longueur pendant près de deux années, que Gerbert consacra à l'administration de son diocèse. Les temps étaient bien difficiles : les guerres privées des seigneurs, les intempéries des saisons ruinaient les récoltes; la famine, la peste faisaient des ravages affreux dans toute l'Europe; le clergé s'efforçait d'établir *la paix de Dieu*; le peuple opprimé accueillait comme un bienfait la croyance inutilement combattue en 954, par Adson, moine de Montier-en-Der, que le monde finirait l'an mil.

Cette sombre pensée ne calmait pourtant pas les passions violentes de l'époque. Gerbert avait à lutter contre l'avidité des seigneurs; il avait à réprimer les désordres des clercs, à épurer leurs mœurs, à donner à leur conscience une direction éclairée. En outre, la renommée de son savoir, l'éclat de son siége le forçaient d'intervenir, comme

Digitized by Google

conseiller ou comme arbitre, dans des querelles qui passionnaient les moines et le clergé séculier. Les intérêts, les amours-propres étaient en jeu; les prétentions de Rome s'y trouvaient mêlées ; le vaincu maudissait la sentence qui le condamnait; il considérait son juge comme un ennemi, et propageait avec empressement tout ce qui pouvait nuire à sa réputation.

Gerbert ne se laissa pas arrêter par ces dangers; mais, au lieu de brusquer les esprits, comme il l'eût fait autrefois, il employa la persuasion, les menaces pour ramener au bercail les brebis égarées. Il semblait avoir pris pour devise le conseil qu'il donnait aux autres: *ne quid nimis, pas de zèle!* Il exhortait une jeune fille à tenir les promesses que son père avait faites et qu'elle avait rompues. Son frère avait envahi les biens de la famille, il lui ordonnait de les restituer. Il déclarait à un clerc, qui n'avait de son état que la tonsure, tandis que sa vie et ses mœurs étaient celles d'un tyran, qu'il fallait renoncer aux graves désordres auxquels il se livrait, ou qu'il les traiterait lui et son complice comme des payens et des publicains.

On lui demandait si l'homme qui avait commis

Digitized by Google

un adultère avec la sœur de sa femme, devait, après avoir fait pénitence de son crime, reprendre sa femme ou s'unir à sa belle-sœur. Gerbert répondait avec l'Evangile, les apôtres et les conciles de l'Eglise d'Afrique: le mariage est indissoluble, l'inceste doit faire une pénitence de dix ans. Il aurait voulu que la jeune fille se fût vouée à la profession religieuse, mais si son tempérament s'y opposait, il pensait, avec le pape Léon, qu'il valait mieux qu'elle s'engageât dans les liens du mariage.

Les cas de conscience n'offraient pas de grands embarras; il n'en était pas de même quand il fallait mettre un frein à la cupidité des seigneurs qui envahissaient les biens de l'Eglise. Le mal était général. Les conciles de Charroux, de Narbonne l'avaient attaqué dans ces dernières années; Gerbert l'attaqua dans un concile de Reims. Les plaintes d'Ingilram, abbé de Saint-Riquier, ou de Centulle contre la spoliation de son monastère par les comtes Arnould et Baudouin, le vicomte Gosbert et d'autres personnages influents, avaient été portées à Rome. Le pape avait ordonné aux coupables de rentrer dans le devoir, puis il avait chargé quelques évêques de la province de veiller

Digitized by Google

à l'exécution de ses ordres. Gerbert n'était pas nommé. Il se garda de laisser échapper cette occasion d'établir ses droits, de se concilier l'affection du clergé de son diocèse, de l'abbé de Centulle. Il écrivit à tous les évêques de la province et adressa un monitoire terrible aux envahisseurs. Il leur donnait quelques jours pour réfléchir avant de lancer contre eux la sentence d'excommunication. Il en prévint l'abbé, auquel il traça la conduite qu'il avait à suivre. Il promit de lui envoyer, pour le diriger dans cette affaire, un clerc fort habile, dont le nom commençait par la lettre D, qui désigne peut-être Durand de Liége, plus tard évêque d'Utrecht.

C'était un homme fort intelligent, à la fois artiste, littérateur et théologien. On avait souvent offert des sommes considérables à Gerbert pour qu'il permît à D. d'exercer ses talents hors de la ville de Reims. Il avait toujours refusé; mais il le prêtait quelquefois à ses amis. D. avait séjourné à Beauvais, auprès de l'évêque Hérivée. En le lui envoyant, Gerbert le lui avait recommandé avec toute la tendresse d'un père, avec toute la sollicitude d'un avare, qui confie son

Digitized by Google

trésor. Il priait Hérivée de traiter D. avec une bonté qui ne lui permît pas de s'apervoir de son éloignement de Reims; il réclamait pour lui, à son retour, des gages de cette munificence, de cette libéralité qui convenaient à l'archevêque de Reims, qui prête, à l'évêque de Beauvais, qui reçoit.

Nous n'avons pas de détails sur le voyage de l'ami de Gerbert à l'abbaye de Centulle, ni sur le résultat de l'affaire qui l'y appelait. En général, les menaces d'excommunication étaient méprisées par les coupables, jusqu'au moment de leur mort où la crainte de l'enfer les portait quelquefois à réparer leurs injustices, à rendre avec usure les biens qu'ils avaient enlevés.

La lutte que Gerbert avait à soutenir contre les seigneurs lui causait moins de soucis que les désordres du clergé. Parmi ses suffragants, se trouvait un évêque dont la conduite méritait de graves reproches et que sa jeunesse aurait dû éloigner du service des autels : c'était Foulques, évêque d'Amiens, dont le père était comte de cette ville. L'évêque pillait les prêtres, prononçait des jugements arbitraires, lançait, sans motifs sérieux, l'interdit

Digitized by Google

sur les églises, et refusait, au mépris des canons, de soumettre ses arrêts à la sanction du métropolitain.

Gerbert lui écrivit d'abord des lettres affectueuses, où les reproches étaient mêlés aux conseils dictés par la charité. Il tâchait, dans des entretiens trop rares, d'ouvrir son âme au repentir, d'éclairer son esprit, de le rappeler au sentiment de la justice et du devoir. Quelquefois il s'adressait à son cœur. Il lui disait qu'au milieu des nombreux soucis qui l'assiégeaient, il n'en éprouvait pas de plus pénibles que ceux que lui donnait sa conduite. Il s'était plu à le considérer comme son consolateur; c'était auprès de lui qu'il avait espéré trouver un port assuré dans la tempête qui ballottait son vaisseau. Il lui faudrait chercher au dehors les secours que lui refusait sa patrie! Foulques restait insensible aux prières d'un ami, aux conseils d'un supérieur.

Ces plaintes de Gerbert font allusion à la situation difficile dans laquelle il était engagé par les évêques de Paris, d'Orléans, de Tours, à la haine de ses adversaires, qui le poursuivaient avec acharnement auprès du Saint-Siége.

Digitized by Google

CHAPITRE XIX.

Embarras de Gerbert. — Querelle des dîmes.

L'évêque de Paris, irrité contre l'abbé de Saint-Denys, voulait le déposer. Il consulta Gerbert. Le monastère de Saint-Denys était l'un des plus considérables de France; nos rois l'avaient pris sous leur protection et se plaisaient à en prendre le titre d'abbé. Gerbert s'excusa de s'occuper d'une chose qui ne le regardait pas; il ne lui était point permis de porter la faulx dans la moisson de son voisin. Mais il conseillait à l'évêque de ne rien précipiter; il lui proposait même d'examiner la question avec des hommes prudents, religieux, et de lui transmettre leur avis. La réponse était sage; il voulait ménager les deux partis; il les mécontenta l'un et l'autre.

Il porta le même esprit de réserve dans la discussion de l'archevêque de Tours, Archambault, avec les chanoines de Saint-Martin. Les chanoines, s'appuyant sur des priviléges conférés par la cour

Digitized by Google

de Rome, prétendaient ne pas relever de l'archevêque; ils refusaient de recevoir de lui la bénédiction. Archambault s'en plaignit à Gerbert. Celui-ci soumit l'affaire à ses suffragants, réunis en synode à Saint-Paul, et annonça, de leur part, aux chanoines de Saint-Martin, qu'ils devaient, sous peine de censure ecclésiastique, se réconcilier avec leur archevêque ou venir se justifier au synode de Chelles, le 7 des ides de mai [9 mai]. Il engageait, d'autre part, son confrère, à ne point pousser les choses à l'extrême. « Le clergé de Saint-
» Martin refuse votre bénédiction; agissez suivant
» ce qui est écrit: « Il n'a pas voulu la bénédic-
» tion, elle sera éloignée de lui. » Pour punir
» l'injure de leur refus, secouez sur eux, comme
» l'apprend le Seigneur, la poussière de votre
» chaussure. »

Tandis que Gerbert donnait ce conseil si modéré, l'abbé de Fleury, Abbon, exhortait les chanoines à résister, à défendre énergiquement l'antiquité de leurs droits. Ils les tenaient de Rome. Pouvait-on hésiter entre les décisions du pape et celles des évêques? Contredire l'église de Rome, n'est-ce pas se détacher des membres du Christ?

La vivacité de cette lettre révèle l'importance

Digitized by Google

de la lutte. Les évêques avaient été longtemps maîtres absolus pour le spirituel dans leur diocèse; ils bénissaient les abbés, ordonnaient prêtres les moines, consacraient les églises, donnaient le saint chrême. Ils voulaient exiger de l'abbé un serment d'obéissance, même pour les choses du monde, arrêter, punir les moines vagabonds, frappés d'excommunication, les dépouiller de leur habit. Ils prétendaient être hébergés avec leur suite dans les monastères, pendant leurs tournées épiscopales, y célébrer les offices, y réunir des synodes; enfin ils voulaient percevoir la dîme de leurs revenus. Mais plusieurs de ces abbayes, les plus considérées et les plus riches, étaient placées sous la protection spéciale de Rome, qui leur avait donné le privilége de ne relever que de son autorité, de recevoir les sacrements des évêques qu'elles choisiraient, d'échapper à l'interdit prononcé contre le reste du diocèse ou contre le royaume tout entier. Elles formaient ainsi une église distincte, toute dévouée au Saint-Siége.

Abbon se mit à la tête des moines pour soutenir ces priviléges. Il avait fait une étude approfondie de la question : il avait recueilli les textes qui le favorisaient, dans l'Ecriture sainte, dans les ca-

Digitized by Google

nons des conciles, dans les écrits des saints Pères. Il emportait avec lui ces textes dans ses voyages, pour n'être jamais surpris par ses adversaires. Son nom était dans la bouche de tous les moines; ils répétaient avec lui que les biens des pauvres, des veuves, les biens consacrés à l'entretien des églises ne pouvaient pas être donnés par la décision des évêques aux chevaux et aux chiens des laïques. « Il faut résister aux méchants, disait Abbon; il » ne faut point, parce qu'on est chrétien, permet- » tre, surtout à un évêque chrétien, de pécher » contre nous. Il ne faut pas lui présenter l'autre » joue, s'il nous a déjà frappé sur l'une; il ne faut » pas lui livrer notre tunique, s'il veut la dérober. » Notre patience pourrait le perdre. Appliquons » le proverbe : *A mauvais nœud dans un arbre* » *coin dur.* »

Ces écrits entretenaient la fermentation dans les monastères et l'irritation dans les palais épiscopaux. Arnoul d'Orléans considérait l'abbé de Fleury comme l'auteur pestiféré de cette rébellion. Pour abattre cet orgueil, il revendiqua tous ses droits sur les couvents de son diocèse. Ce fut le signal d'une explosion générale; la colère troubla les esprits; elle fit dépasser les limites de la jus-

Digitized by Google

tice, de la charité. Les gens de l'évêque arrachèrent une vigne que l'abbé de Fleury possédait près d'Orléans: ils le surprirent lui-même, la nuit, pendant un voyage qu'il faisait à Tours pour assister à la fête de Saint-Martin, ils l'accablèrent de coups; ils laissèrent comme mortes quelques-unes des personnes qui l'accompagnaient.

Ce guet-apens indigna tous les moines. L'évêque, pour détourner tout soupçon de complicité avec les coupables, les fit livrer à l'abbé, afin qu'il les frappât de verges. Abbon refusa de se rendre justice.

Au milieu de ces discussions, les évêques et les abbés de la province de Sens, dont relevait le siége de Paris, se réunirent à Saint-Denys pour s'occuper de la réforme des mœurs. Le vénérable Siguin présidait l'assemblée. L'attention des Pères se détourna bientôt des questions proposées pour se porter sur celle des dîmes. Abbon combattit avec énergie les prétentions des évêques. Les débats furent vifs, bruyants; on les entendit au dehors. Les esprits s'échauffèrent; la salle du concile fut envahie par une foule furieuse. Les évêques épouvantés s'enfuirent en désordre. L'un d'eux, auquel la frayeur donna des ailes, raconte

Digitized by Google

le biographe d'Abbon, ne s'arrêta qu'à Paris, oubliant les apprêts d'un festin magnifique commandé pour le soir. L'archevêque Siguin, chargé d'années, fut moins heureux; frappé d'un coup de hache entre les épaules, il tomba. Les insurgés le roulèrent dans la boue. On eut de la peine à lui sauver la vie.

Les évêques excommunièrent les coupables et lancèrent l'interdit contre le monastère de Saint-Denys. Ils accusèrent l'abbé de Fleury d'avoir soufflé la révolte; ils lui reprochèrent ses relations avec les excommuniés, son ascendant sur les rois de France, qu'il avait excités contre les évêques de Paris et d'Orléans. Abbon adressa son apologie aux rois Hugues et Robert. Il jure qu'il est innocent; il est étranger aux troubles de Saint-Denys, qui lui ont percé l'âme de douleur. Il paraîtra devant un concile, si on lui garantit la vie pendant le voyage, car Arnoul a voulu le faire assassiner; il a reçu dans son palais les assassins frappés d'anathème. Si les rois sont contre Arnoul, est-ce sa faute à lui? Est-il Dieu pour changer les pensées des hommes? Il ne connaît ni la magie ni les artifices diaboliques. Il donne enfin les vrais caractères d'une excommunication

Digitized by Google

légitime, et laisse penser qu'on ne les retrouve pas dans la peine prononcée contre le monastère de Saint-Denys.

Les gens honnêtes souffraient de ces querelles malheureuses; ils auraient voulu y mettre un terme. Gerbert se tenait dans l'ombre et gardait le silence. On voulut le forcer de le rompre. Il se rencontra dans le monastère de Saint-Denys avec les rois, pendant les fêtes de Pâques. On le pressa de célébrer les saints mystères, en présence des moines condamnés; on invoquait, pour dissiper ses scrupules, les priviléges du couvent, qui l'enlevaient à toute juridiction autre que celle du Saint-Siége, et réservaient à Rome seule le droit de le frapper d'interdit.

Gerbert recourut à des réponses évasives : il était soumis aux canons de l'Eglise ; il n'acceptait que ce qui était conforme à leurs décisions. Il ne lui appartenait pas d'empiéter sur le terrain de ses maîtres. Les moines devaient chercher d'où venaient les maux dont ils souffraient, les remèdes qui pourraient les guérir. Les princes insistèrent. Il refusa de se rendre à leurs désirs. De là une position dangereuse, qui lui faisait verser en secret bien des larmes amères. Ses inquiétudes

Digitized by Google

furent bien plus vives, quand il fut informé que l'on répétait partout qu'il s'était déclaré pour Abbon, qu'il avait en présence des rois, parlé courageusement contre l'évêque d'Orléans.

Arnoul était un de ses défenseurs, un de ses conseillers. On espérait par cette calomnie, le détacher de sa cause. L'honnêteté de l'évêque d'Orléans déjoua ces perfides calculs : il refusa de croire à la défection de son ami. Gerbert lui apprit comment, au lieu de le trahir, de céder aux instances des rois, il s'était exposé, pour le défendre, aux morsures des chiens du palais. Pour dissiper jusqu'au moindre doute de ses sentiments, pour ne laisser aucune prise à ses ennemis, il lui proposa de prendre, aux pieds des autels, sur l'hostie consacrée, l'engagement de confondre leurs intérêts, de ne former qu'un seul cœur, une seule âme, de sorte qu'attaquer l'un ce serait les attaquer tous les deux.

Cette alliance était d'autant plus nécessaire pour Gerbert qu'un violent orage formé contre lui au-delà des Alpes, était près d'éclater. Si, dans la tempête, il ne trouvait pas un port assuré auprès de l'évêque d'Orléans, il ne lui restait qu'à s'enfuir à l'étranger. Ses amis le diacre Etienne, l'abbé

Digitized by Google

Saint-Mayeul, Ecbert, archevêque de Trèves, étaient morts : les rois prêtaient l'oreille aux suggestions des moines; Othon III, avec presque tout le clergé d'Allemagne, était favorable à l'archevêque déposé; les actes de Saint-Basle étaient attaqués; on en parlait avec indignation.

CHAPITRE XX.

Gerbert écrit contre Rome. — Défection de la cour de France.

Dans ce déchaînement général des esprits contre Gerbert, l'archevêque de Strasbourg, Wilderode, lui fit demander par un messager l'exposé de son affaire. Gerbert, touché de la démarche de ce prélat fort considéré dans les contrées du Haut-Rhin, lui adressa une longue lettre, qui peut servir de complément aux actes du concile de Saint-Basle. C'est un plaidoyer où les autorités admises par l'Eglise sont appréciées, classées. Il met au premier rang, et hors de toute contestation, l'Ecriture sainte, les Prophètes, les Apôtres,

Digitized by Google

les Conciles généraux, la tradition constante et universelle, puis il discute la valeur des lettres, des constitutions des papes émanant en grande partie des fausses décrétales. Comme son prédécesseur Hincmar, qu'il cite sans cesse tout en remontant aux sources, il est frappé de l'incohérence, de la contradiction de leur doctrine avec les usages établis, avec les décisions des synodes. Il soutient que ces écrits des papes ne se rapportent qu'à des faits locaux, accidentels, qu'ils n'ont aucun caractère d'universalité, de perpétuité. Ils n'ont pas été sanctionnés par les conciles, qui seuls peuvent leur donner l'autorité ; ils sont même souvent opposés à leurs canons.

L'argumentation de Gerbert est serrée, son langage ferme et respectueux. Après ces préliminaires, il aborde le procès d'Arnulfe ; il résume les raisons qui ont fait agir les évêques, renvoyant pour les détails au récit du synode, dans lequel il affirme que les règles de la justice ont été observées, que l'on a suivi toutes les prescriptions de la loi. Dieu, les conciles ordonnent de frapper les coupables. Il faut obéir à Dieu ; l'univers est plus que Rome ; le privilége de saint Pierre n'a plus

Digitized by Google

de valeur, dit le grand pape Léon, si son jugement ne procède pas de l'équité.

Gerbert s'efforce à la fin de sa lettre de toucher le cœur de Wilderode. Il rappelle sa vie studieuse, ses malheurs; il assure qu'il n'a point sollicité le siége de Reims; c'est malgré lui qu'on l'y a placé. « Si vous en demandez la raison, j'avoue que je » ne la connais pas. J'affirme que je ne sais pas » pourquoi un homme pauvre, exilé, qui n'était » soutenu ni par la naissance ni par les richesses, » a été préféré à une foule de gens riches, distin- » gués par la noblesse de leur famille, si ce n'est » un acte de ta bonté, doux Jésus, qui élèves le » pauvre du fumier pour le faire asseoir avec » les princes et lui donner le trône de gloire. Tu » es l'auteur et l'ordonnateur de toutes ces choses. » Tu sais, toi, Dieu de paix et de charité, que » j'ai toujours honoré la Germanie comme ma » souveraine, que je l'ai respectée comme ma » mère.... et maintenant c'est à toi, bon Jésus, » que je redemande les douces affections que j'ai » perdues. Je prie ton prélat Wilderode de me » faire recouvrer la faveur dont je suis injus- » tement privé; je le prie de témoigner de mon

Digitized by Google

» innocence auprès des évêques, auprès de son
» roi. Mon dévouement à la cause d'Othon III
» m'a exposé, du temps du roi Lothaire, aux
» glaives de ses ennemis..... Toute l'église de
» France gémit dans la servitude..... On dit que
» Rome elle-même, considérée jusqu'à ce jour
» comme la mère de toutes les églises, maudit
» les bons, bénit les méchants; qu'elle est en com-
» munion avec ceux que l'on ne devrait même
» pas saluer; qu'elle condamne ceux qui sont
» pleins de zèle pour ta loi: qu'elle abuse du
» pouvoir que tu lui as confié de lier et de délier!
» mais toi, ô Jésus, tu n'examines pas la sentence
» des prélats, mais la vie des accusés, et il n'est
» pas donné à l'homme de justifier l'impie, de con-
» damner le juste! »

Gerbert envoya trois jours plus tard cette apologie à l'évêque de Liége. Il saisit cette occasion pour rappeler à Notgaire l'amitié qui les unissait autrefois, pour lui exprimer le regret de l'avoir perdue, la joie qu'il aurait de la recouvrer. Il protestait de son innocence, de la validité de son élévation sur le siége de Reims. Il aurait voulu pour la faire éclater au grand jour, un concile de tous les évêques du globe, il en sollicitait un de tous les

Digitized by Google

évêques du royaume, ses ennemis pourraient y disputer librement contre lui.

Quelque temps après, il y eut en effet à Chelles, sous la présidence du roi Robert, un synode des archevêques de Sens, de Bourges, de Tours et de leurs suffragants. Gerbert en fut le secrétaire. Son procès-verbal est perdu; mais les décisions conservées par Richer prouvent que les principes soutenus à Saint-Basle n'étaient pas abandonnés.

Il fut arrêté, entre autres choses : que les évêques n'auraient, à partir de ce jour, qu'une seule pensée, une seule volonté, une seule action; que si le pape prenait quelques mesures contraires aux décrets des Pères, elle serait annulée. Ils soutinrent que la déposition d'Arnulfe et la promotion de son remplaçant étaient irrévocables, d'après ce canon : « Que personne n'attaque témérairement ce qui » a été statué par un concile provincial. »

Gerbert était encore sous la douce émotion de ce succès, quand il apprit que le pape avait suspendu les évêques qui s'étaient déclarés, à Saint-Basle, contre le fils de Lothaire, et que l'archevêque de Sens était fort ébranlé dans sa résolution.

Si le vénérable Siguin se soumettait aux ordres de Rome, son exemple devenait contagieux; la

Digitized by Google

cause de Gerbert était perdue. Gerbert le comprit. Il retrouva dans ce moment critique, toute sa verve, toute son activité, toute son audace contre le Saint-Siége.

« Il aurait fallu, écrivit-il à Siguin, que votre » prudence eût évité les fourberies des gens rusés » pour entendre cette parole du Seigneur: « Si » l'on vous dit: le Christ est ici ou bien il est là, » ne les suivez pas. » C'est à Rome, dit-on, que » l'on justifie ce que vous condamnez, que l'on » condamne ce que vous croyez juste. Et nous » disons, nous, que c'est à Dieu seulement et » non point à l'homme de condamner ce qui pa- » raît juste, de justifier ce qui est réputé mau- » vais. Dieu, dit l'apôtre, est celui qui justifie, » quel est celui qui condamne? Comment donc » nos adversaires prétendraient-ils que, pour la » déposition d'Arnulfe, il eût fallu attendre le » jugement de l'évêque de Rome? Pourront-ils » soutenir que le jugement de l'évêque de Rome » est supérieur au jugement de Dieu? Mais le pre- » mier des évêques de Rome, bien plus, le prince » des apôtres nous crie: Il faut obéir à Dieu plutôt » qu'aux hommes; et saint Paul, le docteur de » toute la terre: « Si quelqu'un vous prêche une

Digitized by Google

» doctrine contraire à celle que vous avez reçue,
» quand ce serait même un ange, qu'il soit ana-
» thème! Eh quoi, parce que le pape Marcellin
» avait offert de l'encens à Jupiter, tous les évê-
» ques devaient-ils en offrir? [1] Je l'affirme sans
» hésiter : Si l'évêque de Rome a péché contre
» son frère, s'il a refusé d'écouter les avertisse-
» ments de l'Eglise, cet évêque de Rome doit, par
» l'ordre de Dieu, être traité comme un païen et
» un publicain. Plus en effet le rang est élevé, plus
» la chute est dangereuse. S'il nous juge indignes
» de sa communion, parce que personne parmi
» nous ne se joint à lui contre l'Evangile, sa main
» ne pourra pas nous retrancher de la commu-
» nion du Christ, puisque même un prêtre ne peut
» pas être déposé, sans que la faute soit prouvée
» ou qu'il l'avoue; surtout lorsque l'apôtre dit :
» Qui nous séparera de la charité du Christ? et

[1] Immemor est Gerbertus Dominicæ vocis : *Quæcunque dixerint vobis servate et facite, secundum opera vero eorum nolite facere.* Non defore plurimos confidimus, quibus hic et alibi Gerbertus libertatum, ut vocant, Gallicanarum strenuus videatur assertor. Certe enim papam se renunciandum non prospiciebat auctor, cum hanc scribebat epistolam. Rer. Gall. script. t. X, p. 413, note *B*.

Digitized by Google

» ailleurs : Je suis certain que ni la mort ni la vie,
» etc., etc. Et quelle plus grande séparation que
» d'éloigner un fidèle, quel qu'il soit, du corps et
» du sang du Fils de Dieu, qui tous les jours s'im-
» mole pour notre salut? Si celui qui se ravit à
» lui-même, ou qui ravit à un autre la vie de ce
» monde est un homicide, comment appeler celui
» qui se ravit à lui-même ou qui ravit à un autre
» la vie éternelle?.... Vous n'avez donc pas dû
» être suspendu de la sainte communion, comme
» un criminel avéré ni comme un rebelle et un
» récalcitrant, puisque vous n'avez jamais éludé
» les saints conciles, que vos actes sont purs, votre
» conscience pure, puisque vous n'avez pas encore
» été condamné légalement et que vous ne pouvez
» pas l'être. Il n'y a pas eu de condamnation légale,
» parce que, comme dit Grégoire, une sentence
» sans écrit ne mérite pas le nom de sentence.
» Il ne peut pas y en avoir, parce que, comme dit
» le pape Léon-le-Grand, le privilége de Pierre
» cesse, dès que son jugement ne procède pas
» de l'équité. Il ne faut donc pas donner à nos
» adversaires l'occasion de penser que l'épiscopat,
» qui partout est un, comme l'Eglise catholique
» est une, soit tellement soumis à un seul homme

Digitized by Google

» que, si celui-ci est corrompu par l'argent, par la
» faveur, par la crainte ou par l'ignorance, il ne
» puisse y avoir pour lui d'évêque que celui que
» recommanderont les mêmes titres. Que la loi
» commune de l'Eglise catholique soient: l'Evan-
» gile, les Apôtres, les Prophètes, les canons ins-
» pirés par l'esprit de Dieu, consacrés par le res-
» pect du monde entier, les décrets du Saint-Siége
» qui ne s'en éloignent pas; et que celui qui s'en
» sera écarté par mépris soit jugé par elle, que par
» elle il soit rejeté. Si Pierre les respecte, s'il les
» exécute dans la mesure de ses forces, qu'il
» jouisse d'une paix continuelle et continuel-
« lement sempiternelle!

» Pour vous, adieu, cent quatre-vingt-cinq
» fois adieu! Ne vous laissez pas suspendre des
» saints mystères. Le silence de l'accusé devant
» le juge est un aveu, et la soumission à la peine
» prononcée par le juge est encore un aveu. Or,
» l'aveu est une cause de salut ou de perte. De
» salut, quand on dit vrai; de perte, quand on
» invente ou qu'on laisse inventer par d'autres,
» sur soi-même, des choses fausses. Donc, se taire
» devant le juge, c'est avouer : or, avouer des
» crimes faux et qui entraînent la mort, est le

Digitized by Google

» rôle d'un homicide, et le plus grand homicide
» est celui qui occasionne sa mort. Il faut donc
» repousser une accusation fausse, il faut mé-
» priser un jugement illégal, afin de ne pas se
» rendre coupable aux yeux de l'Eglise, en voulant
» paraître innocent. »

Cette insistance de Gerbert pour raffermir l'archevêque de Sens, pour l'empêcher de se rendre aux menaces de Rome, nous montre l'agitation de son âme. Elle paraît aussi dans sa lettre à l'impératrice Adélaïde, qui, depuis la mort de Théophanie, dirigeait, avec le cœur d'une mère et l'énergie d'un homme, les Etats de son petit-fils. La fidélité, la vérité, la piété, la justice, avaient toujours élu leur domicile dans son cœur, disait Gerbert. Il se réfugiait, comme un suppliant, auprès d'elle, comme dans le temple spécial de la miséricorde; il sollicitait ses conseils salutaires, sa protection. Toutes les haines s'accumulaient sur sa tête, ses ennemis demandaient sa vie et son sang, et, pour comble de malheur, Rome, qui aurait dû le défendre, Rome elle-même tonnait contre lui.

Au milieu de ces efforts de Gerbert pour exciter le zèle de ses amis, survint un événement qui

Digitized by Google

pouvait, suivant les circonstances, lui servir contre Rome ou faciliter sa condamnation. Le comte Eudes étant mort dans les premiers jours de février, Robert avait répudié sa femme Suzanne pour épouser la veuve de ce seigneur. Ce fut un grand scandale : les lois de l'Eglise repoussaient comme incestueuse une alliance entre parents, jusqu'à la quatrième et même jusqu'à la septième génération, et les grand'mères des deux époux étaient sœurs. En outre, Berthe et Robert, en tenant ensemble un enfant sur les fonts baptismaux, avaient contracté une alliance spirituelle, qui ne leur permettait pas, d'après les canons, de s'unir en mariage. Aucun membre du clergé de France ne condamna [1] ouvertement cette conduite criminelle du jeune roi. Rome devait se montrer moins indulgente; elle délégua Léon, abbé de Saint-Boniface, avec pleins pouvoirs pour juger les deux questions.

Les ennemis de Gerbert recommencèrent leurs

[1] Helgaud dit que l'abbé de Fleury fit des reproches au roi. Rer. Gall. script. t. X, p. 106. Le silence d'Aimoin, l'affirmation contraire de Richer, l. IV, c. 88, permettent de douter de l'exactitude du biographe de Robert.

Digitized by Google

attaques; on disait que la cour de France l'abandonnerait à la colère du Saint-Siége, afin d'en obtenir la confirmation du mariage de Berthe. Gerbert connaissait trop l'esprit de son temps pour ne pas être alarmé de ces bruits. Il essaya de présenter sa cause comme une affaire d'un intérêt général. D'après lui, condamner son élévation, c'était condamner le jugement qui avait frappé Arnulfe, condamner sa longue captivité. Dès lors, les ordonnants, l'ordonné, ceux qu'il a ordonnés seront attaqués; les rois eux-mêmes sembleront avoir péché dans chaque péché. Si on le frappe lui, Gerbert, personne ne pourra plus se flatter de conserver sa dignité, qui ne dépendra plus désormais du droit, de la nature des choses, mais uniquement de l'indulgence des juges.

C'est là ce qu'il écrivait à son ami Constantin. Il se plaignait à l'abbé et aux frères d'Aurillac que sa nomination à l'archevêché de Reims, faite par la grâce de Dieu, tandis que pour la cause de Dieu il fuyait cette ville, eût excité contre lui toutes les haines. Il n'avait pas été possible de le renverser par la force, on avait recours aux armes plus dangereuses de l'interprétation des lois et de la chicane. « A mon aide, s'écriait-il, à mon

Digitized by Google

» aide, révérends Pères! versez des prières aux
» pieds de l'Eternel pour votre nourrisson, se-
» courez-moi! La victoire du disciple est la gloire
» du maître. Si j'ai quelque peu de savoir, c'est
» à votre abbé, à mon père Raymond, que je le
» dois après le Seigneur! » Sa lettre finissait par
ce cri douloureux: « Et maintenant, adieu com-
» munauté sainte, adieu ceux que j'ai autrefois
» connus, ou qui me sont unis par le sang, s'il en
» survit quelques-uns! Leurs noms m'échappent,
» mais je n'ai pas oublié leurs traits. Ce n'est
» pas l'orgueil qui les a effacés de ma mémoire,
» mais épuisé par la férocité des Barbares, je
» suis complétement changé. Ce que j'ai appris
» dans mon adolescence, jeune homme je l'ai
» perdu; ce que j'ai ardemment désiré dans ma
» jeunesse, vieillard je l'ai méprisé. Voilà vos
» fruits, ô joies du monde! voilà les jouissances
» que donnent les honneurs! Croyez-en mon ex-
» périence, plus la gloire élève les grands au
» dehors, plus à l'intérieur les angoisses les dé-
» vorent! »

La douleur, les soucis de Gerbert n'étaient que trop fondés. Ses ennemis levaient partout la tête; la défection avait pénétré jusque dans son

Digitized by Google

palais. Ses soldats conspiraient contre lui ; les clercs refusaient de manger à sa table, d'assister aux offices divins quand il les célébrait. Un nouveau compétiteur au siége de Reims s'était déclaré : c'était Gibuin, neveu de l'évêque de Châlons, qui avait envahi, à la tête d'un corps de troupes, les possessions de l'archevêché. Gerbert fut obligé de s'enfuir en Allemagne.

Ce triomphe ne suffisait pas à ses adversaires qui voulaient l'avoir sous la main, l'envoyer peut-être remplacer Arnulfe dans sa prison. La reine de France, Adélaïde, mère de Robert, cédant à leurs instances ou excitée par l'espoir de concilier à son fils la faveur du légat, pour légitimer son mariage, voulut par une lettre doucereuse l'engager à rentrer dans sa métropole, mais elle finissait par cette menace : « Sachez que si vous faites peu » de cas de notre avertissement, nous userons, » sans que vous puissiez nous le reprocher, des » biens, des conseils de nos fidèles. »

Gerbert en eut l'âme percée. On lui écrivait de Reims que sa déposition, que le rétablissement d'Arnulfe étaient concertés avec le légat. Il répondit à la reine : « Quand donc, pendant mon » épiscopat, ne vous a-t-il pas été permis ou ne

Digitized by Google

» vous le sera-t-il pas d'user de mes biens, de
» recourir à mes conseils? Etait-ce plus facile sous
» Arnulfe? Mais il vous a enlevé, par la ruse et
» par la fraude cette ville de Reims, que moi, à
» force de veilles, à force de fatigues, je vous ai
» conservée contre les ruses et les fraudes d'une
» foule de gens. Il est trop étonnant que vous ne
» compreniez pas les piéges que vous tendent vos
» ennemis! Ceux qui tâchent de rétablir Arnulfe
» sur son siége, afin de bouleverser vos Etats, ne
» pensent pas que ce soit sans danger pour eux, si
» d'abord ils ne me perdent, n'importe par quel
» moyen..... Je connais votre bonté admirable,
» votre affection pour moi, si je ne puis y répon-
» dre par des actes, j'y répondrai par mes vœux...
» Mais ne songeons pas à moi, que la grâce de
» Dieu sauve de tout danger, qu'elle place, en ce
» qui me concerne, dans un parfait état de bon-
» heur. Par le terrible nom du Dieu tout-puissant,
» je vous prie, je vous conjure de venir, si vous
» le pouvez, au secours de l'église de Reims, qui
» est désolée, broyée. Si l'église qui est la tête
» du royaume des Français périt, il faut néces-
» sairement que les membres périssent! Et com-
» ment ne périrait-elle pas, placée entre deux

Digitized by Google

» hommes, comme entre l'enclume et le marteau,
» vaisseau abandonné sans pilote aux vagues de
» la mer? » Il rappelle tout ce qu'il a eu à souffrir
à Reims, puis il ajoute: « Et vous m'engagez à
» revenir! et, pour aggraver les maux que j'en-
» dure, vous recourez aux menaces! Qu'est-ce
» donc, ô Majesté divine! me croit-on tellement
» insensé, tellement abandonné de toi, que je ne
» voie pas les glaives suspendus sur ma tête ou
» que je trouble ton Eglise par un schisme? Pour
» moi, je distingue sans peine les fourberies des
» méchants et, s'il le faut, je défendrai par ma
» mort, l'unité de l'Eglise contre le schisme. Je
» vous prie, ô ma souveraine toujours auguste,
» je prie mes frères, qui sont placés, justement ou
» injustement, sous l'anathème pour le procès du
» traître Arnulfe, de souffrir avec patience que
» j'attende le jugement de l'Eglise, car l'église,
» qui m'a été confiée par le jugement des évêques,
» je ne veux pas l'abandonner sans le jugement
» des évêques. »

Il fallait un concile pour trancher la question.

Digitized by Google

CHAPITRE XXI.

Concile de Mouzon. — Lettre du légat aux rois de France. — Concile de Reims.

Léon, légat du pape, étant arrivé en Allemagne, envoya, d'accord avec les évêques de cette contrée, des messagers aux rois de France, pour leur demander en quel lieu, à quelle époque ils désiraient que l'on se réunît. On convint du 2 juin et de la ville de Mouzon, dépendant de l'archevêché de Reims.

La plupart des évêques s'étaient rendus à Mouzon, au jour fixé, lorsqu'un messager de Hugues et de Robert ordonna à ceux de France de quitter immédiatement le synode sans prendre part à ses délibérations. Il dit en outre aux Allemands que nos rois regardaient comme une chose indigne de leur couronne de soumettre au contrôle de prélats étrangers leurs prélats, qui ne le cédaient à ceux d'Allemagne ni en noblesse ni en puissance, et qui leur étaient peut-être supérieurs en savoir; s'ils avaient des réclamations à faire, ils

Digitized by Google

n'avaient qu'à les porter en France. On apprit en même temps la captivité d'Ascelin, évêque de Laon, l'occupation de sa ville par les troupes royales.

Richer nous a transmis l'explication de la conduite de nos rois. Ils se dirigeaient vers la frontière, avec une suite peu nombreuse, pour assister au concile, lorsque des avis secrets les prévinrent, qu'une conspiration était formée contre eux, qu'ils marchaient à leur perte. Othon III devait les attaquer avec une armée considérable et les jeter dans les fers. Le royaume de France serait réuni à l'Allemagne, Eudes prendrait le titre de duc des Français [1], Ascelin posséderait l'archevêché de Reims. Richer ajoute qu'Ascelin, pressé par les questions des rois, en présence de ses amis irrités de cette accusation, ne chercha pas à se justifier.

Gerbert fut le seul évêque de France qui se rendit à Mouzon, contre la défense des rois. Le synode, qui se tint dans l'église de Sainte-Marie, se composait de Suger, évêque de Memmingen, Léodulfe, archevêque de Trèves, Notgaire, évêque de Liége, Haimon, évêque de Verdun, des abbés

[1] La mort de Eudes avait dû modifier ce projet.

Digitized by Google

de divers monastères et de plusieurs clercs. Le comte Godefroi y assistait avec deux de ses fils et avec Rainier, vidame de Reims. Le légat présidait l'assemblée. L'évêque de Verdun, après avoir exposé le sujet du concile dans la langue vulgaire de France, lut un écrit, dans lequel le pape avait exprimé sa volonté. Nous n'avons pas cette pièce importante, que Richer n'a pas rapportée, pour être bref, dit-il, et parce qu'elle ne lui convenait pas.

Gerbert eut à son tour la parole. Il devait justifier sa conduite envers Arnulfe, justifier la condamnation de ce prélat, en présence du légat du Saint-Siége et des évêques allemands, qui le soutenaient; il le fit avec le tact, avec la réserve qu'imposait une position si délicate. Il avait écrit son discours, pour ne pas se laisser entraîner au delà des limites de la prudence.

Dans un exorde par insinuation, il se félicite de voir enfin le jour qu'il avait appelé de tous ses vœux, depuis que, cédant aux instances des évêques, touché par le danger d'un peuple qui périssait, il s'était laissé imposer, au péril de sa vie, le lourd fardeau de l'épiscopat. Son père le bienheureux Adalbéron, le lui avait destiné à son insu;

Digitized by Google

à son lit de mort, il l'avait désigné pour être le pasteur de l'église, en présence de plusieurs personnes illustres.

La simonie fit préférer Arnulfe, auquel il fut plus attaché qu'il n'aurait dû l'être, jusqu'à ce qu'il comprit par les autres, par lui-même, qu'Arnulfe trahissait les serments qu'il avait prêtés. Alors il l'abandonna lui et ses traîtres, non pas qu'il eût ni l'espoir ni la promesse de le remplacer sur son siége, comme le prétendent ses ennemis; mais il était effrayé des machinations monstrueuses du diable, qui se cachait sous la figure d'un homme; il ne voulait pas encourir les menaces du prophète contre ceux qui favorisent les impies.

Les lois de l'Eglise étaient appliquées depuis longtemps à Arnulfe, les délais canoniques étaient passés, il ne restait plus, conformément aux décisions des conciles d'Afrique, qu'à éloigner le coupable comme séditieux et rebelle par l'autorité judiciaire du prince. Il fut de nouveau circonvenu par ses frères les évêques, par les grands du royaume; il fut sollicité de se charger du soin d'un peuple tourmenté, déchiré. Il refusa longtemps et ne finit par accepter qu'à regret, parce

Digitized by Google

qu'il prévoyait tous les tourments que lui préparait l'avenir. Tel est l'exposé sincère de sa conduite, telle est la pureté de son innocence, la netteté de sa conscience, qu'il plaçait sous les yeux du Seigneur et de ses pontifes.

On l'accuse d'avoir livré son seigneur, de l'avoir confiné dans une prison, de lui avoir enlevé son épouse, d'avoir envahi son siége.

Comment appeler son seigneur celui dont il n'a jamais été le serviteur, celui auquel il n'a jamais prêté aucune espèce de serment? S'il l'a servi quelque temps, c'était pour exécuter les ordres de son père Adalbéron, qui lui avait ordonné de ne pas s'éloigner de Reims avant de connaître les actes et les mœurs de son pontife. Puis est venue la prise de la ville, où il a perdu tout ce qu'il possédait. Il s'est alors séparé du traître; il n'a donc pas épié sa conduite, il n'a pas pu le livrer, puisqu'il ignorait sa résidence; il ne l'a pas mis en prison, puisque, en présence de témoins honorables, il a prié le roi de ne pas le retenir un seul instant en captivité, à cause de lui. Si les Pères du synode sont favorables à Gerbert, que lui fait Arnulfe? s'ils sont contre lui, que lui importe qu'Arnulfe ou un autre soit évêque de Reims?

Digitized by Google

Il est ridicule de l'accuser d'avoir ravi l'épouse d'Arnulfe, d'avoir envahi son siége. Etait-elle l'épouse du traître celle que, en échange d'une dot spirituelle, il a dépouillée des bénéfices qu'elle possédait, il a livrée aux satellites de Simon ?[1] Et si elle le fut, n'avait-elle pas cessé de l'être depuis qu'il l'avait laissé polluer, violer par des brigands ? Comment donc lui ravir une épouse ou qu'il n'a jamais eue ou qu'il a perdue par le crime? Quant à son archevêché habité par une population nombreuse, comment aurait-il pu s'en emparer lui étranger, inconnu, sans ressources?

On objectera peut-être que cette affaire importante a été traitée sans le concours du Siége apostolique. Mais le Saint-Siége a été prévenu de tous les actes; on a attendu sa sentence pendant dix-huit mois. Quand les hommes ne se décident pas, on a recours aux paroles plus puissantes du Fils de Dieu. Que dit l'Ecriture sainte? « Si votre œil droit vous scandalise, arrachez-le. » Le Fils de Dieu veut que le frère qui pèche, et qui, averti devant témoin et devant l'Eglise, ne se corrige pas, soit tenu pour un païen et un publicain.

[1] C'est-à-dire des simoniaques.

Digitized by Google

Arnulfe, inutilement pressé par les lettres, par les messagers des évêques de se disculper, n'a pourtant pas été tenu pour un païen et un publicain par respect pour le Saint-Siége, pour le sacerdoce et parce qu'il s'est déclaré coupable. Si les évêques l'eussent absous, quand il se condamnait lui-même, ils auraient encouru la peine de son crime. Après la déposition d'Arnulfe, les évêques lui ont imposé l'épiscopat à lui, Gerbert, malgré sa résistance, malgré son effroi des maux qu'il a soufferts et qu'il souffre encore. S'il s'est fait quelque chose de contraire aux lois, il faut l'attribuer à la nécessité. C'est perdre la patrie, c'est consommer sa ruine que de s'attacher strictement au droit en temps de troubles.

Il termine son discours par ces mots : « Je reviens » à moi, très-révérends Pères, à moi qui me suis » exposé à une mort furieuse et à tous ses tourments. » pour sauver un peuple qui allait périr, et pour » secourir la chose publique. Ici, une misère af- » freuse s'empare à main armée des magasins et » des boutiques; là, le glaive au dehors et la frayeur » au-dedans me font des jours et des nuits sans » sommeil. Afin d'apaiser tant de maux, on n'es- » père qu'en votre autorité seule, qu'on regarde

Digitized by Google

» comme assez puissante pour venir au secours
» non-seulement de l'Eglise de Reims, mais de
» toute l'Eglise des Gaules désolée et presque
» réduite à rien. Nous attendons ce bienfait de la
» divinité propice, et nous la prions en commun
» de nous l'accorder. »

Gerbert après avoir lu ce discours le remit au légat, qui sortit de l'église avec les membres du concile et le comte Godefroi pour délibérer.

Bientôt après Gerbert fut appelé; on lui interdit, au nom du pape, le corps et le sang de Jésus-Christ ainsi que les fonctions épiscopales. Il se récria contre cette décision : il invoqua les décrets de l'Eglise, il n'avait pas refusé de paraître devant un synode; il n'avait été convaincu d'aucun crime pour être traité avec cette rigueur. L'archevêque de Trèves le supplia d'éviter tout scandale, de se soumettre aux ordres du pape, de s'abstenir uniquement de dire la messe jusqu'au prochain concile, qui devait se tenir à Reims dans un mois. Gerbert y consentit.

Les évêques étant rentrés dans le lieu des séances, Haimon de Verdun déclara que, en l'absence de l'une des parties, le synode ajournait la décision, afin que l'accusateur et l'accusé pussent compa-

Digitized by Google

raître devant les juges. On approuva cette mesure. Les évêques se séparèrent après être convenus de se réunir de nouveau dans le monastère de Saint-Remi, le huitième jour qui suivrait la fête de saint Jean-Baptiste. Le légat en prévint les rois de France.

Léon avait l'espoir de régler, sans trop de difficulté, cette affaire, lorsque le jour de la Pentecôte, on lui remit les actes du concile de Saint-Basle rédigés par Gerbert. Cette lecture lui causa une telle indignation, qu'il parla de s'éloigner sur-le-champ, de revenir à Rome, de porter au Saint-Père ce libelle plein d'injures et de blasphèmes. Il ne fut retenu que par la promesse formelle des rois, que l'on se conformerait dans ce procès aux canons de l'Eglise. Léon consentit alors à se rendre à Reims; mais pour ne pas laisser sans réponse les violentes attaques dirigées contre le Saint-Siége par l'évêque d'Orléans, il adressa à Hugues et à Robert une lettre pleine de vigueur.

On y lisait entre autres choses : « L'église du » bienheureux apôtre Pierre est le fondement de » toutes les églises; et vos antechrists prétendent » qu'il n'y a dans Rome qu'une statue de mar- » bre, que c'est un temple d'idoles!... jamais,

Digitized by Google

» non jamais un chrétien n'entendra de sang
» froid cette injure faite à Pierre, bien plus au
» Christ lui-même..... Eh quoi ! parce que les
» vicaires de Pierre et ses disciples ne veulent
» avoir pour maîtres ni Platon, ni Virgile, ni
» Térence, ni personne de ce troupeau de phi-
» losophes, qui nous ont donné des descriptions
» de la nature en volant orgueilleusement dans
» les airs comme les oiseaux, en s'enfonçant dans
» les profondeurs de la mer, comme les poissons,
» en marchant sur la terre comme les bêtes, vous
» dites qu'ils ne méritent même pas d'être por-
» tiers?... Princes, sachez que ceux qui ont parlé
» de la sorte ont menti ! Car Pierre n'a rien connu
» de tout cela, et il est devenu le portier du ciel...
» Ses vicaires, ses disciples ont été formés par
» la science évangélique, et non par la vaine
» pompe des discours... Dieu n'a pas choisi pour
» ses apôtres des orateurs, des philosophes, mais
» des gens illettrés et grossiers... Les faux évêques
» répètent les paroles des scribes et des phari-
» siens au Christ : « c'est un idiot, un homme
» sans lettres. »

Léon était embarrassé pour défendre quelques papes dont la conduite avait été un objet de scan-

Digitized by Google

dale ; il élude la difficulté en montrant qu'il est défendu d'insulter la mémoire des morts, de tourner en dérision Rome, la mère des fidèles ; si Cham a été maudit à jamais pour s'être moqué de la nudité de son père au lieu de la couvrir, que ne méritent pas ceux qui, loin de couvrir les fautes de leurs pères spirituels, calomnient leurs actes et entraînent dans leur sens des gens de leur espèce ? Les pères ont toujours condamné cette conduite. Mais qu'importe à Arnoul, à on ne sait quel apostat son fils, qui ont osé écrire contre Rome des choses que les hérétiques ariens eux-mêmes ne se sont jamais permises. Si Rome a quelquefois chancelé, saint Pierre l'a soutenue, car cet apôtre a reçu la mission de soutenir ses frères. Il nie que les Eglises d'Orient, d'Afrique et d'Espagne se soient séparées de Rome. Le Saint-Père, dont la voix est toujours docilement écoutée, veille sur l'héritage du Christ; malgré la tyrannie de Crescentius, il s'est occupé, dès qu'il l'a pu, des affaires de l'archevêché de Reims.

« Revenons maintenant à votre synode que
» vous louez, que vous vénérez, mais que toutes
» les personnes qui en entendent parler blâment
» et condamnent. Quel homme de bien pourrait

Digitized by Google

» apprendre, sans en être indigné, qu'un arche-
» vêque arrêté par trahison, affaibli par une
» longue captivité, abandonné de tous, a été
» traîné, chargé de fers, dans un synode par une
» multitude de soldats, qui vociféraient, et qu'il
» a été condamné sur la déposition d'un seul té-
» moin? Qui donc, entendant un tel récit, ne
» maudit pas votre synode?... S'il est défendu de
» se contenter d'un seul témoin quand il s'agit
» d'un laïque, quel qu'il soit, combien ne l'est-il
» pas davantage quand il est question d'un arche-
» vêque? Et quand vous dites qu'il s'est accusé
» lui-même, qu'il a confessé sa faute, voyez si
» l'on pouvait recevoir sa confession. Vous racon-
» tez dans votre libelle que vous lui disiez : *de-*
» *mande pardon afin que l'on épargne ta vie.*
» Aveu fut-il jamais plus inutile? C'est comme
» si vous eussiez dit : *si tu n'avoues pas tout ce*
» *que nous voulons, tu es mort.* Voilà comment
» l'archevêque Arnulfe, arrêté, comme le patriar-
» che Joseph, comme lui jeté dans la citerne, a
» nié sous la crainte de la mort? »

Nous ne savons pas si l'évêque d'Orléans ou quelqu'un de ses amis répondit à cette lettre de l'abbé de Saint-Boniface. L'histoire de cette épo-

Digitized by Google

que est si obscure, que les chroniqueurs ne sont pas d'accord sur le lieu où se tint le second concile. Ce fut à Reims, d'après le continuateur d'Aimoin; à Senlis, d'après Richer, qui assure que Robert devait y défendre lui-même son mariage avec Berthe. Parmi les écrivains modernes, quelques-uns veulent que le synode se soit réuni à Couci, parce que nous possédons un discours prononcé en faveur de Gerbert *in concilio Causeio;* Héfelé rejette cette interprétation pour en admettre une qui n'est pas plus probable; enfin il y en a qui prétendent qu'il n'y eut pas une seconde assemblée des évêques.

S'il nous est permis de hasarder nos conjectures dans ce grave débat, nous dirons que le synode se tint à Reims : Les Pères l'avaient décidé; on ne connaît pas d'obstacle qui ait pu empêcher cette réunion; l'abbé de Fleury nous paraît y faire allusion, dans une de ses lettres au légat et nous avons le discours qui fut prononcé pour justifier les actes de Saint-Basle. On y reconnaît le style et l'esprit de Gerbert.

Les évêques de France sont heureux d'être présidés par le légat Léon, qui est animé, comme eux, de l'amour de la justice et de la vérité. Il sait

Digitized by Google

comme eux, que cacher un péché ce n'est pas le détruire, que refuser de le juger ce n'est pas l'amoindrir aux yeux de la divine majesté. Dès lors qu'y avait-il de mieux à faire que de priver de toute autorité Arnulfe, qui était tombé dans l'abîme, condamné par sa propre bouche, condamné par les conciles d'Afrique, Arnulfe, qui était une cause de ruine pour le peuple, de troubles pour l'Etat?

« Mais il fallait, dit-on, l'autorité du Saint-Siége, la présence du légat; il fallait qu'Arnulfe fût d'abord rétabli dans son église. »

Il faut donc, au nom de l'autorité, laisser périr une multitude innombrable de personnes, si un Romain refuse de se rendre à des prières, à des sollicitations; si, sur son refus, un homme capable refuse d'agir? Et pour aller à Rome, que de difficultés! les dangers de la route, le manque de ressources, l'absence d'un messager intelligent! Si l'on arrive, on n'aura d'accès auprès du Saint-Siége que si on l'obtient, à prix d'argent, de Crescentius, ce membre du diable. Malgré ces difficultés, les évêques se sont tellement conformés aux lois sacrées, que le Siége apostolique n'a pas pu et ne peut pas, ni ajouter, ni changer quelque

Digitized by Google

chose d'honnête et d'utile au procès d'Arnulfe. L'orateur prouve que le synode de Saint-Basle a suivi la procédure du synode d'Afrique, approuvée par Rome contre Cresconius.

On objecte qu'il fallait rendre à Arnulfe son église, ses amis avant de l'appeler en jugement. Comment le faire comparaître, s'il eût été soutenu par des gens armés? N'était-ce pas donner des forces à l'insurrection contre les rois et recommencer l'oppression des gens de bien?

« Mais si l'on eût exigé des otages, si on l'eût enchaîné par des serments solennels? » — Où trouver des serments plus forts, des otages plus précieux que ceux que l'on avait obtenus? Les papes Boniface, Léon, Zozime, Grégoire-le-Grand et Jean ont approuvé des actes analogues à ceux du synode de Saint-Basle.

« Arnulfe ne pouvait pas être condamné sans la présence d'un légat du Saint-Siége. »

Pourquoi donc Lazare, pourquoi Paul et Contumeliosus, pourquoi Ebbon, archevêque de Reims, l'ont-ils été? Etait-ce plus permis pour les premiers que pour le second?

« Mais Arnulfe est retenu captif, privé de tout pouvoir. » — L'archimandrite Eutychès, déposé

Digitized by Google

dans un synode, fut exilé par l'ordre de l'empereur; le grand pape Léon ordonna qu'il fût conduit dans les lieux les plus éloignés, afin que la contagion de ses mauvais exemples ne se communiquât point aux autres. C'est donc avec justice que l'on retient celui qui médite encore la mort de sa patrie, celui qui par des émissaires excite ses satellites à ne pas suspendre leurs actes criminels.

Ainsi les droits du Saint-Siége, ceux de l'Eglise ont été respectés à Saint-Basle; bien plus, on n'a rien fait sans la présence d'un légat du Siége apostolique. L'orateur affirme que Siguin, archevêque de Sens, était revêtu de ces fonctions; que, loin d'opprimer Arnulfe, on a toléré, pendant dix-huit mois, les guerres, les séditions qu'il a suscitées dans le royaume, tandis que les conciles d'Afrique retranchent le coupable de la communion, s'il ne comparaît pas *deux mois* après qu'il a été cité, et qu'ils déclarent qu'il ne faut pas entendre sa justification, s'il a laissé *une année entière* s'écouler.

« O foi chrétienne! continue l'évêque, ô re-
» ligion chrétienne! qui sera jamais trouvé cou-
» pable, si le perfide, qui a trahi la patrie, est

Digitized by Google

» déclaré innocent! Que les lois se taisent, que
» les droits des souverains se taisent, s'il n'est
» permis de frapper en justice que celui que le
» tyran Crescentius aura permis, à prix d'argent,
» de punir ou d'absoudre! Que celui qui aura
» trahi sa patrie soit récompensé, que celui qui
» l'aura sauvée soit chassé, exilé! Mais ce n'est
» pas ainsi que parle le Saint-Esprit par la bouche
» de David et des prophètes...; il dit: *A chacun*
» *suivant ses œuvres*, et ailleurs: *Malheur à ceux*
» *qui font du bien le mal et du mal le bien, en*
» *changeant la lumière en ténèbres et les téné-*
» *bres en lumière*. Si donc les décrets des bien-
» heureux pontifes Grégoire, Léon, Zozime, si
» les conciles d'Afrique ont quelque valeur, il
» faut blâmer complétement, il faut mépriser ceux
» qui prétendent que la déposition d'Arnulfe est
» irrégulière, ceux qui nous accusent auprès du
» Saint-Siége de l'avoir déposé parce qu'il en ap-
» pelait de son innocence à la décision du Saint-
» Siége. »

« Et maintenant nous recourons à toi, abbé
» Léon, qui remplaces dans ce synode le seigneur
» pape Jean; si ton cœur n'est pas insensible aux
» émotions de la charité, nous t'engageons à

Digitized by Google

» imposer le silence, par l'autorité apostolique,
» aux perturbateurs de la paix. Car ce n'est ni
» le zèle de Dieu ni l'affection pour Arnulfe qui
» les pousse; ils savent que c'est le jugement de
» Dieu, celui de l'Eglise universelle qui l'a dé-
» pouillé des fonctions de l'épiscopat; mais c'est
» par amour de la nouveauté, du changement
» qu'ils animent contre nous l'Eglise sainte et
» apostolique, afin de pécher impunément, si
» personne n'ose les contredire. Ta sainteté con-
» naît toute la haine que cette conduite engendre
« contre Rome. Car le bon sens du peuple n'est
» pas tellement affaibli, qu'il ne comprenne quel-
» quefois où est la justice et l'équité. L'opposition
» inconsidérée de quelques évêques attire le mé-
» pris sur la dignité épiscopale. Que par toi le
» successeur du B. Pierre se joigne à nous, que
» par toi soit réparé le filet déjà déchiré de l'E-
» glise, afin que lorsque tu seras rentré dans
» Rome, après avoir mené cette affaire à une
» heureuse fin, tu sois rappelé par les espérances,
» par les vœux, par les désirs de tous les évêques
» des Gaules! »

Ce discours oppose aux défenseurs d'Arnulfe le nouvel argument, tout-à-fait inattendu, que

Digitized by Google

Siguin était légat du pape. Comment ne l'a-t-on pas fait valoir à Saint-Basle, à Mouzon? Et si cette assertion est vraie, d'où vient la colère de Rome? L'explication de cette énigme devait se trouver dans la réponse de l'abbé de Saint-Boniface, qui n'est pas arrivée jusqu'à nous. On peut croire qu'elle fut vive, s'il y est fait allusion dans une lettre où Abbon lui dit que *sa parole douce comme du miel, dans les entretiens intimes, était, en public, le vrai tonnerre du Saint-Esprit, qui était descendu en langue de feu sur les apôtres, le glaive flamboyant aiguisé dans le temple pour exterminer les méchants.*

Quel fut le résultat du concile de Reims? Hugues de Fleury, qui renvoie pour les détails aux actes, qui sont perdus, des pontifes de Reims ou de Rome, affirme le premier, à la fin du XIe siècle, qu'Arnulfe fut rétabli avec honneur sur son siége, que Gerbert se repentit de sa conduite. Les chroniqueurs ont répété sa phrase; Baronius et ses nombreux copistes l'admettent sans hésiter, en exaltant la piété de Hugues Capet. Ce qui est certain, c'est qu'il n'existe aucune trace du repentir de Gerbert, qui continue à se dire archevêque de Reims, et que le prisonnier ne recouvra sa liberté

Digitized by Google

que plus d'une année après la mort de Hugues, comme cela ressort de l'ensemble des faits : Erluin, évêque de Cambrai, allait à Rome, en 996, pour se faire consacrer par le pape, parce qu'il n'y avait point d'archevêque à Reims. L'année suivante, Abbon de Fleury, envoyé à Rome par le roi Robert pour gagner le pape, qui menaçait de l'excommunier à cause de son mariage avec Berthe, recevait du souverain Pontife la mission d'exiger la liberté d'Arnulfe, son rétablissement sur le siége de Reims. La même année Grégoire V, au concile de Pavie, suspendait de leurs fonctions les évêques qui avaient déposé Arnulfe.

Le synode présidé par le légat n'avait donc rien terminé, ou du moins le pape Jean XV n'avait pas donné de suite aux mesures provoquées par son légat. Gerbert reprit le chemin de l'Allemagne ; il y trouva des sympathies auprès de quelques évêques et même à la cour. Le jeune prince Othon III lui donna une résidence agréable, autant qu'on en peut juger par la correspondance de Gerbert, qui devient fort obscure pendant près de trois années.

Il ne faut pas s'étonner si Jean XV ne se hâtait point de prendre une décision dans l'affaire de

Digitized by Google

Reims : des motifs politiques et personnels empêchaient les rois de France de consentir au rétablissement d'Arnulfe, et la prudence du Saint-Siége l'empêchait de brusquer les choses, de courir le risque d'un schisme. En outre Othon III témoignait de la bienveillance à Gerbert, et le pape avait besoin de ce prince, qu'il pressait de traverser les Alpes, en faisant briller à ses yeux la couronne impériale avec le titre de défenseur de la sainte Eglise romaine.

Le Saint-Siége qui avait eu tant à souffrir de la déplorable influence de Théodora et de Marozia, n'était pas moins à plaindre sous la tyrannie de Crescentius, qui disposait de tout dans la ville de Rome. L'argent ouvrait l'accès auprès du souverain pontife; l'argent obtenait toutes les dispenses, effaçait tous les crimes; trafic honteux qui rendait le successeur de saint Pierre méprisable dans la chrétienté. Car des gens fort honnêtes, comme Abbon, faisaient remonter jusqu'à lui la responsabilité de ces actes de simonie, dont Baronius a tâché inutilement de décharger sa mémoire.

Il fallait une réforme : le jeune roi, élevé dans les sentiments d'une piété austère par l'abbé Bernward, était flatté de l'exécuter; il tenait aussi

Digitized by Google

à placer sur sa tête la couronne de Charlemagne et d'Othon-le-Grand, au moment où deux ambassadeurs, Jean, évêque de Plaisance, et Bernward, évêque de Wurtzbourg, demandaient pour lui à Constantinople la main d'une princesse grecque.

CHAPITRE XXII.

Le pape Grégoire V. — Vives inquiétudes de Gerbert. — Concile de Pavie.

Othon franchit les Alpes dans le mois de mars de l'année 996. Il emmenait Gerbert et d'autres personnes d'un mérite distingué, son cousin Brunon, qui était un de ses chapelains, Willigise, archevêque de Mayence, Wilderode, archevêque de Strasbourg. On apprit pendant le voyage, la mort du pape Jean XV, que le peuple et le clergé de Rome remplacèrent, sur la recommandation du roi, par son cousin Brunon, âgé de vingt-quatre ans. Le nouveau Pontife fut intronisé sur le siége de saint Pierre, le 3 du mois de mai, sous le nom de Grégoire V. Le 21 du même mois, il plaça la

Digitized by Google

couronne impériale sur la tête d'Othon, qui fit annoncer par Gerbert à l'impératrice Adélaïde que le Seigneur avait réalisé ses vœux maternels. La concision de cette lettre s'explique par la disgrâce qui avait frappé cette princesse, à la suite des manœuvres de quelques jeunes gens maîtres de l'esprit de son petit-fils. Mathilde, abbesse de Quedlinbourg, tante du nouvel empereur, gouvernait l'Etat pendant son absence.

Othon voulait bannir de Rome Crescentius pour affermir l'autorité, pour rendre plus facile l'administration de Grégoire V. Celui-ci n'y consentit pas; il espérait gagner par ses bienfaits ce personnage redoutable, qui lui prêta serment de fidélité.

Les Allemands reprirent le chemin de leur patrie à la fin du mois de mai; Gerbert les suivit assez inquiet sur son avenir. Le nouveau pape, d'une piété vive, d'un caractère ferme, en choisissant saint Grégoire-le-Grand pour son modèle, avait annoncé l'intention de rétablir la discipline ecclésiastique, de rendre au Saint-Siége l'autorité qu'il avait perdue.

Cette nouvelle avait répandu la joie parmi les personnes pieuses; Abbon était plus content que

Digitized by Google

s'il eût reçu de l'or, des diamants; il espérait avec les partisans d'Arnulfe que le moment de le rétablir sur son siége était arrivé.

Gerbert affectait l'indifférence au milieu de ces nouvelles alarmantes : il disait n'attacher de prix qu'à une amitié sincère, le plus beau présent que la divinité puisse faire aux hommes; et, comme il avait quelques vrais amis, il était tranquille pour le présent, plein d'espérance pour l'avenir. Il ne craignait pas le retour d'Arnulfe. S'il avait lieu, il se considérerait comme délivré de Ur pour appartenir en entier à ses amis, au jeune héros qui triomphait en ce moment des Slaves.

Malgré cette résignation apparente, Gerbert, qui était menacé comme archevêque de Reims et dépouillé, par on ne sait quel individu, des biens qu'il tenait, en Allemagne, de la munificence de l'empereur, profita des succès de ce prince pour mêler à de brillantes félicitations sur son courage et sur ses victoires un appel à sa bienveillance contre ses ennemis.

Cette lettre ne produisit pas l'effet qu'en espérait le solliciteur; de là des tourments; il se crut abandonné, persécuté; il fit parvenir à Othon III

Digitized by Google

des plaintes qui expriment toutes les angoisses de son âme. Qu'avait-il donc fait pour être abandonné de son seigneur, qui le laisse dépouiller des témoignages de sa munificence!

Il lui pose ce dilemne : « Vous avez pu ou vous » n'avez pas pu donner ce que vous avez donné. » Si vous ne l'avez pas pu, pourquoi en avez-vous » fait semblant? Mais si vous l'avez pu, quel est » le César inconnu et sans nom qui commande » à notre César très-connu, très-célèbre dans » le monde entier. Dans quelles ténèbres se cache » ce voleur? Qu'il paraisse, qu'il soit crucifié, » afin qu'il soit permis à notre César de commander librement ! » Il ajoutait avec tristesse : « Bien des gens ont pensé que je pouvais être » fort utile à cause de votre bienveillance pour » moi. Il me faut aujourd'hui avoir pour protecteurs ceux qu'autrefois je me suis chargé de défendre. Je dois en croire mes ennemis plus que » mes amis, car mes amis assuraient que mes » affaires étaient en bon état, que tout prospérait; » mes ennemis, inspirés par un esprit prophétique ou fanatique, prédisaient que ni offices » ni bénéfices ne me serviraient de rien, que de » doux commencements auraient une fin amère.

Digitized by Google

« Ce sont là des choses bien dures, il est vrai,
» pour moi qui en ai fait l'expérience plus que
» je ne l'aurais voulu, mais elles conviennent
» peu à la majesté impériale. Pendant trois gé-
» nérations, j'ose le dire, j'ai gardé la fidélité la
» plus pure à vous, à votre père, à votre aïeul,
» au milieu des ennemis, au milieu des armes.
» J'ai exposé pour vous ma personne, quelque
» faible qu'elle soit, au courroux des rois, aux fu-
» reurs insensées des peuples. J'ai été inébran-
» lable au milieu de toutes les épreuves que j'ai
» subies, dans des lieux impraticables et des dé-
» serts, à l'attaque ou à la poursuite des ban-
» dits, mourant de faim et de soif, tourmenté par
» la violence du froid et de la chaleur. J'aimais
» mieux mourir que de ne pas voir sur le trône
» le fils, alors captif, de César! Je l'ai vu et je
» me suis réjoui; et plaise à Dieu qu'il me soit
» permis de m'en réjouir jusqu'à la fin et d'a-
» chever en paix mes jours auprès de vous! »

Cette lettre émut Othon III. Ce prince, âgé d'environ dix-huit ans, avait l'esprit curieux; il aimait la gloire. Le souvenir des conversations de sa mère, qui lui avait souvent parlé de la cour de Constantinople, de l'autorité des empereurs

Digitized by Google

grecs, de leur magnificence, se mêlant à ce qu'il avait lu dans l'histoire sur Auguste, Constantin, Charlemagne, il voulut faire revivre ces grands siècles. Gerbert était l'homme le plus capable de l'aider à réaliser ses projets; il lui demanda des leçons pour cultiver son esprit, des conseils pour diriger ses Etats. Sa lettre pleine d'une bienveillance affectueuse est d'un style qui montre l'opportunité du choix d'un professeur éclairé. Gerbert, heureux de cette distinction éclatante, vit la fortune lui ouvrir de nouveau les bras; il répondit par des protestations de dévouement, par des éloges emphatiques, où l'on dirait qu'il a voulu rivaliser de mauvais goût avec son disciple impérial. On ne connaît pas la nature de ces leçons, qui consistèrent sans doute en entretiens, en discussions, que ne suspendaient pas les préparatifs des expéditions militaires.

L'an 997, dans les plus fortes chaleurs de l'été, tandis que l'on se disposait à marcher contre les Sarmates, l'empereur cita quelques passages d'Aristote et d'autres philosophes de l'antiquité dont il demanda l'explication aux savants de sa cour. Il y avait des maîtres distingués, des évêques fort instruits; pas un seul ne fut en état de répondre.

Digitized by Google

Le prince, trouvant cette ignorance indigne du sacré palais, donna l'ordre à Gerbert de discuter les diverses opinions émises sur *l'emploi du raisonment et de la raison*. Gerbert, qui était malade, fut obligé d'ajourner ce travail aux premiers mois de l'année suivante.

Cette indisposition était peut-être aggravée par la nouvelle que Grégoire V, après avoir affaibli la puissance de Crescentius, rétabli l'ordre dans la ville, avait convoqué un concile à Pavie, afin de régler la question de l'archevêché de Reims et le divorce du roi de France. Il avait sommé les évêques du royaume de s'y rendre, avec menace de les interdire, s'ils ne se soumettaient pas aux décisions d'une assemblée qu'il présiderait en personne.

Robert pria l'abbé de Fleury d'aller adoucir le Saint-Père. Le pape n'était plus à Rome quand Abbon y arriva. Ils se rencontrèrent sur la frontière du duché de Spolète. Grégoire, qui connaissait de réputation l'abbé, l'accueillit avec distinction, et après huit jours d'entretien sur la philosophie, la morale et les affaires de l'Eglise, il le renvoya dans sa patrie avec une réponse peu conforme aux désirs du roi. Il exigeait son divorce et le rétablissement d'Arnulfe.

Digitized by Google

Si l'abbé de Fleury avait échoué dans une négociation qui répugnait trop à son caractère et à ses propres idées pour qu'il l'eût vivement soutenue, son voyage n'avait pas été inutile aux intérêts du monastère. Il rapportait une foule de priviléges. Deux lui étaient singulièrement agréables : l'évêque d'Orléans ne pourrait jamais entrer dans son couvent sans y être invité par l'abbé; jamais Fleury-sur-Loire ne serait soumis à l'interdit, lors même que la France tout entière aurait été frappée de cette peine.

Le pape apprit la révolte de Rome peu de temps après le départ de l'abbé. Crescentius avait profité du mécontentement que les réformes avaient causé parmi le peuple pour reprendre le pouvoir. C'était un acte insensé. Rome pouvait-elle résister avec ses seules forces aux armées de l'Allemagne? Crescentius espérait-il que le roi Robert lui viendrait en aide ou que les empereurs de Constantinople, Basile II et Constantin IX, se déclareraient en sa faveur?

Grégoire V, loin de se laisser effrayer par le soulèvement de Rome, se montra inébranlable dans sa volonté d'attaquer les abus, qui déshonoraient l'Eglise, et il se rendit au concile de Pa-

Digitized by Google

vie. On n'y vit pas un seul évêque de France; ceux qui avaient pris part aux actes de Saint-Basle s'étaient contentés d'envoyer leur justification par un laïque. Le pape fit suspendre de leurs fonctions épiscopales Ascelin, qui avait trahi Arnulfe, et les prélats qui l'avaient déposé. Il somma ceux qui avaient béni le mariage de Robert avec sa cousine, de comparaître, l'année suivante, dans un concile à Rome, sous peine d'excommunication. Il adressa la même sommation à Gisiler, qui s'était fait transférer, contrairement aux canons, de l'évêché de Mersebourg à l'archevêché de Magdebourg; enfin il excommunia Crescentius.

Crescentius, de son côté, déposa Grégoire V, qu'il remplaça par Jean, évêque de Plaisance, calabrais d'origine, l'un des deux messagers envoyés à Constantinople pour demander la main d'une princesse grecque. Jean, qui passait par Rome avec des ambassadeurs de la cour d'orient, s'était laissé tenter par l'éclat de la tiare; il l'avait achetée malgré les prières, les menaces prophétiques de saint Nil, qui vivait en reclus à Grotta-Ferrata.

La rébellion de Jean était atteinte indirectement par le concile de Pavie; Grégoire V, con-

Digitized by Google

vaincu que l'antipape n'échapperait pas à la colère divine, se contenta, par un bref à l'archevêque de Ravenne, de réunir à cette métropole l'évêché de Plaisance, qui en avait été détaché en faveur de Jean, sur les instances de l'impératrice Théophanie; puis il appela les Allemands.

CHAPITRE XXIII.

Voyage en Italie. — Traité du raisonnable et du raisonner. — Gerbert archevêque de Ravenne.

L'empereur partit à la fin de l'année. Gerbert aurait préféré que l'expédition eût été ajournée jusqu'au printemps. L'affaire de l'archevêché de Reims et le mariage de Robert allaient être décidés; il aurait donc voulu voir ce prince pendant l'hiver, se concerter avec lui pour conjurer le danger qui les menaçait l'un et l'autre. Il n'en eut pas le temps. Vers la fin de décembre [997], Othon se trouvait à Pavie avec le pape. Gerbert, qui accompagnait le jeune empereur, avait redoublé d'assiduité auprès de lui. Malgré la fai-

Digitized by Google

blesse de sa santé, malgré les fatigues de la route et les préoccupations bien naturelles de son esprit, il avait traité, pendant ce voyage, la question de philosophie que l'empereur lui avait recommandée, l'été précédent. Il lui remit ce travail, précédé d'une lettre des plus flatteuses pour ce prince, qu'il mettait au-dessus de tous les rois de l'univers par sa naissance, par son génie, par les forces de son empire.

Cet opuscule qui a le titre obscur « Du raisonnable et du raisonner, » roule sur une question assez puérile, que l'interprétation d'un texte de Porphyre avait suggérée et qui partageait les beaux esprits de la cour de l'empereur. Aristote énonce, au début de ses *Catégories*, que la substance première est l'individu et que l'individu sert de fondement aux substances secondes, aux genres, aux espèces. Toutefois, dans son *Introduction*, Porphyre, dissertant sur la différence, déclare que l'attribut *raisonnable*, qui caractérise l'homme, peut lui-même servir de sujet et avoir pour prédicat *user de la raison*. Ne dit-on pas en effet que l'être raisonnable use de la raison? Mais user de la raison est un terme moins général que raisonnable; d'où il suit que, dans ce cas, le plus

Digitized by Google

général sert de sujet au moins général, c'est-à-dire au concret, au particulier, à l'individuel, ce qui contredit ouvertement les maximes d'Aristote.

La difficulté avait frappé l'empereur Othon III, et ce fut pour la résoudre que Gerbert écrivit le petit traité qui nous a été conservé. L'auteur y déploie un luxe de méthode remarquable : il distingue le réel et le possible, le nécessaire et le contingent, les propriétés substantielles et les accidents passagers. Raisonnable est l'attribut substantiel de la nature humaine; faire usage de la raison est un acte purement accidentel. L'accident pouvant servir d'attribut à la substance, faire usage de la raison, conclut Gerbert, peut donc être attribué comme prédicat à raisonnable.

Si Gerbert espérait une récompense de ce petit traité, il ne l'attendit pas longtemps. L'archevêque de Ravenne ayant résigné ses fonctions pour se vouer à la solitude et ne songer qu'à son salut, Grégoire V nomma Gerbert au siége vacant. Il lui donna, le 28 avril, le pallium avec la promesse, après la mort de l'impératrice Adélaïde, des biens considérables que cette princesse possédait dans la province.

Gerbert avait reçu ces faveurs à Rome, où

Digitized by Google

Crescentius et son antipape n'avaient pas pu se défendre malgré les fortifications de la place. Jean eut les yeux crevés; il fut dégradé, abandonné aux outrages d'une populace cruelle. Saint Nil avait entrepris un long voyage, malgré ses quatre-vingt-huit ans, pour obtenir la grâce de ce malheureux; il se retira profondément affligé de n'avoir pas réussi. « Dieu, dit-il au pape et à » l'empereur, n'aura pas pour vous, au grand » jour du jugement, plus de compassion que vous » n'en avez eu pour la brebis égarée. »

Crescentius eut la tête tranchée; son corps fut suspendu par les pieds à un gibet; on tua tous ses amis qui ne purent s'enfuir; sa veuve, ignominieusement traitée par les soldats allemands, mourut dans la misère, sans se venger sur l'empereur, comme le dit une tradition erronée.

L'ordre était rétabli dans Rome. Le pape Grégoire y présida le concile, qu'il avait convoqué l'année précédente. On avait de bonnes nouvelles de France. Abbon avait écrit au pape que, bravant la colère du roi Robert, qui ne devait pas être bien terrible, il lui avait transmis ses ordres, sans rien ajouter, rien affaiblir, rien changer, rien oublier. Arnulfe avait recouvré la liberté, il

Digitized by Google

avait reçu le pallium dans les termes fixés par le pape ; le roi avait promis d'obéir à Grégoire, comme au bienheureux Pierre, prince des apôtres.

Malgré ces promesses, il ne renonçait pas à sa cousine Berthe. On connaissait en Italie le caractère de Robert ; c'était une nature molle, inerte, qu'il fallait vivement remuer. Le pape soumit sa cause au concile, qui prononça l'excommunication contre les coupables, s'ils ne se séparaient pas immédiatement et s'ils ne faisaient pas la pénitence de sept années imposée par les canons de l'Eglise. Vingt-huit noms se lisent au bas de cet acte : le premier est celui de Grégoire V, le second celui de Gerbert, archevêque de Ravenne.

Robert brava l'anathème. Ses diplômes nous montrent que deux ans plus tard, l'an mil, Berthe ne l'avait pas quitté. Des bruits populaires, recueillis dans le siècle suivant par le cardinal Pierre Damien, répétaient que la passion du roi n'avait cédé que devant une preuve manifeste de la colère divine, lorsque Berthe eut mis au monde un enfant qui avait le cou et la tête d'une oie.

Les écrits du temps ne laissent pas entrevoir que l'archevêque de Ravenne soit intervenu officieusement dans les affaires du roi de France avec

Digitized by Google

le Saint-Siége. Ils nous le montrent employant l'activité de son esprit à d'utiles réformes. On n'a pas oublié combien il avait eu à souffrir à Bobio de la dilapidation des biens du couvent. Sur ses instances, Othon III déclara, dans une constitution générale du mois de septembre, que les concessions des biens ecclésiastiques par les évêques et les abbés, nuisant au service de Dieu et à celui de l'Etat, seraient soumises à des règles fixes, invariables. Les baux devaient expirer à la mort de l'évêque ou de l'abbé qui les aurait signés. Leur successeur rentrait immédiatement dans la franchise de tous ses droits. L'anathème était prononcé contre ceux qui refuseraient d'observer cette loi.

La suppression d'un usage ancien, qui ressemblait à la simonie, ne fait pas moins l'éloge de notre prélat. Le sous-diacre de la cathédrale métropolitaine vendait aux nouveaux évêques suffragants et peut-être aux prêtres, au moment de leur consécration, le corps du Christ, c'est-à-dire une grande hostie consacrée, dont ils se servaient pour communier pendant plusieurs jours; il vendait aussi, tous les ans, le saint-chrême aux archiprêtres. Un concile tenu à Ravenne condamna cette coutume. Mais pour assurer un revenu aux sous-

Digitized by Google

diacres, il fut décidé que, chaque année, tous les archiprêtres leur donneraient un sou d'or, le jour de la fête de saint Vidal.

L'archevêque s'engageait, en son nom et au nom de ses successeurs, à respecter cette mesure. Les assistants firent la même promesse. Ils promirent aussi, sous peine de malédiction, de ne recevoir pour les sépultures que ce que la famille ou les amis du mort voudraient bien leur donner spontanément.

Le concile renouvela l'excommunication prononcée par les canons contre les prélats qui recevaient, sans y être autorisés, les clercs étrangers, bénissaient les églises d'un autre diocèse, conféraient les ordres à des personnes trop jeunes ou que leur conduite en rendait indignes.

La simonie était le grand mal de l'époque, celui qui déshonorait le plus la religion. Gerbert l'avait attaquée au concile de Ravenne; on peut croire qu'il insista beaucoup auprès des évêques suffragants de son diocèse, afin de leur faire comprendre l'excellence de leur saint ministère, les qualités, les vertus qui doivent briller dans les personnes qui en sont revêtues; il dut leur recommander d'éviter le plus léger soupçon de

Digitized by Google

trafiquer des choses saintes; mais je doute qu'il ait prononcé le discours imprimé sous son nom. Quatre années avant qu'il ne fût archevêque de Ravenne, l'abbé de Fleury en citait un passage, qu'il attribuait à saint Ambroise. A la fin du XIe siècle, le cardinal Humbert en copiait, sous le nom de ce Père, un fort long fragment, qui forme le seizième chapitre du premier livre de son ouvrage contre les simoniaques. En outre, la simplicité du style, les allusions à des idées qui ne régnaient ni dans l'Eglise, ni dans la société civile du dixième siècle, nous paraissent démontrer que cet opuscule n'est pas de cette époque.

Les mêmes doutes ne sont pas soulevés contre le traité de l'Eucharistie. Le style, la forme du raisonnement, les comparaisons prises dans les mathématiques confirment le témoignage d'un manuscrit du XIe siècle, qui l'attribue à Gerbert. Il serait difficile de dire à quelle occasion il composa cet opuscule, qui se divise en dix chapitres. Dans les huit premiers, il prouve, par l'Ecriture sainte et par les Pères, que le corps de Jésus-Christ, que l'on reçoit à l'autel, est celui qui est né de la Vierge Marie; en outre, il cherche à concilier à cette doctrine Raban Maur et Ratramne,

Digitized by Google

qui l'avaient combattue. Les textes sont habilement choisis, les explications sont ingénieuses. L'auteur prend dans la nature, dans l'arithmétique, dans la logique des comparaisons, des divisions pour rendre sa pensée plus intelligible sur cette question délicate. Il réfute, dans les deux derniers chapitres, les *inepties* de ceux qui, soutenant le *stercoranisme*, font ignorer à Dieu la physique. Il montre que le passage de l'Evangile, sur lequel ils appuient leur erreur, s'applique uniquement aux aliments matériels et ne peut s'entendre de la nourriture céleste des âmes.

Au milieu de ces travaux, afin de réformer, d'instruire son clergé, afin de combattre les novateurs, Gerbert se délassait par la culture de la poésie. On pourrait placer à cette époque une épigramme en douze vers héroïques, pour un buste ou pour un portrait de Boëce. Un écrivain moderne pense même que le dessin d'une clepsydre, que l'on voyait à Ravenne, au milieu du XVIIe siècle, était de notre archevêque.

La santé de Gerbert, qui était altérée depuis quelque temps, éprouva, cette année, de rudes atteintes. Une pleurésie fatiguait sa poitrine; il avait des bourdonnements aux oreilles, ses yeux pleu-

Digitized by Google

raient, tout son corps était comme piqué par des aiguillons. Il avait passé une année entière étendu sur son lit; il commençait à peine à se relever de ses souffrances, qui, revenant tous les deux jours, l'empêchaient de recouvrer des forces, lorsque l'impératrice Adélaïde le pria de venir la trouver, sans doute aux environs de Ravenne, et d'excommunier un chevalier du voisinage. Le récit de la conduite criminelle de cet homme arracha tant de larmes à Gerbert, qui avait été déjà forcé de lui interdire l'entrée de l'église, qu'il en perdit presque la vue. Il s'excusa de la manière la plus touchante de ne pouvoir, à cause de sa santé, se rendre auprès de l'impératrice. Il promit de s'occuper du chevalier et de ses complices; mais avant de priver les coupables de la communion, de les éloigner du mystère par lequel on vit de la vie véritable, il voulut les engager à rentrer dans les voies de la justice; ils se convertiraient peut-être.

Précaution pleine à la fois de sagesse et de charité!

La vieillesse avançait avec son cortége d'infirmités. Gerbert, dont les années semblaient comptées, ne songeait qu'à terminer saintement sa vie,

Digitized by Google

quand la Providence lui ménagea de nouveaux honneurs pour le soumettre à de nouvelles épreuves. Le pape Grégoire V, à qui sa jeunesse, sa santé promettaient une longue carrière, mourut à l'âge de vingt-sept ans, le 18 février 999. Ses restes furent déposés dans la crypte de la basilique du Vatican. Une inscription, gravée sur la tombe, rappelle sans ostentation son origine, la beauté de ses traits, les vertus qui ornèrent son âme. Elle exprime l'espérance que Grégoire V est assis dans le séjour des justes, à côté du saint Pontife dont il avait pris le nom et qu'il avait essayé de faire revivre par ses actes.

Le silence de Thietmar ne permet pas de douter que la mort du pape ne fût naturelle. Quelques années plus tard, on accusa les Romains de l'avoir assassiné. Cette accusation, qui n'est pas prouvée, a quelque chose de plausible, parce que son origine, ses réformes, le supplice de Crescentius l'avaient rendu odieux au peuple. Il était réservé à la haine aveugle de M. Gfrörer de rejeter ce crime sur Gerbert, qu'il appelle le *Serpent de Ravenne*, et d'indiquer, à l'appui de ses assertions si graves, des textes qui ne laissent rien soupçonner de semblable.

Digitized by Google

L'empereur Othon, plus juste appréciateur du mérite réel et des qualités de Gerbert, qui d'ailleurs avait lui-même l'adresse de les faire valoir, le désigna au choix du peuple et du clergé pour remplir la place vacante. Des moines ignorants et crédules attribuèrent, dans les siècles suivants, cette élévation à des sortiléges diaboliques; les auteurs contemporains y virent une récompense du savoir de Gerbert, de son dévouement à la famille de Saxe.

CHAPITRE XXIV.

Pontificat de Silvestre II.

Gerbert fut préconisé le dimanche des Rameaux, qui tombait cette année le 2 du mois d'avril. Comme il avait occupé trois siéges dont le nom commençait par R, il disait, en jouant sur cette lettre :

« *Scandit ab R. Gerbertus in R., post papa* » *viget R.* » C'est-à-dire : « Gerbert monte de » Reims à Ravenne, puis, devenu pape, il do- » mine dans Rome. »

Digitized by Google

Il est le premier Français qui ait joui de cet honneur. Baronius l'en déclare complétement indigne; il se plaint, en termes très-vifs, que le Saint-Siége ait été occupé par un homme qui en avait été l'ennemi le plus acharné, qui avait entassé contre lui les calomnies les plus horribles. Si Gerbert avait eu à répondre devant ses électeurs à des objections de cette nature, il aurait pu dire : *Rejetez l'ancien archevêque de Reims, nommez Silvestre II.* Il prit ce nom pour faire entendre qu'il marcherait sur les traces d'un pontife à qui ses vertus avaient mérité d'être placé au rang des saints. M. Gfrörer, toujours injuste envers notre compatriote, interprète différemment sa pensée : il l'accuse de vouloir prendre auprès d'Othon III le rôle de complaisant, que les ennemis de saint Silvestre I lui attribuent auprès de Constantin.

Silvestre II avait des projets plus élevés : il songeait à ranimer dans le clergé le véritable esprit ecclésiastique, à créer un saint empire, à faire de Rome la résidence du pape et de l'empereur, la capitale du monde, à répandre la civilisation et la foi dans les contrées orientales, enfin à délivrer le Saint-Sépulcre des mains des infidèles qui l'outrageaient. Le cœur du jeune prince, ouvert à toutes

Digitized by Google

les idées nobles, promettait au pape un puissant concours.

Le premier acte d'Othon III envers le Saint-Siége fut une donation considérable. L'Eglise de Rome était pauvre ; elle avait eu beaucoup à souffrir de la négligence, de la dilapidation de quelques-uns de ses chefs ; d'autres, pour réparer ses pertes, avaient supposé des donations de Constantin et de Charles-le-Chauve. Othon rejeta ces décrets mensongers et lui fit présent des huit comtés de Pisaure, Fano, Sinigaglia, Ancône, Fossabruno, Galesi, Osimo situés dans la marche d'Ancône. Cette générosité du jeune empereur, contestée par des écrivains modernes, s'explique par sa piété, par son dévouement à son ancien maître, auquel il ne savait rien refuser.

On le voit, sur sa demande, conférer à l'église de Reggio des possessions que lui disputait un seigneur du voisinage, gratifier l'église de Verceil du comté de ce nom et de celui de Sainte-Agathe, faire des largesses au monastère de Saint-Pierre et de Saint-Servat à Quedlinbourg, à celui de Bobio, que dirigeait de nouveau, avec le titre d'abbé, le fidèle Pétroald. Le pape, de son côté, accordait ou confirmait des priviléges aux abbayes

Digitized by Google

de Saint-Lambert à Séven, du Saint-Sauveur et de Saint-Benoît à Léna, à l'église de Strasbourg, au monastère de Lauresham. L'importante abbaye de Fulde obtenait de Silvestre II le droit, que Gerbert archevêque de Reims avait désapprouvé, de dépendre uniquement de Rome.

Grégoire V avait laissé quelques affaires sérieuses à son successeur qui s'empressa de les terminer. Une bulle suffit pour rendre la paix à l'évêché du Puy. Etienne, nommé du vivant de son oncle, Gui, pour lui succéder, se maintenait malgré sa condamnation par le Saint-Siége. Silvestre II, en se prononçant contre lui, assura le triomphe de son compétiteur, Théotard, régulièrement élu par les clercs et le peuple.

La question de l'archevêché de Reims, qui n'était pas terminée, était bien plus délicate. Le nouveau pape allait-il rompre avec le passé, condamner Gerbert, blâmer le concile de Saint-Basle? Allait-il casser la décision de Grégoire V, porter atteinte aux jugements émanés de la chaire de saint Pierre? Silvestre II tourna la difficulté : il écrivit à son ancien rival qu'il avait été privé des fonctions épiscopales *pour quelques excès*, mais que Rome, dont la souveraine puissance est telle,

Digitized by Google

que rien ne saurait lui être comparé parmi les mortels, n'avait pas accepté son abdication, et, dans sa charité, elle le relevait de sa déchéance. Elle lui rendait le bâton pastoral et l'anneau avec tous les droits de l'archevêché de Reims; elle défendait de jamais lui reprocher son abdication dans un synode ni ailleurs, d'y jamais faire allusion par des termes blessants; elle le protégeait même contre les remords de sa conscience en lui donnant une absolution complète pour le passé.

Les amis d'Arnulfe obtenaient ainsi son rétablissement sans blesser les Pères de Saint-Basle; le Saint-Siége reconnaissait la culpabilité du prélat qu'ils avaient frappé. Toutes les susceptibilités étaient ménagées. Silvestre II réparait le mal que Gerbert avait fait à la puissance spirituelle de Rome.

Le nouveau pape n'avait eu jusqu'à ce moment qu'à confirmer les actes de son prédécesseur; il n'en fut pas de même dans un procès entre les moines de Farfa et ceux de l'abbaye des Saints-Cosme-et-Damien de Rome, pour la possession de la Celle Miniano. Après de longs débats, Grégoire V l'avait adjugée aux moines des Saints-Cosme-et-Damien. Lorsque ce pape fut mort, Hugues, abbé de Farfa, insista pour que le procès

Digitized by Google

fût révisé en présence de l'empereur. Pouvait-on, sans déni de justice, repousser cette demande? Les juges, après un long et sérieux examen, déclarèrent, avec l'approbation d'Othon III et de Silvestre II, que Grégoire V s'était laissé corrompre par l'argent, que les pièces fournies par les moines de Rome étaient fausses.

Le reproche de vénalité adressé à la mémoire vénérée de ce pontife, cousin de l'empereur, est trop grave pour qu'il ait été prononcé à la légère: on l'aura rendu, comme c'est l'habitude, responsable d'une faute commise à son insu, par ses ministres. Gfrorer aime mieux trouver dans ce jugement une preuve de la haine de Gerbert et d'Othon contre un prince qui se serait opposé à leurs folles idées de reconstruire l'empire romain.

Ce projet datait de plusieurs années: Othon III, dont l'enfance avait été troublée par la révolte des grands, avait été élevé sous les yeux d'une mère ambitieuse, qui ne comprenait la royauté qu'entourée d'une étiquette sévère, investie du pouvoir absolu qu'elle avait à Constantinople. L'empereur est le maître de ses sujets sans distinction de rang ni de naissance; il n'a pas d'égal dans ce monde; Dieu seul, qui lui a conféré

Digitized by Google

le droit de régner, est son supérieur et son juge.

Ces principes, que l'Eglise a longtemps puisés dans les livres saints, ne pouvaient pas être combattus par Jean de Calabre, évêque de Plaisance, par l'abbé Bernward, par Gerbert qui avaient dirigé l'enfance et la jeunesse de l'empereur. Othon III joignait beaucoup de piété à l'amour des grandes choses, à la bravoure de ses ancêtres ; la voix de sa mère, celle des prêtres, étaient pour lui la voix du ciel : il suivit leurs inspirations.

Le 22 avril 998, après avoir reçu la lettre dans laquelle Gerbert exaltait sa puissance au-dessus de celle des empereurs grecs et romains, le jeune prince avait donné un diplôme dont le sceau représente d'un côté son buste avec l'inscription : OTHON, EMPEREUR AUGUSTE, de l'autre, sa tête couronnée de lauriers, un bouclier, une pique surmontée d'un fanon avec la légende : *Restauration de l'Empire Romain.* Dans une charte de l'an 1001, Othon se dit : *Romain, Saxon et Italien, par la grâce de Dieu, Empereur Auguste de l'univers.*

C'est dans l'espace de ces trois années, surtout sous le pontificat de Silvestre II, que ces changements s'étaient opérés. Othon nous dit lui-

Digitized by Google

même qu'un jour il était sorti de Rome avec le marquis Hugues pour rétablir la République, et qu'il avait traité des affaires de l'Empire avec le vénérable pape et les grands officiers de la couronne. On peut croire que l'on arrêta dans ces conférences l'organisation nouvelle. Ce qui donne le plus grand intérêt aux deux fragments de cette constitution, trouvés l'un par Mabillon, l'autre par M. Pertz, c'est moins la reproduction d'un vain cérémonial des hauts dignitaires emprunté à Constantinople et au code théodosien, que le dessein de faire vivre l'empereur et le pape dans la ville de Rome, de combiner l'alliance des deux pouvoirs rivaux, de prévenir ces luttes passionnées qui devaient troubler le moyen-âge et qui ne sont pas terminées de nos jours. La mort prématurée d'Othon III anéantit cette tentative de conciliation.

Rien ne manquait à la pompe de la nouvelle cour; le César était entouré dans son palais, sur le mont Aventin, du Protospataire, de l'Hyparque, du Protovestiaire, du Comte du sacré palais. Il avait aussi un Archilogothète, un Logothète, un Maître de la milice impériale, un Préfet de la flotte, etc., etc.

Digitized by Google

A côté d'eux se trouvaient sept juges palatins, qui consacraient le César et choisissaient le pape d'accord avec le clergé de Rome. Les deux premiers sont le Primicerius et le Secundicerius : ils se tiennent à la droite et à la gauche du César ; ils gouvernent avec lui ; le César ne peut prendre sans eux aucune décision importante. Ces deux magistrats occupent aussi le premier rang dans l'Eglise. Dans les processions, ils mènent le pape par la main ; ils ont le pas sur les grands et les évêques. Le trésorier, Arcarius, est le troisième juge. Il est chargé des impôts. Le quatrième, Sacellarius, paie l'armée, distribue les aumônes aux pauvres, le samedi, et surveille l'emploi des revenus. Le Protoscrinarius ou chancelier est le cinquième ; puis viennent le premier défenseur, *primus Defensor*, dont l'action s'étend sur la justice, et l'*Adminiculator* auquel sont confiés les intérêts des orphelins, des veuves, des malheureux.

L'administration tout entière était donc entre les mains de ces juges, qui appartenaient exclusivement au clergé. Le mérite et la vertu, sans égard à la naissance, suffisaient pour arriver à ces postes. On n'exigeait d'autre condition que de

Digitized by Google

n'être ni esclave ni pauvre, parce que la bassesse de l'origine ou la misère aurait pu étouffer le sentiment du devoir.

A la réception d'un juge, l'empereur lui faisait jurer d'être incorruptible; agraffant ensuite un manteau sur son épaule droite, et lui remettant un exemplaire des lois de Justinien, il lui disait : « *Juge Rome, la cité de Léon et le monde entier d'après cette loi.* « Qui ne reconnaît dans cette recommandation la pensée de l'Eglise de substituer la raison écrite aux coutumes grossières des Barbares, où la force et le hasard décidaient souvent les questions les plus difficiles?

La prépondérance de l'élément ecclésiastique, en général plus instruit, plus moral, qui se recrute dans toutes les classes de la société, prouve que cette constitution est l'œuvre d'un esprit distingué, qui doit sa fortune à son mérite personnel. Gerbert en est donc l'auteur. Il proclame que le gouvernement du monde appartient au plus digne, qu'il doit s'exercer dans l'intérêt commun, se préoccuper du sort des faibles, de ceux qui souffrent. La création d'un ministère des pauvres convient à l'homme qui distribue pendant son pontificat d'abondantes aumônes. Cette charité n'ex-

Digitized by Google

cuse-t-elle pas bien des fautes que l'ambition lui fit commettre ?

L'empereur, imbu des nouveaux principes, rompit avec le passé : l'étiquette tint à distance les seigneurs, qui se pressaient autrefois autour de sa personne ; il mangeait seul dans les grandes cérémonies, en public, à une table demi-circulaire placée sur une haute estrade. On l'abordait avec les signes extérieurs du plus profond respect.

Ces innovations blessèrent les Allemands ; elles ne furent pas bien accueillies par les Romains, dont le prince était jaloux de se concilier l'amitié. Il les comblait de faveurs ; il les menait avec lui dans ses voyages, à travers les provinces de l'empire, comme pour leur montrer l'étendue des contrées soumises à leur domination. Les Romains restaient insensibles aux caresses de l'étranger.

La rénovation de l'empire se liait dans l'esprit de Silvestre et d'Othon à l'idée de protéger ses frontières contre les invasions des Barbares du nord et de l'est de l'Europe, par la création de royaumes alliés, qui recevraient la civilisation avec la doctrine de l'Evangile.

L'Allemagne devait y trouver la sécurité, l'Eglise de Rome la cause d'une puissante influence, le

Digitized by Google

point de départ de nouvelles conquêtes pacifiques. Il fallait procéder avec une prudente énergie. La Pologne, dont le duc Boleslas Chrobry avait commencé la conquête de la Prusse, la Hongrie, la Bohême avaient déjà reçu des missionnaires [1], qui avaient fondé quelques évêchés. Les chefs traitaient avec assez de bienveillance les messagers de la *bonne nouvelle*; le peuple, excité par ses prêtres idolâtres, les repoussait avec fureur. Adalbert, ami d'Othon III, chassé deux fois de Prague, avait été martyrisé chez les Prussiens. Boleslas Chrobry avait acheté ses restes pour les déposer dans la ville de Gnesne, qui possédait un évêché.

Le duc de Hongrie, Waïc, fils de Geiza et de Gisèle, sœur du duc de Bavière, avait adopté la foi de sa mère qu'il propageait parmi ses sujets avec l'ardeur d'un néophyte. Il avait pris au bap-

[1] Les femmes ont joué un grand rôle dans la conversion des peuples barbares du nord et de l'est de l'Europe au xe siècle. Voir les livres 55 et 56 de l'Hist. ecclés. de Fleury. La princesse grecque, qui a épousé le russe Wladimir, s'appelle Anne et non pas Hélène; elle était mariée en 988, à ce prince qui est mort l'an 1015, et par conséquent elle n'a pas été demandée en mariage par Othon III, en 995. Voir Karamsin.

Digitized by Google

tême le nom d'Etienne, le premier martyr chrétien.

Il fallait cultiver ces heureuses semences de l'avenir. Les Allemands, fidèles à la pensée politique de Charlemagne et des deux premiers Othon, voulaient que la religion établît des liens de vasselage entre leur patrie et les nouveaux chrétiens. Silvestre voulait l'indépendance pour les Etats conquis à la foi; ils devaient avoir leur métropole avec sa juridiction ecclésiastique, et ne relever que du Saint-Siége pour la religion. L'empereur adopta cette idée, qui ne tarda pas à se réaliser.

La mort de Mathilde, tante d'Othon III, abbesse de Quedlinbourg et gouvernante du royaume d'Allemagne, celle de la vieille impératrice Adélaïde rappelaient au delà des Alpes l'empereur, dont le climat d'Italie avaient d'ailleurs affaibli la santé. Il ne se sépara pas sans regret de son ami Silvestre, auquel il disait : « Mon corps s'éloigne, mon âme reste avec vous. » Il lui laissait pour le protéger le fidèle Hugues, comte de Toscane, gouverneur de Spolète et de Camérino, avec la mission spéciale de lui faire rendre tous les honneurs qui étaient dus par les huit comtés, donnés récemment au Saint-Siége.

Othon quitta l'Italie vers les premiers jours de

Digitized by Google

l'an mil; et l'on ne voit pas que cette date fatale inspirât alors à personne la terreur, singulièrement exagérée depuis par des moines ignorants. Il était, à la fin du mois de janvier, à Ratisbonne, d'où il alla honorer à Gnesne les reliques de son ami, saint Adalbert. Le duc Boleslas fit un si brillant accueil au pèlerin, qu'il en reçut son propre diadème avec le titre de roi. L'empereur le déclara *son frère, son coopérateur dans l'empire, l'ami et l'allié du peuple romain;* il le dégagea des liens de vasselage qui le rattachaient à l'Allemagne; enfin il établit dans la ville de Gnesne un archevêché, qui eut sous sa juridiction les évêchés de Cracovie, de Colberch et de Breslau. La nouvelle métropole releva du Saint-Siége, à qui le roi paya une rente annuelle.

L'abbé Fleury juge irrégulières ces mesures prises sans l'autorisation des évêques diocésains et de l'ancien métropolitain de Mersebourg. Elles mécontentèrent le clergé d'Allemagne. Mais Othon s'était concerté avec le pape, qui avait converti, avant ce voyage, l'évêché de Gnesne en archevêché. Silvestre II avait même préparé une couronne pour Boleslas, quand une vision céleste la lui fit donner à Etienne, duc de Hongrie.

Digitized by Google

Ce prince venait d'envoyer à Rome le missionnaire Astricus ou Anastase pour prier le souverain Pontife de bénir la Hongrie, de la recevoir comme un don fait à saint Pierre, d'élever au rang de métropole l'église de Gran, de confirmer la fondation de quelques abbayes, enfin de le nommer roi.

Silvestre accepta l'offrande du royaume ; il en laissa l'administration à Etienne et à ses successeurs, à la condition qu'ils seraient reconnus par le pape, qu'ils rempliraient auprès de lui les devoirs des vassaux. Il le créa roi et lui fit remettre une couronne, qui porte l'image du Christ entouré des douze apôtres, dont les noms sont écrits en caractères lombards. Cette couronne, réunie à une autre qu'un des prédécesseurs du prince avait reçue de Constantinople, est considérée comme le palladium de la Hongrie, et comme indispensable pour conférer le droit de gouverner. Le pape investit en outre Etienne et ses successeurs du titre de légat apostolique dans leurs Etats; il leur permit de se faire précéder d'une croix, présent du Saint-Siége, de fonder des abbayes, des évêchés, de leur assigner des limites convenables.

Digitized by Google

Tandis que Silvestre étendait le domaine de la foi et de la civilisation dans les contrées du nord-est de l'Europe, ses regards se tournaient avec douleur sur la terre sainte occupée par les infidèles. C'était une pieuse coutume, qui remontait aux premiers âges du christianisme, de visiter les lieux sanctifiés par la présence et par les miracles du Sauveur. Ce pèlerinage si difficile l'était devenu davantage par l'intolérance des possesseurs du pays, dont le fanatisme éclata, vers cette époque, d'une manière plus brutale. Silvestre profita de l'indignation causée par cette nouvelle pour implorer le secours des armes et la charité de la chrétienté sous la forme d'une lettre de l'Eglise de Jérusalem à celle de Rome. La ville, ancien séjour des patriarches et des prophètes, patrie temporelle du Christ, rappelait sa splendeur passée, suppliait du fond de sa misère l'Eglise universelle de venir à son aide : « A l'œu-
» vre ! soldat du Christ, prends le drapeau, com-
» bats ! et si si tu ne peux le faire par les armes,
» viens à notre secours par tes conseils, par ton
» argent. Qu'est-ce donc que tu donnes et à qui
» le donnes-tu ? De ton abondance tu donnes peu
» de choses à Celui qui t'a donné gratuitement

Digitized by Google

» tout ce que tu possèdes ; et il ne le reçoit pas
» gratuitement, il multiplie cette offrande : il la
» récompense dans l'avenir. »

Une expédition navale des Pisans sur les côtes de la Syrie répondit peut-être à cette prédication prématurée des croisades : il fallut encore près d'un siècle avant que l'Europe s'émût au récit des souffrances de ses frères d'Orient.

Quelques écrivains modernes attribuent, cette même année, à Silvestre II une bulle afin d'introduire dans toutes les églises la fête des morts, récemment instituée par saint Odilon, abbé de Cluny. La bulle n'est pas citée, personne ne l'a vue, et les contemporains gardent le silence sur la part que prit notre pape à la propagation de cette fête touchante. Ils lui prêtent pas non plus l'institution du jubilé ; ils ne parlent pas des lois pleines de sagesse qu'il aurait données à la ville d'Orviéto [1].

Ce que l'on ne peut pas contester, c'est que

[1] On sait, par les inscriptions du Musée chrétien de Saint-Jean-de-Latran, établi par M. le chevalier de Rossi, que le culte des saints et les prières pour les morts remontent aux premiers siècles de l'Eglise. Voir aussi Roma Sotterranea cristiana, du même auteur.

Digitized by Google

l'élévation de Gerbert ne lui fit oublier ni les études ni les livres auxquels il devait sa fortune. Il envoyait quelques volumes à son maître Raymond, abbé d'Aurillac; il expliquait la construction d'une sphère, pour observer les astres, à Constantin, abbé de Micy, qu'il appelait son frère. Le scolastique Adalbolde, tout en s'excusant d'une manière enjouée auprès du *Pape philosophe* de le troubler dans ses graves et nombreuses occupations, lui exposait sur la géométrie des difficultés que celui-ci se plaisait à résoudre.

Ces réminiscences du passé pleines de charme faisaient diversion aux nouvelles affligeantes qui lui venaient de France. Le vénérable Siguin, archevêque de Sens, était mort. Le comte Frotmond, qui voulait pour son fils le siége vacant, repoussait Leuthéric choisi pour remplacer le prélat décédé. Le comte ne céda qu'après une longue résistance; Leuthéric, ancien élève de Gerbert, fut obligé de faire deux fois le voyage de Rome.

Vers la même époque, Ascelin, évêque de Laon, était dénoncé pour une nouvelle trahison. Il avait arrêté et chargé de fers des soldats du roi, auxquels il devait livrer les tours de sa métropole; Arnulfe, archevêque de Reims, ne devait

Digitized by Google

qu'au hasard d'avoir évité le même sort. Silvestre II somma le coupable de comparaître à Rome, dans la semaine sainte, pour expliquer sa conduite. Il reprochait à Ascelin de n'avoir pas, malgré son titre de pontife, les mœurs d'un homme; sa perfidie, sa cruauté le ravalaient au rang des bêtes. Il lui déclarait que ni la longueur, ni les dangers de la route ne pourraient excuser son absence. S'il était malade, il devait le faire constater par des témoins dignes de foi; s'il ne se justifiait pas des accusations qui lui étaient intentées, il faudrait qu'il se soumît à la décision des juges.

L'histoire ne dit pas comment se termina cette affaire. Ascelin prolongea sa vie jusque vers l'an 1030, sans renoncer à ses pratiques criminelles; il est connu sous le nom de *Vetulus traditor : le vieux traître.* Il fut précédé de trois ans dans la tombe par Arnulfe, qui, depuis sa réinstallation sur le siége de Reims, avait donné, d'après son épitaphe, l'exemple de toutes les vertus chrétiennes.

La surveillance de la discipline, des intérêts spirituels de l'Eglise n'était pas seule à préoccuper l'esprit de Silvestre; l'administration de ses biens temporels lui causait bien des soucis. Godefroi de

Digitized by Google

Viterbe, parlant de la donation de Constantin, dit que plusieurs estimaient que l'Eglise avait été plus sainte pendant les trois premiers siècles, mais que depuis elle était plus heureuse. Je laisse à d'autres à juger si cette pensée est chrétienne ou même si elle est vraie; ce qu'il faut avouer, c'est que Silvestre eut beaucoup à souffrir du soulèvement de ses sujets. Car si le petit peuple des villes et les serfs des campagnes se prêtaient au gouvernement des clercs, les bourgeois et les grands tenanciers le détestaient, ce qui amena bien des troubles et des abus difficiles à déraciner.

A la fin du xe siècle, les possessions de l'église de Rome, sans compter les bénéfices dispersés dans l'Europe chrétienne, s'étendaient en Italie, à l'ouest, depuis Terracine jusqu'à la Toscane; Orviéto lui appartenait. Elles comprenaient, à l'est, une partie de la Romagne et de la Marche d'Ancône; le pape conférait lui-même les bénéfices, comme on le voit par le diplôme qu'il accorda, pour la ville et le comté de Terracine, à Darférius et à sa famille. Rien n'était donné par privilége, à titre gratuit; il exigeait outre une redevance annuelle, déterminée par la charte de concession, le service militaire, quand le bénéfice

Digitized by Google

le comportait. Silvestre était doux et bienveillant ; il devait se préoccuper du sort de ses sujets. Nous n'avons malheureusement pas de diplôme qui confirme notre opinion ; ceux qu'il a pu donner se sont perdus pendant le moyen âge. La création des archives pour conserver les bulles et les lettres du Saint-Siége date de la fin du XIIe siècle, sous le pontificat d'Innocent III. Mais si les intentions du pape étaient excellentes, ses agents ne s'y conformaient pas toujours ; de là des troubles.

Nous savons que les huit comtés donnés au Saint-Siége devaient être maintenus dans la fidélité par le comte Hugues de Toscane ; ils ne bougèrent pas. Mais la ville de Césène se révolta ; le pape se mit à la tête d'une armée pour la faire rentrer dans le devoir.

Rome, qui rêvait sans cesse la liberté, avait aussi dans son sein un parti puissant contre le Saint-Siége. Des malfaiteurs ayant enlevé pendant la nuit, à la fin du mois de mai, les ornements de la porte du môle Adrien ou château de l'Archange Saint-Michel, Silvestre II menaça d'excommunication les auteurs et les complices de ce sacrilége, si les objets volés n'étaient pas restitués avant la fête des saints Apôtres. Il n'é-

Digitized by Google

tait plus dans Rome à cette époque; il avait été obligé de s'enfuir dans les premiers jours du mois de juin. Une lettre en prévint immédiatement l'empereur, qui aurait pu se laisser tromper par des rapports infidèles.

Silvestre célébrait le service divin, lorsque des personnes, qui refusaient de lui rien donner, excitèrent dans l'église une sédition contre celles qui, lui offrant de petits cadeaux, soutenaient que nul ne pouvait se soustraire à ce devoir. Les plaintes d'une pauvre femme contre son juge aigrirent davantage les mécontents; on prétendit qu'elle insultait le comte; les épées furent dégaînées dans le lieu saint. Le pape sortit de la ville au milieu des vociférations d'un peuple furieux et armé. Les deux premières stations, où il avait espéré s'arrêter, avaient été détruites; on avait même saisi ses revenus de la Sabine.

La présence d'Othon dans la capitale de la chrétienté, au commencement du mois de novembre, calma momentanément les esprits [1000].

Il était plus difficile de terminer une contestation entre Willigise, archevêque de Mayence, et Bernward, évêque de Hildesheim, pour la possession du couvent de femmes de Granders-

Digitized by Google

heim, situé sur la limite des deux diocèses. Ce monastère, sur lequel les poésies de la religieuse Hrosvita ont attiré l'attention, il y a quelques années, avait toujours dépendu de Hildesheim. Il avait pour abbesse une tante de l'empereur Othon III. Sophie, sœur de ce prince, y avait pris le voile; elle avait voulu le recevoir de la main de l'archevêque de Mayence; elle voulait maintenant que le même prélat fît la consécration d'une chapelle nouvellement bâtie dans le couvent, qu'elle dirigeait pendant une maladie de sa tante. Bernward s'y opposa. Ce prélat s'était attiré la haine de Sophie par des observations sur sa conduite désordonnée, blâmable chez tous les fidèles et surtout chez une religieuse.

Sophie sollicita l'appui de Willigise, qui le lui accorda. Il était jaloux du crédit de Bernward à la cour; il devait l'être de l'élévation de Gerbert, des changements introduits dans la constitution de l'empire. La lutte s'engagea donc à la fois contre le Saint-Siége et contre l'évêché de Hildesheim.

Willigise donnait un mauvais exemple en soutenant une religieuse qui voulait se soustraire à l'autorité de son pasteur légitime; tous les

Digitized by Google

prélats étaient intéressés à ne pas tolérer cette infraction à la loi; cependant, la plupart d'entr'eux, en Allemagne, se déclarèrent pour l'archevêque. Preuve manifeste que des motifs étrangers à la juridiction d'une église se cachaient sous cette querelle. Willigise affirma que ce monastère était dans son diocèse, qu'il le prouverait par témoins, et il se montra disposé à défendre ses droits par la violence.

Bernward porta l'affaire à Rome, où il fut accueilli avec respect par le pape et par l'empereur. Willigise, de son côté, se fit adjuger le monastère, le 28 novembre [1000], dans un synode de quelques évêques à Gandersheim. C'était manquer d'égards envers le Saint-Siége, qui devait s'occuper de ce procès dans un concile convoqué pour le 5 du mois de janvier de l'année suivante, au parloir de l'église de Saint-Sébastien. Silvestre II, accompagné de l'empereur, présida cette assemblée, composée de quatre évêques allemands, de vingt évêques romains et de quelques autres toscans et lombards. Bernward ayant exposé les faits dans un discours étudié, le pape demanda l'avis du concile sur le synode de Gandersheim.

Digitized by Google

Dans une délibération secrète, à laquelle ne prirent point part les Allemands, les prélats italiens déclarèrent ce synode schismatique. — Le pape interrogea les Pères sur la conduite qu'il devait tenir envers les récalcitrants. — Ils lui conseillèrent d'adresser des reproches à l'archevêque, de convoquer à Palitho, en Allemagne, le XI des calendes de juillet [21 juin], un synode des évêques de Saxe, que présiderait, en qualité de légat du Saint-Siége, Frédéric, cardinal-prêtre, d'origine saxonne. La chose fut convenue.

Quelques jours après, une révolte éclatait à Tibur, puis à Rome, sans motifs plausibles. Tibur massacra son gouverneur, ami d'Othon III, chassa ce prince et soutint contre lui un siége opiniâtre. Silvestre II, Bernward et Romuald, intervinrent pour ramener la paix. L'empereur se contenta, sur leurs instances, de détruire une partie des murs de la ville et d'exiger des otages pour garantir la fidélité des habitants.

Les Romains, irrités de la douceur avec laquelle on avait traité leurs éternels rivaux, se laissèrent entraîner à prendre les armes par un de leurs compatriotes, l'ambitieux Grégoire. Les portes de la ville furent fermées; les rues se couvrirent de bar-

Digitized by Google

ricades; la cour fut assiégée dans le palais du mont Aventin. Toutes les communications avec le dehors étant interrompues, les assiégés, menacés par la famine, s'apprêtaient à tenter une sortie vigoureuse, lorsque les prières de Bernward, soutenues par l'approche de Henri de Bavière avec une armée, calmèrent les esprits. Othon pardonna aux rebelles, auxquels il adressa ces paroles touchantes : « N'êtes-vous pas mes Romains? Par » amour pour vous, j'ai renoncé à mes Saxons, à » tous mes Allemands, à mon sang! Je vous ai » menés dans les parties éloignées de notre empire, » où vos pères n'avaient jamais pénétré quand le » monde leur était soumis. Je l'ai fait pour porter » votre nom et votre gloire jusqu'aux extrémités » du globe. Je vous ai adoptés pour mes enfants : » la préférence que je vous ai donnée a excité » contre moi la haine de tous mes sujets, et voilà » que vous avez repoussé votre père! »

Après ces mots empreints d'une profonde tristesse, Othon s'éloigna de Rome avec le pape. Ils se dirigèrent vers le nord, donnant, confirmant l'un et l'autre des priviléges aux églises, aux monastères, afin de se rendre le ciel favorable. L'empereur, dont l'imagination ardente était frappée

Digitized by Google

par le souvenir des menaces de saint Nil, par les exhortations du sévère Romuald, se livrait aux pratiques de la piété la plus exagérée; il songeait, dit-on, à renoncer à la couronne pour s'enfermer dans un cloître. Les nouvelles qui lui vinrent d'Allemagne pouvaient le confirmer dans la pensée de fouler aux pieds les choses de ce monde.

Le légat Frédéric avait été reçu assez bien au delà des Alpes par l'archevêque de Hambourg, Liévizo, Italien d'origine, et par plusieurs évêques; mais quand il parut, le 22 juin, au concile de Palitho, où Willigise et Bernward s'étaient rendus avec des gens armés, il fut accueilli par des cris, par des injures. Le silence s'étant rétabli, Frédéric adressa quelques paroles pleines de douceur à l'assemblée pour l'engager au calme, à l'amour de la paix, et il présenta une lettre du souverain Pontife à l'archevêque de Mayence. Willigise refusa de la toucher et même de la regarder. Le légat la fit lire à haute voix.

Cette lettre contenait des reproches pour le prélat rebelle et l'avertissait de se soumettre aux décisions de l'Eglise. Willigise se tournant avec vivacité vers l'archevêque de Hambourg, lui demanda ce qu'il devait faire. — « Puisque la partie

Digitized by Google

» lésée dans ses droits a fait appel à notre seigneur
» le pape et à César, je trouve juste, répondit
» Liévizo, que tu t'expliques devant le représentant
» de Rome. » Il avait à peine achevé que les portes s'ouvrirent, la salle fut envahie par une foule de gens armés, presque tous vassaux de l'archevêque de Mayence. Ils criaient avec fureur : « Mort à
» Bernward! au cardinal Frédéric! » Le légat resta impassible dans ce tumulte; on était enfin parvenu à le calmer, lorsque Willigise sortit avec ses adhérents, sans vouloir écouter le vicaire du pape, qui le suivit hors de la salle et le somma, au nom de la chaire de saint Pierre, d'assister à la séance du lendemain. On apprit, le jour suivant, que Willigise avait quitté Palitho pendant la nuit. Le cardinal légat lui écrivit qu'en vertu du pouvoir des princes des apôtres, saint Pierre, saint Paul et de leur successeur Silvestre II, il était suspendu de ses fonctions jusqu'à ce qu'il eût comparu devant le Saint-Siége.

Bernward, qui comptait sur l'effet de cette interdiction, voulut rentrer dans Gandersheim; mais la princesse Sophie, soutenue par les vassaux de l'archevêque et par ceux de l'abbaye, s'arma pour le repousser. Les évêques allemands, affligés de

Digitized by Google

ces désordres, se réunirent à Francfort, le 20 du mois d'août, pour y mettre un terme. Ils décidèrent, en l'absence de Bernward qui était malade, que la question serait jugée à Fritzlar, l'année suivante, huit jours après la Pentecôte, et qu'en attendant, les deux prélats s'abstiendraient de prendre possession de l'abbaye de Gandersheim. Ni l'empereur ni le pape ne devait voir la fin de ce procès, qui se termina l'an 1007, après leur mort, par la renonciation formelle de l'archevêque à ses prétendus droits.

Frédéric vint raconter la conduite de Willigise au pape et à l'empereur, qui apprirent, vers la même époque, le soulèvement de Bénévent et de Rome. Othon III indigné fit ordonner aux évêques allemands de venir en Italie, avec des troupes, avant les fêtes de Noël. Un concile trancherait les difficultés de Gandersheim; puis on marcherait contre les ennemis de l'empire.

Le concile fut ouvert à Todi, deux jours après la fête de la naissance du Christ, le 27 décembre. Il ne s'y présenta que trois prélats allemands. La nouvelle que l'archevêque de Cologne et quelques-uns de ses confrères seraient arrivés le 6 janvier, fit ajourner la session. Le 13, on les at-

Digitized by Google

tendait encore. Ce même jour, le moine Thangmar, ami de l'évêque de Hildesheim, prit congé d'Othon III, dont les forces étaient épuisées par une fièvre lente et continue. Ce prince était tombé dans un profond découragement. Il voyait s'évanouir, comme un songe, ses magnifiques projets. Rome lui fermait ses portes; les ducs, les comtes allemands tramaient contre lui une conspiration qui était approuvée par les évêques!

La présence de l'archevêque de Cologne, de l'évêque de Constance et de quelques seigneurs laïques, avec une armée nombreuse, le ranima. Il descendit vers le sud. La maladie le força de s'aliter à peu de distance de Rome, au pied du mont Soracte, à Paterno. Il y mourut le 23 janvier de l'an 1002; il n'avait pas atteint sa vingt-deuxième année. Le nom de Silvestre ne se lit point parmi ceux des personnes qui entouraient le prince dans ses derniers moments; nous ne pouvons pas douter qu'il ne fût auprès de son lit; c'est de sa main que le mourant dut recevoir le saint Viatique au milieu des prières des évêques et des seigneurs qui fondaient en larmes.

Les étrangers inspiraient une telle horreur aux populations de l'Italie, qu'il fallut cacher la mort

Digitized by Google

de l'empereur. On réunit à la hâte les soldats dispersés dans les places fortes et l'on se dirigea rapidement vers les Alpes. La vérité transpira. Les Italiens attaquèrent le cortége funèbre, qui atteignit Vérone, après sept journées d'une marche pénible, interrompue sans cesse par des combats. Les restes du dernier représentant direct de la maison de Saxe furent reçus en Allemagne, au milieu des larmes du peuple, et déposés à Aix-la-Chapelle dans le chœur de l'église de Sainte-Marie.

Silvestre avait perdu l'une de ses affections les plus chères, son soutien le plus ferme. Il avait survécu à trois générations de cette héroïque famille qui l'avait comblé de bienfaits; son ami Hugues de Toscane était mort; des troubles, des guerres civiles menaçaient l'Allemagne et l'Italie; toutes ses espérances d'un saint empire gouverné par l'empereur et le pape, étaient dissipées; il ne lui restait plus qu'à mourir. Sa vie se prolongea pendant dix-huit mois à peine. Il les passa dans la ville de Rome, qu'il administra si sagement, que les habitants se montrèrent dociles à la voix d'un pape âgé, créature des Allemands qu'ils détestaient.

Digitized by Google

Les rares documents de l'époque nous représentent Silvestre II octroyant, confirmant des priviléges à divers monastères, répondant aux questions délicates, aux cas de conscience sur lesquels on l'interrogeait. Il portait dans ses relations un grand esprit de douceur acquis par la dure expérience des affaires; il savait compatir aux faiblesses de la nature humaine en condamnant ses erreurs.

Il écrivit avec modestie à un abbé qui lui faisait l'aveu de s'être élevé par la simonie, qu'il avait laissé en France les livres où cette question est traitée d'une manière spéciale. Mais il l'engageait, d'après la pénitence imposée à un évêque dans un cas analogue, à se considérer comme suspendu de son office pendant deux ans. Il lui ordonnait de jeûner deux jours par semaine, de s'abstenir de vin et de tout aliment cuit, de ne manger qu'après avoir lu en entier le psautier du jour. Si, pendant la pénitence, il ne pouvait confier à personne la direction du monastère, il devait rester chargé de tout ce lourd fardeau.

Saint Odilon, abbé de Cluny, lui posa un autre cas de conscience : un évêque, ayant renoncé à la vie active, avait conféré les ordres ecclésiastiques

Digitized by Google

depuis qu'il s'était retiré dans le cloître. Quelques personnes, même parmi celles qu'il avait ordonnées, doutaient de la validité du sacrement. Que fallait-il faire? — Le pape convenait que l'ancien évêque avait dépassé ses pouvoirs; mais comme il n'avait agi que du consentement des évêques, avec l'autorisation de l'abbé et non par orgueil ni par mépris de l'autorité catholique, il confirmait ses actes en lui défendant de les renouveler. Quant aux clercs qui refusaient de se croire ordonnés, ils pouvaient reprendre le grade qu'ils avaient auparavant.

Ces lettres sont placées après la mort d'Othon III, sans qu'on puisse leur assigner une date certaine. Le 3 décembre de l'an 1002, il présida un concile à Latran pour régler une contestation sur l'abbaye de Saint-Pierre de Pérouse. L'évêque Conon réclamait la possession de ce monastère, d'où il avait chassé l'abbé. L'examen des titres prouva qu'il appartenait au Saint-Siége.

Adhémar de Chabanais rapporte à la même année un fait qui ne se trouve dans aucun écrivain du temps. D'après ce moine, Gui, comte de Limoges, cité à Rome pour avoir mis en prison Gri-

Digitized by Google

moard, évêque d'Angoulême, fut condamné par les juges à être écartelé. Il ajoute que le coupable, confié à la garde de l'évêque jusqu'au moment du supplice, qui devait être dans trois jours, s'enfuit en secret avec son surveillant. Cette sentence cruelle est invraisemblable. Si elle a été prononcée par les juges, Silvestre II, loin d'y prendre part, a dû favoriser l'évasion du comte de Limoges.

Nous n'avons pas de détails sur les derniers jours du pape; ils durent s'écouler dans les bonnes œuvres et la prière. Il mourut le 12 du mois de mai de l'année 1003, après avoir gouverné l'église pendant quatre ans trois mois et trois jours. Son corps fut revêtu des ornements pontificaux et déposé, à droite, sous le portique de la basilique de Saint-Jean-de-Latran [1]. Six ou sept années après

1 Voir Johannes Diacon. sur la restauration de cette basilique par Sergius III et sur les tombes des souverains pontifes qu'elle renfermait. Mabill. Musæum Ital. t. II, p. 568. Il y avait à Rome, à la fin du xe siècle, soixante monastères, vingt de femmes, quarante d'hommes, et soixante congrégations de chanoines. Ann. Bened. t. IV, p. 90.

Digitized by Google

sa mort, Sergius IV, son troisième successeur, fit graver, sur la table de marbre blanc qui recouvrait son tombeau, l'inscription suivante, que nous avons copiée nous-même, parce qu'elle est rapportée inexactement par les écrivains qui ont eu l'occasion de la citer [1] :

✝ ISTE LOCVS MVNDI SILVESTRI MEMBRA SEPVLTI ⸗
VENTVRO DOMINO CONFERET AD SONITVM ⸗
QVEM DEDERAT MVNDO CELEBRE DOCTISSIMA VIRGO ⸗
ATQ· CAPVT MVNDI CVLMINA ROMULEA ⸗
PRIMVM GERBERTVS MERVIT FRANCIGENA SEDE ⸗
REMENSIS POPVLI METROPOLIM PATRIÆ ⸗
INDE RAVENNATIS MERVIT CONSCENDERE SVMMVM ⸗
ÆCCLESIÆ REGIMEN NOBILE SITQ POTENS ⸗
POST ANNVM ROMAM MVTATO NOMINE SVMPSIT ⸗
VT TOTO PASTOR FIERET ORBE NOVVS ⸗
CVI NIMIVM PLACVIT SOCIALI MENTE FIDELIS ⸗
OBTVLIT HOC CESAR TERTIVS OTTO SIBI ⸗
TEMPVS VTERQ COMIT CLARA VIRTVTE SOPHIÆ ⸗
GAVDET ET OMNE SECLVM FRANGITVR OMNE REVM ⸗
CLAVIGERI INSTAR ERAT CAELORVM SEDE POTITVS ⸗
TERNA SVFFECTUS CVI VICE PASTOR ERAT ⸗
ISTE VICEM PETRI POSTQVAM SVSCEPIT ABEGIT ⸗
LVSTRALIS SPATIO SECVLA MORTE SVI ⸗

[1] Les caractères en sont très-beaux; l'hexamètre et le pentamètre se trouvent sur la même ligne; ils sont séparés par une espèce de fer de lance.

Digitized by Google

OBRIGVIT MVNDVS DISCVSSA PACE TRIVMPHVS ⸙
ÆCCLESIÆ NUTANS DEDIDICIT REQVIEM ⸙
SERGIVS HVNC LOCVLVM MITI PIETATE SACERDOS ⸙
SVCCESSOR Q SVVS COMPSIT AMORE SVI ⸙
QVISQVIS AD HVNC TVMVLVM DEVEXA LVMINA VERTIS ⸙
OMNIPOTENS DOMINE DIC MISERERE SVI ⸙
OBIIT ANNO DOMINICE INCARNATIONIS · M̄ · ı III ⸙
INDIC · I · M · MAI · D · XII ·

† Ce lieu où sont ensevelis les restes de GERBERT les rendra au Seigneur, quand le son de la trompette annoncera sa venue.

La Vierge qui favorise les arts, et Rome, la tête du monde, l'avaient rendu célèbre dans l'Univers.

Gerbert, originaire de France, mérita d'abord le siége de Reims, métropole de sa patrie.

Puis, il mérita de gouverner l'importante et noble église de Ravenne, et il devint [2] puissant.

Un an plus tard, il prit, en changeant de nom, le siége de Rome pour devenir le pasteur de l'Univers.

Le césar Othon III, auquel il fut toujours fidèle et dévoué, lui offrit cette église.

Ils illustrent l'un et l'autre leur temps par l'éclat de leur sagesse; le siècle se réjouit; le crime est écrasé.

Il était comme le portier des cieux celui qui occupait son siége, après avoir trois fois changé de place.

[1] (sic).

[2] Le texte porte *sit;* nous traduisons comme s'il y avait *fit*.

Digitized by Google

Il remplissait depuis un lustre les fonctions de Pierre, lorsque la mort vint le frapper.

Le monde fut glacé d'effroi, la paix disparut; l'Eglise triomphante chancela; elle oublia le repos.

Le pontife Sergius, son successeur, ému d'un tendre sentiment de piété, a élevé ce tombeau à son ami.

Qui que tu sois qui tournes tes regards vers cette tombe, dis : Seigneur tout-puissant, ayez pitié de lui.

Il mourut l'an de l'Incarnation du Seigneur MIII, indict. I, le XIIe jour du mois de mai.

CHAPITRE XXV.

Légende de Gerbert.

L'histoire de Gerbert ne finit pas à sa mort. Si les personnes intelligentes attribuaient sa brillante fortune à son mérite, à ses vastes connaissances, que faisait valoir un esprit souple, habile, quelquefois peu délicat sur les moyens de réussir, le vulgaire, qui explique par le surnaturel ce qui dépasse la portée de son intelligence étroite, était disposé à en chercher la cause dans les puissances occultes. Ainsi fut brodée autour du nom de Ger-

Digitized by Google

bert une légende dont l'origine et la date ne sont pas faciles à déterminer. L'examen attentif des écrits qui furent publiés dans les dernières années du xe siècle et dans les premières du xie, ne révèle pas l'allusion la plus légère à ces bruits, à moins qu'on ne veuille en trouver une dans l'Apologie d'Abbon de Fleury-sur-Loire. Il dit à Arnoul, évêque d'Orléans, qui lui reproche d'avoir indisposé contre sa personne les rois de France : « J'a-
» voue que j'ignore la magie et que je n'ai pas
» appris les maléfices. »

On pourrait ajouter que le moine de Saint-Martial de Limoges, Adhémar de Chabanais, citant, une vingtaine d'années après la mort de Gerbert, la ville de Cordoue parmi celles que ce savant avait visitées, était l'écho de quelque rumeur vague, dont il ne soupçonnait pas l'importance. Rien ne le prouve; mais il est certain que le nom de Cordoue, auquel se joignit le nom de Séville, ouvrit à l'imagination une source de merveilleux d'autant plus riche, qu'elle coulait d'un pays éloigné, en possession des infidèles adonnés tous, disait-on, à la nécromancie.

On ne connaît donc pas l'origine de la légende de Gerbert; elle s'est formée lentement, loin des

Digitized by Google

lieux qu'il avait habités et où son nom, sa vie, ses travaux, étaient le mieux connus. On la rencontre pour la première fois dans un auteur allemand de la fin du XIe siècle; on en suit la trace dans quelques chroniques de Lorraine, de Brabant, d'Angleterre; et c'est dans cette île que, trouvant des esprits disposés au merveilleux, elle se développe et prend sa forme complète. Jusqu'à la fin du XIIe siècle, il n'y en a pas un seul mot dans les écrits de France, d'Espagne ni d'Italie. Le monastère de Fleury-sur-Loire était peu bienveillant pour Gerbert, dont la renommée avait éclipsé celle d'Abbon; il a donné sur le concile de Saint-Basle des renseignements inexacts, nuisibles à la réputation de Gerbert, et que l'on a répétés jusqu'à nos jours. Si ses moines avaient entendu parler des relations de Gerbert avec le diable, avec quel empressement ne les auraient-ils pas consignées dans leur chronique! Le silence de Hugues de Fleury est un sûr garant que, vers l'année 1150, on les ignorait sur les bords de la Loire.

Papire Masson, qui a tout lu, soupçonne, et les critiques ne l'ont pas contesté après lui, que Bennon, cardinal de l'antipape Guibert, avait

Digitized by Google

inventé cette fable, pour décrier Grégoire VII, adversaire de l'empereur Henri IV.

Mais une légende fut-elle jamais l'œuvre d'une seule personne? Peut-on la fabriquer d'une seule pièce, la rendre populaire cent ans après la mort du héros, si le souvenir n'en est pas conservé? Il y a des lois pour le développement successif des idées comme pour celui des diverses productions de la nature, et, si elles échappent à notre observation, elles n'en existent pas moins. La légende de Gerbert les a suivies; Bennon l'a écrite le premier; il a pu y ajouter quelques traits, mais il ne l'a pas inventée. Au reste, il avait bien choisi le moment pour la publier.

La lutte violente de Grégoire VII contre l'empereur Henri IV avait surexcité tous les esprits en Europe. Les défenseurs des investitures par les laïques, les simoniaques, les prêtres, les moines qui ne voulaient pas se séparer de leurs femmes et de leurs enfants, admettaient avec plaisir, propageaient avec ardeur les calomnies contre le réformateur, trop souvent égaré par l'amour du bien. Le meilleur moyen de perdre ce pape, fils d'un charpentier de la petite ville de Saona, dans la

Digitized by Google

Toscane, était, dans un temps d'ignorance et de crédulité, d'en faire un magicien, de rattacher son nom à celui d'un autre pape de naissance obscure comme lui, dont le nom devait être mêlé à quelque récit dans lequel le diable intervenait.

Gerbert, d'après Bennon, avait infecté la ville de ses maléfices, et presque tous les papes, jusqu'à Hildebrand, furent des magiciens. Théophylacte et Jean (Benoît IX et Grégoire VI), quoique jeunes encore, avaient adopté les idées sacriléges de Gerbert; ils les transmirent à leurs disciples Hildebrand et Brazutus, unis par une étroite amitié. Celui-ci, pour ouvrir les voies du Saint-Siége à Hildebrand, empoisonna six papes, etc., etc. Quant à Gerbert, il avait un démon particulier qu'il interrogeait sur son avenir. Il lui demanda l'époque de sa mort. « Ce ne sera pas, répondit » le démon, avant que tu aies célébré la messe » à Jérusalem. » Gerbert rassuré comptait sur de longues années de vie, lorsque, célébrant un jour la messe dans l'église de Sainte-Croix-de-Jérusalem, située à peu de distance du palais de Saint-Jean-de-Latran, où il résidait, il connut que la prédiction était accomplie. Alors grand

Digitized by Google

désespoir, aveu public de ses fautes, ordre qu'on lui coupât les mains et la langue.

Bennon ne parle pas du voyage chez les Arabes d'Espagne, soit qu'il n'en eût pas besoin pour sa cause, ou, ce qui est plus vraisemblable, qu'il ne le connût pas.

Les moines qui ont écrit un peu après Bennon, se montrent plus timides que cet adversaire du Saint-Siége. Pas un seul ne répète la fable de Grégoire VII, quoique les récits d'empoisonnements et d'assassinats soient assez du goût de la foule, surtout quand le diable y joue un rôle. Cette partie était peut-être l'œuvre du cardinal Bennon; elle ne fut pas acceptée par le peuple qui avait lui aussi sa légende merveilleuse. Elle se racontait dans les chaumières, pendant les longues veillées d'hiver, et dans les monastères pendant les promenades sous les arceaux du cloître ou dans les bois du voisinage. Les chroniqueurs se contentent d'abord d'y faire allusion par deux mots, puis par quelques lignes.

Le plus discret de ces moines et le premier en date est Hugues, moine à Verdun, avant de devenir abbé de Flavigny en Bourgogne; Hugues connaît l'histoire de Richer, dont il cite textuellement

Digitized by Google

des lignes ; il sait comment Gerbert est allé en Espagne à la suite du comte Borel ; mais il nous apprend qu'il s'était fait chasser du monastère d'Aurillac à cause de l'*insolence de ses mœurs*. Puis il glisse sur l'histoire ; et de l'air d'un homme qui ne veut pas tout dire, il affirme que Gerbert se fit élever à l'archevêché de Ravenne par quelques prestiges, qu'il devint pape et qu'il fut appelé Silvestre II.

Sigebert, moine de Gemblours, dans le Brabant, n'est guère partisan des réformes de Grégoire VII ; il n'ose pas attaquer ce pape dont les idées triomphent, mais il s'en venge sur Gerbert. « Quelques écrivains, dit-il, ne nomment pas » Silvestre parmi les papes ; ils mettent à sa place » Agapit ; ce que l'on croit fort à propos. Car on » dit que ce Silvestre n'est pas entré par la porte » et qu'il doit être exclus du nombre des papes. » Car il y a des gens qui l'accusent de nécroman- » cie. On ne parle pas bien non plus de sa mort. » On dit qu'il est mort frappé par le diable. Quant » à moi, je ne décide pas la chose. »

Orderic Vital exalte le mérite de Gerbert ; il lui donne pour disciples tous les hommes les plus remarquables du xe siècle, même ceux qui étaient

Digitized by Google

morts longtemps avant sa naissance. Il le met de très-bonne heure en rapport avec le diable : « On » rapporte de Gerbert que tandis qu'il était sco- » lastique (élève ou maître ?), il eut des entretiens » avec le diable, auquel il demanda ce qui lui » devait arriver. Le diable lui répondit aussitôt » par cette phrase ambiguë :

« Gerbert passe de R. à R., puis pape il brille » dans R. »

« Cet oracle du malin était bien alors assez » obscur à comprendre, mais nous le voyons en- » suite complétement réalisé. Car Gerbert passa » du siége de Reims à la prélature de Ravenne, » puis il devint pape à Rome. »

Après ces chroniqueurs craintifs ou ignorants, qui éveillent notre curiosité sans la satisfaire par quelques mots ou par quelques lignes, vient Guillaume de Malmesbury : celui-ci nous donne tous les détails de cette histoire diabolique. Il est complet, parce qu'il est de bonne foi. Pour lui cette fable est une histoire vraie, authentique.

« Gerbert », que Guillaume appelle Jean, par confusion peut-être avec Jean de Ravenne, l'antipape de Crescentius, « a grandi dans le couvent » de Fleury-sur-Loire. Dès qu'il connut le *bivium*

Digitized by Google

» de Pythagore, ennuyé de la vie monastique ou
» entraîné par la passion de la gloire, il quitta le
» couvent, pendant la nuit, et il s'enfuit en Es-
» pagne, pour étudier chez les Sarrasins l'astro-
» logie et les autres sciences de cette nature. Il
» apprit, sous leur direction, après deux ans, ce
» que signifient le chant et le vol des oiseaux; il
» connut le secret d'évoquer les ombres des morts;
» enfin, il posséda tout ce que la curiosité hu-
» maine peut connaître de nuisible ou de salu-
» taire.

» Il est inutile de parler des sciences permises:
» arithmétique, musique et géométrie; il s'en
» pénétra de manière à prouver qu'elles étaient
» au-dessous de son génie, et il en ranima l'étude
» dans la Gaule où elles étaient depuis longtemps
» tout à fait oubliées. Il fut assurément le pre-
» mier qui, prenant l'abacus chez les Arabes, en
» donna les règles, que les abacistes comprennent
» à peine, après s'être bien fatigués à les étudier.

» Il habitait chez un philosophe de cette secte,
» qui s'était laissé gagner d'abord par les fortes
» dépenses, puis par les promesses de son hôte.
» Le Sarrasin ne refusait pas de lui vendre sa
» science. Gerbert le fréquentait assidûment; il

Digitized by Google

» s'entretenait avec lui tantôt de choses sérieuses,
» tantôt de choses légères; il en obtenait des livres
» qu'il copiait. Il y en avait un seul qu'il ne pou-
» vait pas soutirer; il renfermait tout ce que l'on
» peut savoir. Gerbert désirait ardemment se le
» procurer à tout prix, car le fruit défendu a tou-
» jours pour nous de l'attrait; ce que l'on nous
» refuse paraît plus précieux! Prières, supplica-
» tions au nom de Dieu, protestations d'amitié,
» offres brillantes, promesses plus brillantes en-
» core, il met en vain tout en œuvre. Alors il a
» recours aux embûches nocturnes.

» L'assiduité avait engendré la familiarité entre
» Gerbert et la fille du Sarrasin; d'accord avec
» celle qui l'aimait, il charge de vin notre homme,
» prend le volume placé sous son traversin et
» s'enfuit. Le Sarrasin s'éveille; guidé par les
» étoiles, dont il connaît les secrets, il poursuit le
» fugitif.

» Le fugitif consulte aussi les astres; il com-
» prend le danger qui le menace; il se cache sous
» un pont de bois, qui était dans le voisinage;
» il embrasse une poutre; il se suspend de ma-
» nière à ne toucher ni l'eau ni la terre. Le Sar-
» rasin, dérouté dans ses recherches, rentre chez

Digitized by Google

» lui. Gerbert précipite sa marche et arrive à la
» mer. Là, par des enchantements, il appelle le
» diable; il lui jure un hommage éternel s'il le
» protége contre son ennemi, qui s'est remis à
» sa poursuite, et s'il le transporte au delà de la
» mer. Cela fut fait.

» Quelqu'un pourrait croire que ce sont des
» inventions du peuple, parce qu'il se plaît à atta-
» quer la réputation des savants, et qu'il accuse de
» s'entretenir avec le démon celui qui excelle
» dans son art. Dejà des plaintes de cette nature
» par Boëce, dans son livre de la Consolation de
» la philosophie, parce qu'il se livre à l'étude de
» la sagesse.

» Pour moi, le récit extraordinaire de la mort
» de Gerbert ne me laisse aucun doute sur son
» sacrilége. Car enfin, comme nous le dirons
» bientôt, au moment de mourir, pourquoi bour-
» reau exécrable irait-il déchirer son corps, s'il
» n'avait pas la conscience d'un crime inouï!
» Aussi, dans un vieux volume qui est tombé dans
» mes mains et où l'on avait mis tous les noms
» des papes avec les années de leur règne; j'ai lu
» ces mots : *Jean ou Gerbert, dix mois; celui-ci*
» *a terminé honteusement sa vie.*

Digitized by Google

» Gerbert, revenu dans la Gaule, sa patrie,
» ouvrit des écoles publiques, et acquit la répu-
» tation du maître le plus savant. Il avait pour
» compagnons de ses études, pour collègues,
» Constantin, abbé du monastère de Saint-Maxi-
» min, près d'Orléans, auquel il adressa les
» règles de l'abacus ; Adalbolde, évêque d'U-
» trech, dit-on, qui a donné lui aussi des preu-
» ves de son génie dans sa lettre à Gerbert sur
» la question du diamètre d'après Macrobe, et
» dans quelques autres écrits. Il eut des disciples
» d'un esprit distingué, de race noble : Robert,
» fils de Hugues Capet, Othon, fils de l'empe-
» reur Othon. Robert, plus tard roi de France,
» récompensa son maître par l'archevêché de
» Reims. Il y a dans cette église des choses qui
» attestent son savoir : une horloge artistement
» composée, des orgues hydrauliques, où le vent,
» dégagé d'une manière merveilleuse par la vio-
» lence de l'eau bouillante, emplit la cavité de
» l'instrument et rend des sons mélodieux en
» s'échappant par les issues nombreuses d'un
» tube d'airain.

» Othon, qui fut empereur d'Italie après la
» mort de son père, créa Gerbert archevêque de

Digitized by Google

» Ravenne, et bientôt il le fit pape de Rome.

» Gerbert soutenu par son patron, qui était le
» diable, pressait la fortune pour réaliser tout ce
» que son imagination avait rêvé. Il fit servir à
» ses passions des trésors autrefois cachés par les
» Gentils, et que la nécromancie lui avait fait dé-
» couvrir sous des amas de ruines...

» Il y avait près de Rome, au Champ-de-Mars,
» une statue d'airain ou de fer, je ne sais lequel
» des deux, qui avait l'index de la main droite
» étendu, et on lisait écrit sur sa tête : *Frappe*
» *ici!* Les hommes des siècles passés, convain-
» cus que ces mots indiquaient l'existence d'un
» trésor, avaient mutilé à coups de hache, la sta-
» tue innocente. Gerbert releva leur erreur en
» donnant à l'inscription un sens bien différent.
» A midi, lorsque le soleil est au centre, il exa-
» mine jusqu'où se prolonge l'ombre du doigt,
» y plante un pieu, et revient, pendant la nuit,
» avec un serviteur qui porte une lanterne. Ils
» creusent la terre par les moyens ordinaires; une
» large entrée s'ouvre devant eux. Ils aperçoivent
» un vaste palais, des murs d'or, des plafonds
» d'or, tout est en or; des soldats d'or avec des
» tessères d'or, un roi d'or à table avec une reine

Digitized by Google

» du même métal; des mets servis, des serviteurs
» debout, des coupes d'un poids et d'un prix élevé, où la main d'œuvre l'emportait sur la matière. Dans un angle, une escarboucle admirable et de petit volume dissipait par son éclat
» les ténèbres de la nuit. Dans l'angle opposé,
» un enfant était debout, armé d'un arc, le nerf
» tendu, la flèche prête à partir.

» Ainsi partout un art merveilleux ravissait les
» regards des spectateurs; on voyait tout, mais
» on ne pouvait toucher à rien. Dès que quelqu'un s'apprêtait à toucher un objet, toutes les
» statues paraissaient tressaillir et prêtes à s'élancer sur l'audacieux. Gerbert, effrayé, réprima ses désirs; le serviteur ne put s'empêcher de dérober un couteau admirablement travaillé, qu'il avait vu sur la table. Il pensait sans
» doute, au milieu de tant de richesses, pouvoir
» cacher son petit larcin. A l'instant même, toutes les statues se dressent en frémissant, l'enfant lance la flèche contre l'escarboucle, tout
» tombe dans les ténèbres. Et si, par un avertissement du ciel, le serviteur n'eût aussitôt rejeté le couteau, il aurait été cruellement traité
» avec son maître. Gerbert, éclairé par la lan-

Digitized by Google

» terne, s'éloigna sans assouvir sa cupidité. C'est
» une opinion constante chez le vulgaire que Ger-
» bert avait préparé tout cela par des prestiges
» diaboliques.

» La renommée a publié que Gerbert avait
» fondu[1] pour son usage la tête d'une statue sous
» une certaine position des astres, à savoir lors-
» que toutes les planètes allaient commencer leur
» course. Cette tête ne parlait pas sans être inter-
» rogée; mais qu'elle dît *oui* ou *non*, jamais elle
» ne trompait. Par exemple, lorsque Gerbert di-
» sait : Serai-je pape? — la statue répondait :
» Oui. — Mourrai-je avant de chanter la messe à
» Jérusalem? — Non. — On dit que, trompé par
» cette réponse ambiguë, il ne songeait pas à faire
» pénitence, comme un homme qui se flattait
» d'une longue vie. Quand donc songerait-il à
» visiter Jérusalem pour hâter sa mort? Il ne
» comprit pas qu'il y avait à Rome une église
» appelée Jérusalem. Le pape y chante la messe
» les trois dimanches qui ont pour titre : *Statio*
» *ad Jerusalem*. Aussi, comme Gerbert se pré-

[1] On dira plus tard la même chose du célèbre moine Roger Bacon. Naudé, Apologie, p. 352.

Digitized by Google

» parait pour la messe, un de ces dimanches, il
» se plaignit d'une indisposition subite. Le mal
» augmentant, il se coucha. Il consulta la statue
» qui lui apprit et son erreur et sa mort.

» Gerbert fait appeler les cardinaux, il pleure
» longtemps ses crimes, puis, au milieu de la
» stupeur et du silence des assistants, il ordonne,
» furieux, hébété par la douleur, que son corps
» soit haché, que les lambeaux soient jetés hors
» du palais. « Que celui, disait-il, qui a cherché
» l'hommage de mes membres en ait le service,
» car jamais mon âme ne s'est attachée à ce ser-
» ment ou plutôt à ce sacrilége. »

Telle est la légende de Guillaume de Malmesbury ; elle est complète. Elle sera désormais répétée en entier ou en partie avec quelques variantes de peu d'importance par tous les écrivains du moyen âge, qui auront à citer le nom de Gerbert[1]. Aucun ne s'avisera de révoquer en doute l'exactitude, l'authenticité de ce récit. La fable de Grégoire VII se perdra, celle de Gerbert prendra de la force.

[1] Il est inutile de citer Albéric des Trois-Fontaines, Vincent de Beauvais et les autres.

Digitized by Google

L'Italie, qui paraît les ignorer toutes les deux, ajoute un nouvel élément à la légende de Silvestre. Un diacre de Saint-Jean-de-Latran, nommé Jean, qui nous a laissé des détails pleins d'intérêt sur l'église à laquelle il était attaché, nous dit les papes qui y étaient ensevelis. On lit à propos de Gerbert:
« Sous le même portique est enterré Gerbert, ar-
» chevêque de Reims, qui, devenu pape, fut ap-
» pelé Silvestre. Souvent son tombeau, même par
» le temps le plus serein, et quoique placé dans
» un lieu qui n'est pas humide, laisse échapper
» visiblement des gouttes d'eau, ce qui étonne
» assez tout le monde. »

Ce fait si simple, qui s'explique par la nature du sol où était placée la tombe, prend une signification précise sous la plume du chroniqueur de Vézelai : « La tombe de Gerbert sue avant la mort des papes. »

Guillaume Godelle, anglais d'origine et moine de Saint-Martial de Limoges, n'est pas certain que Silvestre et Gerbert soient la même personne; mais il est convaincu que le Seigneur a été touché de la pénitence tardive de Gerbert, et qu'il n'a pas refusé le pardon à son repentir sincère. Dans la chronique de Godelle, l'humidité, la sueur du

Digitized by Google

tombeau de Gerbert prennent de grandes proportions : « On dit maintenant que ce tombeau an-
» nonce la mort du pontife romain, de sorte que
» peu d'instants avant sa fin, il répand tant d'eau
» que cela fait de la boue tout autour. Quand un
» cardinal ou un haut dignitaire de l'Eglise doit
» mourir, le tombeau est tellement humide qu'il
» semble avoir été arrosé. »

Un autre trait, mais plus récent de cette légende, c'est que le trépas des papes est annoncé *par un choc et froissis des os qui se fait au-dedans*, comme il est remarqué, au rapport de Platine, en l'épitaphe que l'on a mise dessus.

Ces récits, qui nous font sourire, furent adoptés comme vrais et exploités avec passion par les novateurs du seizième siècle. Ils étaient si profondément gravés dans quelques esprits, que des catholiques avouaient qu'il n'était pas possible de les effacer. Gerbert trouva pourtant de nombreux et savants défenseurs de sa mémoire, dont les plus célèbres sont : Pap. Masson, Florimond de Rémond, *l'honneur de la Gascogne*, Baronius, qui sur d'autres points ne le ménageait pas, Bellarmin, Bzovius, Ciacconius et tant d'autres avant Naudé et le docteur Spoerl. Ces controverses ar-

Digitized by Google

dentes sont oubliées ; les volumes qu'elles ont suscités dorment dans la poussière, les progrès de la raison et du bon sens en ont fait justice.

Le choc et le froissis des os, dont parle Platine, auraient dû détruire le corps de Gerbert, si déjà, d'après Guillaume de Malmesbury, on ne l'eût coupé par morceaux, haché. L'occasion de vérifier le fait se présenta vers le milieu du XVIIe siècle.

L'église de Saint-Jean-de-Latran, bâtie par le pape saint Silvestre après le baptême de Constantin, dura jusqu'au pontificat d'Etienne VI [896], mais alors elle s'écroula. Il était facile de le prévoir par le travail des murs qui s'étaient disjoints, crevassés et par l'affaissement du toit. Sergius III [904-911] la reprit aux fondements et la refit en entier. Cette nouvelle basilique dura jusqu'en 1648. Le pape Innocent X, craignant un accident semblable à celui qui était arrivé sous Etienne VI, ordonna de très-grandes réparations. Il fallut toucher aux tombes des papes placées dans la nef et sous le portique de la basilique. Le chanoine César Rasponi, qui confirme le suintement de la tombe de Gerbert, assista à ce travail. « Quand on creusa » sous le portique, le corps de Silvestre II fut » trouvé tout entier, couché dans un sépulcre de

Digitized by Google

» marbre, à une profondeur de douze palmes (un
» mètre). Il était revêtu des ornements pontifi-
» caux, les bras croisés sur la poitrine, la tête cou-
» verte de la tiare sacrée. Dès qu'on l'eut changé
» de place, l'action de l'air le fit tomber en pous-
» sière, et il se répandit tout autour une odeur
» douce et agréable, peut-être à cause des parfums
» que l'on avait employés pour l'embaumer. Il
» n'en resta qu'une croix d'argent et l'anneau
» pontifical. »

Le chanoine de la basilique ne nous dit pas où furent déposés les restes de Silvestre II. On ne sait pas davantage ce que sont devenus la croix et l'anneau. La table de marbre, qui recouvrait son tombeau, a été scellée dans le second pilier à droite, en dedans de la nef latérale, en face de la chapelle de saint Maxime. Aujourd'hui encore, le voyageur ému de tant de souvenirs qui se rattachent au nom de Gerbert, y lit l'épitaphe composée par le pape Sergius IV, qui rend à ce personnage célèbre la justice que la postérité ne lui a rendue que bien tard.

Digitized by Google

CONCLUSION.

Les personnes qui ont lu notre travail ont trouvé sans doute qu'il différait des divers écrits publiés jusqu'à ce jour sur Gerbert. Nous avons voulu donner une histoire, non un panégyrique ; et, comme le fondement de l'histoire est la vérité, que c'est une espèce de mensonge de ne dire la vérité qu'à demi, nous n'avons rien caché de ce qui nous a paru vrai. Si nos jugements sont quelquefois sévères, c'est la faute des actes auxquels ils s'appliquent. Il est facile de vérifier notre exactitude, de s'assurer de notre impartialité, puisque les textes les plus importants sont indiqués ou placés sous les yeux du lecteur. Le plus souvent c'est Gerbert lui-même qui nous a donné le moyen d'apprécier sa conduite et les motifs qui l'ont fait agir.

Au reste, nous ne pensons pas que sa réputation ait eu à souffrir de l'examen auquel nous l'avons soumise. Si nous avons fait ressortir, avec quelque vivacité, les défauts de son cœur, que des per-

Digitized by Google

sonnes attribueront peut-être à la grossièreté des temps dans lesquels il vivait, à la faiblesse de la nature humaine, nous avons mis en relief les grandes qualités de son esprit; nous avons exposé les titres de sa gloire, qui n'étaient peut-être pas assez dégagés de l'obscurité dans laquelle ils étaient tombés pendant le moyen âge.

Nous avons considéré Gerbert sous trois aspects différents : comme professeur, comme politique, comme dignitaire de l'Eglise. Le trait saillant de son caractère est l'ambition, non pas cette ambition vulgaire qui cherche la renommée, le pouvoir pour les jouissances matérielles qu'ils procurent, mais celle qui veut dominer les hommes, afin de les éclairer, de les entraîner dans la voie de la civilisation.

La première période de la vie de Gerbert s'est écoulée dans une atmosphère pure à Aurillac, à Vich, à l'école de Reims. Ici sa gloire est sans mélange; il n'y a qu'une voix pour applaudir à ses travaux. Ses études sont sérieuses, son enseignement est fécond. S'il n'a pas le génie qui crée, il possède la curiosité qui cherche, l'esprit qui vivifie, l'activité bienveillante qui communique et répand les idées. Il joint au bon sens, à la volonté

Digitized by Google

tenace des habitants de l'Auvergne, l'habileté, la souplesse qui, sous des dehors un peu rudes, ne leur firent jamais défaut. Il saura réussir.

En effet, il a reconquis l'ancien domaine des sept arts que l'ignorance avait envahi, et, par une culture intelligente, il l'a préparé pour de riches moissons. A sa voix, l'Eglise apprend à renoncer à cette abnégation[1] si pieuse et si absolue de toute discipline terrestre et de toute clarté, qui prétendait que les discours de Dieu ne sauraient être contraints à suivre les règles de la parole humaine. La piété s'allie avec l'étude de la grammaire, avec celle des diverses branches du *trivium* et du *quadrivium*, c'est-à-dire des sept arts libéraux. Les auteurs profanes Cicéron, Virgile, Horace, etc., ne sont plus au fond de l'enfer, où les avaient plongés quelques esprits étroits et fanatiques; Gerbert les en a tirés pour les confier à ses disciples, qui se laissent enchanter par ces lectures ravissantes. Leur âme s'ouvre au sentiment du beau qu'ils ne savent pas exprimer: ils comprennent l'art de disposer un sujet pour con-

[1] J. V. Le Clerc et Renan, Disc. sur l'état des lettres en France au XIVe siècle, p. 390.

Digitized by Google

vaincre, pour émouvoir les auditeurs. Les écrits de leur maître leur montreront plus tard un essai de l'application de ces règles dans ses lettres à Wilderode, à Siguin, dans les discours prononcés à Mouzon, à Reims. Ils verront, par le récit des actes de Saint-Basle, renaître sous sa plume l'histoire qui n'était plus qu'une chronique sèche et sans intérêt. Richer profitera de cet exemple et des réminiscences de l'antiquité.

Gerbert fut moins heureux quand il voulut inspirer à ses disciples le goût de la poésie. Sa nature positive et pratique devait se prêter peu à un genre qui a besoin, pour fleurir, d'une imagination brillante, réglée par le goût. Les épitaphes qu'il a composées pour quelques personnages de son temps n'ont pas de valeur littéraire, et nous ne pouvons pas, malgré l'autorité des Bénédictins, admirer ses douze vers en l'honneur de Boëce. Le poëme satirique de son élève Ascelin ou Adalbéron, évêque de Laon, ne brille pas davantage par la facilité ou par le choix heureux de l'expression; il n'est que méchant. Un commentaire plus long que le texte ne permet pas toujours d'en saisir le sens. Nous ne pouvons point parler des deux proses ou cantiques composés, dit-on, par Gerbert sur

Digitized by Google

le Saint-Esprit et sur les anges. Il nous semble que les deux pièces n'en faisaient qu'une, et nous avons inutilement essayé de la retrouver dans le commentaire que nous en a fourni la bibliothèque d'Oxford [1].

Nous savons très-peu de chose de l'enseignement philosophique de Gerbert. Rappelons à sa gloire que les auteurs qu'il interprétait à ses élèves étaient les seuls que l'on connût en France deux siècles après sa mort. L'étude du syllogisme, de l'art de raisonner, les disputes incessantes aiguisaient l'esprit, l'accoutumaient à l'argumentation ; mais les hautes questions de psychologie, de métaphysique ou de morale n'étaient pas abordées par le professeur.

Son opuscule, d'un style barbare, sur l'emploi du raisonnement et de la raison, seul traité philosophique qu'il nous ait laissé, fait penser qu'il s'engageait avec son siècle dans la voie où se sont précipités les âges suivants. Il ne paraît pas que ce travail ait été fort répandu, même pendant le

[1] Nous le devons à la bienveillance de M. H. O. Coxe, conservateur de la Bibliothèque d'Oxford, qui s'est donné la peine de le copier.

Digitized by Google

xie siècle, ni qu'il ait joué aucun rôle dans le débat célèbre que les genres et les espèces, ou, comme l'on disait alors, les *universaux* allaient bientôt susciter entre les *nominalistes* et les *réalistes*. Gerbert n'est cité par aucune des deux écoles, quoique le réalisme eût pu s'approprier quelques-unes de ses propositions. En effet, Gerbert parle de ces différences substantielles qui constituent les genres et les espèces véritables, de ces formes des formes, *formæ formarum*, qui ne passent point, mais qui sont éternellement. Il les oppose à ces formes éphémères, à ces modes temporaires, qui déterminent éventuellement le sujet et qui sont l'acte même des puissances dont il est doué.

Ne trouve-t-on pas là un reflet de la théorie platonicienne des idées mêlé à des formules que le péripatétisme a fournies? Et ce reflet, quelque faible qu'il soit, ne sert-il pas à éclairer le côté métaphysique de la question des universaux, celui-là même auquel le réalisme s'est attaché et qui lui a inspiré les théories les plus sublimes et les plus hardies?

Les services rendus par Gerbert au *trivium*, c'est-à-dire aux trois premiers arts libéraux, par l'étude et la conservation des auteurs de l'anti-

Digitized by Google

quité latine, ne sont pas ceux qui ont frappé le plus ses contemporains. C'est moins le littérateur que le savant qu'ils se plaisent à louer en lui. Gerbert ne faisait pas, comme son rival, Abbon de Fleury, de ces petites pièces de vers acrostiches, qui n'ont d'autre mérite qu'une difficulté vaincue; on ne le consultait pas sur une question de césure ou de quantité; mais on s'adressait à lui pour comprendre l'abacus, la musique, la géométrie, l'astronomie. Gardons-nous de sourire en mesurant d'un coup d'œil la carrière fort étroite que ces sciences offraient alors à parcourir. L'esprit latin ne sut jamais s'élancer dans l'immensité avec le génie grec; il resta toujours attaché à la terre. Gerbert, qui ne connaissait pas les Grecs, suivit fidèlement ses maîtres latins. Son savoir en géométrie, en astronomie, en musique serait assurément fort léger de nos jours; il était très-vaste pour une époque où ces études étaient presque mortes. Il a eu le bonheur de les ranimer; il a eu surtout le bonheur de retrouver ou du moins de vulgariser les neuf signes, le système de notre numération décimale, qui devaient faciliter, dans les siècles futurs, ces calculs, ces théories, ces découvertes qui rendent quelques

Digitized by Google

noms immortels. Les recherches de M. Chasles ont prouvé que ce n'est point aux Arabes, mais à Gerbert que doit remonter la reconnaissance des hommes qui ont fait un si merveilleux usage de ce système. Il faudrait, pour faire acte de justice, graver sur le piédestal qui supporte sa statue ces signes, cette méthode qui tiennent une place si importante dans l'histoire des sciences.

Si le moyen âge et les temps modernes n'avaient pas conservé un souvenir bien précis des travaux de Gerbert, ils avaient une telle idée de son mérite, qu'ils lui attribuaient des écrits dont les auteurs n'étaient pas connus; ils accordaient même une telle fécondité à sa plume, qu'ils lui faisaient honneur de livres qui n'ont pas existé, et que des titres divers donnés au même traité désignaient, d'après eux, autant de traités différents. Cette erreur n'est plus permise aujourd'hui.

On voudrait retenir Gerbert dans son école de Reims, où il exerce un empire absolu, accepté avec reconnaissance. Les paroles tombées de sa bouche sont recueillies avec respect, comme des oracles. La réponse : *Magister dixit* doit suffire, comme autrefois dans la Grèce, pour trancher

Digitized by Google

les difficultés, pour dissiper les ténèbres. Tout change dès qu'il passe à l'administration, à la politique. Au lieu d'un auditoire sympathique et dévoué, il ne rencontre plus que des personnes jalouses, haineuses, qui ont recours à la calomnie, à la violence pour le combattre.

Cette brusque transition d'un milieu calme et moral dans un monde agité par des passions aveugles et brutales, où l'injustice était honorée, pourvu qu'elle fût puissante, troubla ses idées. Elles furent encore plus troublées, après la mort d'Othon II, par la conduite des seigneurs, clercs et laïques les plus considérés. Pour eux, le droit, les serments les plus solennels n'étaient que de vains mots. Il fallait vaincre, il fallait augmenter ses richesses, son influence, conquérir une position brillante : le but justifiait les moyens; le succès légitimait la perfidie. On sait les progrès rapides que fit Gerbert dans cette nouvelle école sous la direction de l'archevêque de Reims. Il dépassa son maître. Lothaire, Louis, Hugues Capet, Arnulfe, Charles de Lorraine, Théophanie éprouvèrent tour à tour la légèreté de ses promesses. Le pouvoir avait pour lui de grands attraits; il n'aimait pas à perdre son temps et sa peine; il en

Digitized by Google

réclamait le prix avec une hardiesse d'expressions qui blesse les moins délicats.

Un cœur où le dévouement était tarifé ne devait pas s'ouvrir aux effusions de l'amitié, qui se plaît dans les sacrifices. Gerbert eut des protecteurs, des connaissances utiles, mais, comme tous les ambitieux, il n'eut pas d'amis. Deux ou trois lettres où il parle en style pompeux, des douceurs, des bienfaits de l'amitié, quand il a subi ou qu'il craint des revers, ne doivent pas nous donner le change. Une pensée bien simple, un mot échappé du cœur, un regret, un soupir révèlent un ami. On ne trouve rien de semblable dans la correspondance de Gerbert. Il rappelle, il vante sans cesse les services qu'il a rendus; il ne parle jamais des récompenses qu'il a reçues. Que le malheur ou la mort frappe ses bienfaiteurs, il n'y paraît sensible que dans la mesure de son intérêt personnel. Les absents lui passaient du cœur: il avait oublié le nom de ses parents qui habitaient en Auvergne ; ils étaient pauvres, il n'avait pas eu besoin d'eux.

Cette sécheresse de cœur ne doit pas nous empêcher de reconnaître que Gerbert a ravivé le flambeau près de s'éteindre des lettres et des scien-

Digitized by Google

ces, qu'il a concouru au triomphe d'Othon III et de Hugues Capet, qu'il a rendu d'immenses services à l'Eglise.

S'il ne devait qu'à la vertu les honneurs dont il a été comblé, sa conduite pourrait être proposée comme un modèle. Dans un temps où des plaintes amères et trop fondées retentissaient contre les mœurs du clergé, ses ennemis les plus acharnés ne lui reprochèrent pas une seule faiblesse dans sa vie.

A Bobio, il réclama au nom de la justice contre des abus déplorables, qui donnaient au luxe des seigneurs, à leurs chiens, à leurs chevaux les biens consacrés à l'entretien des monastères et des pauvres. Son zèle l'emporta peut-être au delà des limites de la prudence et de la modération.

Il fut plus sage sur le siége de Reims où, ses vues s'étendant avec sa juridiction, il voulut faire triompher la réforme dans toute la province ecclésiastique. Si Baronius et les auteurs ultramontains le traitent avec une sévérité peu convenable, à cause des principes qu'il soutint dans sa lutte contre le Saint-Siége, les Bénédictins et leurs partisans fort nombreux le considèrent comme un dé-

Digitized by Google

fenseur énergique des libertés gallicanes. Gerbert protestait contre les idées propagées par les *fausses décrétales*, mais il voulait à Reims comme à Ravenne l'exécution des arrêts des conciles. La mesure générale que prit l'empereur, sous son inspiration, pour l'administration des biens de l'Eglise eût été d'un avantage inappréciable, si les désordres n'eussent pas empêché de l'appliquer.

Enfin, quand il est monté sur le trône de saint Pierre, les pensées de Gerbert s'agrandissent encore avec son horizon. Le regard pénétrant de Silvestre II embrasse la chrétienté, franchit même ses limites. Il voit le présent, il devine l'avenir! Arrêter les invasions des Barbares et les civiliser par la foi, réunir en un seul peuple, dans le sein de l'Eglise, toutes les populations éparses de la chrétienté, les armer contre l'Islamisme pour lui arracher le tombeau du Christ, concilier le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel, donner le gouvernement au plus digne, tel est l'idéal qu'il lègue à l'avenir! Et, au milieu de ces vastes conceptions, il répandait ses revenus dans le sein des pauvres et des malheureux, il n'enrichissait point sa famille!

Digitized by Google

Honneur donc, honneur et respect à la mémoire de Silvestre II ! Que le ciseau, que le burin de l'artiste reproduisent ses traits, que son buste soit placé dans toutes les bibliothèques, dans les cabinets des hommes studieux, dans celui des simples desservants des villages ! Nous avons tous à nous inspirer de quelques-unes de ses bonnes pensées. Ciacconius a conservé un portrait fort ancien de Silvestre II, qui a, dans sa figure fortement accentuée, le cachet de l'intelligence, la ténacité avec une teinte profonde de mélancolie. Qu'on y ajoute de l'esprit, de la finesse ; qu'on y mêle un peu de cette bienveillance que l'expérience de la vie donne à ceux qui l'ont traversée, Gerbert revivra tout entier. Il ne restera plus pour expliquer sa légende qu'à transcrire les mots suivants que met dans sa bouche un vieux poète qui l'aimait :

« Ne soyez pas surpris que le vulgaire igno-
» rant m'ait pris pour un magicien ; j'étudiais la
» science d'Archimède et la philosophie quand
» c'était une grande gloire de ne rien savoir. J'é-
» tais donc un sorcier pour les sots ! mon tom-

Digitized by Google

» beau vous dit combien j'étais pieux, honnête
» et religieux. »

Ne mirare magnum fatui quod inertia vulgi
Me, veri minime gnara, fuisse putat.
Archimedis studium quod eram sophiæque sequutus,
Tum cum magna fuit gloria scire nihil,
Credebant magicum esse rudes. Sed busta loquuntur
Quam pius, integer et relligiosus eram.

FIN.

Digitized by Google

TABLE

Pages

CHAPITRE I. — Gerbert. — Sa famille. — Ses études à Aurillac. — Arrivée de Borel, comte de Barcelone. 1

CHAP. II. — Gerbert dans la Marche d'Espagne. — Chrétiens et Musulmans..... 3

CHAP. III. — Gerbert à Rome. — A la cour d'Othon-le-Grand..... 10

CHAP. IV. — Gerbert à Reims. — L'archevêque Adalbéron..... 12

CHAP. V. — Etat des études en France avant l'enseignement de Gerbert..... 15

CHAP. VI. — Enseignement de Gerbert..... 30

CHAP. VII. — Gerbert et Othric..... 46

CHAP. VIII. — Elèves de Gerbert. — Sa bibliothèque. 53

CHAP. IX. — Gerbert abbé de Bobio..... 70

CHAP. X. — Gerbert revient à Reims. — Son rôle politique. — Lothaire et Othon III..... 88

CHAP. XI. — Lothaire s'empare de Verdun. — Adalbéron et Gerbert contre Lothaire. — Procès d'Adalbéron..... 102

CHAP. XII. — Hugues Capet. — Sa sœur Béatrix. — Paix. — Adalbéron et Gerbert oubliés par la cour d'Allemagne..... 115

CHAP. XIII. — Gerbert à Bobio, à Reims. — Mort de Lothaire..... 127

Digitized by Google

CHAP. XIV. — Louis V. — Paix. — Gerbert espère un évêché. — Mort de l'abbé Gérauld. — Mort de Louis V..... 137
CHAP. XV. — Hugues Capet et Charles de Lorraine. — Gerbert secrétaire du nouveau roi..... 148
CHAP. XVI. — Arnulfe. — Charles de Lorraine. — Gerbert. — Trahisons..... 163
CHAP. XVII. — Concile de St-Basle (17, 18 juin 991). 184
CHAP. XVIII. — Gerbert archevêque de Reims.... 209
CHAP. XIX. — Embarras de Gerbert. — Querelle des dîmes..... 220
CHAP. XX. — Gerbert écrit contre Rome. — Défection de la Cour de France..... 228
CHAP. XXI. — Concile de Mouzon. — Lettre du Légat aux rois de France. — Concile de Reims.. 244
CHAP. XXII. — Le pape Grégoire V. — Vives inquiétudes de Gerbert. — Concile de Pavie..... 265
CHAP. XXIII. — Voyage en Italie. — Traité du raisonnable et du raisonner. — Gerbert archevêque de Ravenne..... 274
CHAP. XXIV. — Pontificat de Silvestre II..... 285
CHAP. XXV. — Légende de Gerbert..... 321
CONCLUSION..... 341

Clermont, typ. Ferdinand Thibaud.

68695737

Digitized by Google

140

VIE

DE

GERBERT

PREMIER PAPE FRANÇAIS

SOUS LE NOM DE SILVESTRE II

PAR

A. OLLERIS

DOYEN DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE CLERMONT.

1

CLERMONT-FERRAND

FERDINAND THIBAUD, IMPRIM.-LIBR.

Rue St-Genès, 8-10.

1867.

Vet. F. III 3. 20

CLERMONT, THE PRINTER

Digitized by Google

Digitized by Google